

L'envol et le lien



Dix ans d'activités au Cerf-Volant:
lieu d'accueil parents-enfants

*Antoinette Aebersold
Catherine Schöpfer
Jacques Stielmann
Pierre Willequet*

L'envol et le lien

Dix ans d'activités au Cerf-Volant :
lieu d'accueil parents-enfants



Cet ouvrage est publié avec l'aide du
Département des affaires sociales, des écoles
et de l'environnement, de la Ville de Genève.



L'envol et le lien

Dix ans d'activités au Cerf-Volant:
lieu d'accueil parents-enfants

*Peintures: aquarelles et encres de Chine
Jacques Stitelmann*

*Antoinette Aebersold
Catherine Schopfer
Jacques Stitelmann
Pierre Willequet*



Editions Suzanne Hurter

Sommaire

5		Préface Manuel Tornare, Conseiller administratif
7		Introduction Équipe de rédaction
	Chapitre 1	
13		Découverte du Cerf-Volant au travers de trois interviews (M.-F. de Tassigny - S. Frey - E. Bilton) Antoinette Achersold
	Chapitre 2	
19		L'espace, le cadre, le vide Jacques Stiefmann
	Chapitre 3	
39		Collaborer au Cerf-Volant : perspectives et limites d'une pratique au quotidien Qu'est-ce que le Cerf-Volant ? Pierre Willequet
	Chapitre 4	
53		L'accueil : notion complexe Pierre Willequet
	Chapitre 5	
83		La loi et sa fonction dans le champ de l'inconscient Catherine Schopfer

Préface

Il y a dix ans, la Ville de Genève inaugurait les locaux de l'association le Cerf-Volant. Des associations semblables, appelées les Maisons vertes en France et la Casa verde à Buenos Aires ont vu le jour à travers les grandes villes du monde.

L'espace occupé par le Cerf-Volant, qui n'est ni une crèche ni une garderie, s'inscrit dans le paysage genevois de la petite enfance et se destine tant aux enfants de moins de quatre ans qu'aux parents. Son but? Offrir écoute et reconnaissance aux premiers, vouant ainsi à l'enfant le statut de sujet à part entière à même d'éprouver, à l'image des adultes, des joies, mais aussi des craintes et des besoins.

Comme Dolto et les animateurs du Cerf-Volant, je suis convaincu, sans tomber dans un déterminisme aveugle, que les expériences relationnelles des tout-petits posent les jalons du développement de la personnalité. Ainsi, il est du devoir des adultes d'être d'autant plus attentifs à leurs besoins.

Aussi, j'ai pour ambition de donner à la petite enfance, en charge de mon département, la place qui doit être la sienne: une place privilégiée. Dans cette perspective, mon action implique d'améliorer l'offre de prestations destinées à la petite enfance, sous l'angle qualitatif et quantitatif, ainsi que de soutenir et d'intégrer le travail assumé par des associations telles le Cerf-Volant. J'ai par ailleurs pour souci d'impulser un accueil novateur des enfants, qui réponde à des attentes et des besoins de société émergents. Prenons la crèche «Atelier-Vie», récemment ouverte aux grottes, réunissant des enfants et des aînés comme exemple.

Outre son objectif premier, les règles du jeu appliquées au Cerf-Volant, selon lesquelles les enfants sont accompagnés d'un adulte de leur entourage, comportent également l'avantage de permettre la rencontre entre adultes d'horizons et de cultures différentes qui y découvrent avec bonheur un lieu privilégié d'écoute et de dialogue. Ils peuvent ainsi s'ouvrir aux autres sur leurs difficultés et leurs soucis

quotidiens. Inutile de dire que cette plate-forme, offerte pour désamorcer des situations tendues, est tout bénéfice pour l'enfant, véritable «éponge» des angoisses parentales.

Dix ans après son ouverture, la Ville de Genève est fière d'être toujours le partenaire et le soutien privilégié du Cerf-Volant. Aussi, je tiens à remercier, chaleureusement, les initiateurs de cette association ainsi que les différentes équipes qui se sont succédé ces dix dernières années et dont le travail réalisé auprès des enfants et des parents est tout à fait remarquable. Merci aux animatrices et animateurs et aux membres bénévoles du comité.

*Manuel Tornare
Conseiller administratif*

Introduction

L'association «Le Cerf-Volant» fête à l'automne 2000 le dixième anniversaire de l'ouverture de son lieu d'accueil pour parents et enfants. L'équipe des accueillants, qui regroupe une quinzaine de professionnels, psychanalystes, psychologues, spécialistes de la petite enfance et des problématiques familiales, a profité de cette occasion pour éditer le présent ouvrage.

Cette structure consiste donc en un espace d'accueil, de socialisation précoce et de prévention. Elle s'inspire de la Maison Verte, créée par la psychanalyste Françoise Dolto et certains de ses collègues. Pour éclairer cette filiation, voici la manière dont fut décrit ce lieu tout à fait original, à l'époque de sa création :

L'inauguration de la Maison Verte [...] a eu lieu le 6 janvier 1979. Ce n'est pas une garderie, ni un centre de dépistage, mais la première pierre de cette «Maison de l'Enfant» qui, selon le vœu de Françoise Dolto, devrait précéder la mise des bébés traditionnelle en crèche, en garderie puis à l'école maternelle. En ce lieu de loisirs et de rencontres où les bébés sont traités comme sujet, personne n'est fiché, l'anonymat est respecté, seule compte la présence humaine: le parent qui accompagne l'enfant et ne quitte jamais le lieu tant que l'enfant y est, lui aussi se repose et s'occupe. Il rencontre ses semblables. L'équipe de trois adultes d'accueil, dont un homme au moins, ne fait aucun traitement, aucune observation formelle, ni aucune expérience concertée. Ils sont simplement disponibles, à l'écoute et s'adressent aux enfants devant les parents.¹

¹ Dolto, F. (1985). *La Cause des Enfants*. Paris, Robert Laffont, p. 100.

La spécificité cardinale d'un tel espace consiste donc en cet accompagnement de l'enfant par l'adulte qui s'y réfère: mère, père, mais aussi grands-parents, jeune fille au pair... Tout au long de son séjour, l'enfant sait qu'il n'est, ni ne sera, laissé seul, tout en étant capable d'expérimenter, de manière concrète, ces moments d'éloignement d'avec l'adulte accompagnant. L'un et l'autre peuvent ainsi se préparer aux séparations ultérieures: en vérifiant que leur lien privilégié n'est

pas détruit par la présence d'autrui, ils peuvent progressivement prendre distance, se perdre de vue pour, ensuite, se retrouver. C'est cette expérience qui est proposée à Genève depuis septembre 1990, date à laquelle le Cerf-Volant a ouvert ses portes pour la première fois. Des milliers d'enfants et de parents l'ont visité depuis lors, au cours d'une seule après-midi pour certains, quotidiennement et durant plusieurs années pour d'autres.

L'institution a été créée dans un contexte particulier. Dès les années soixante-dix, les connaissances relatives au développement du sujet humain ont énormément évolué, alors que les structures pour les tout-petits demeuraient essentiellement des lieux de garde. Les professionnels qui y collaboraient furent toutefois amenés à se sensibiliser à des questions inédites: qualité de l'accueil, intégration de l'un ou l'autre des parents en la présence de l'enfant. C'est ainsi qu'ils nouèrent de plus en plus de relations avec ces parents, constatant par la même occasion que nombre d'entre eux étaient soit isolés, soit dépourvus de liens familiaux solides, ou encore désemparés à l'arrivée d'un bébé. Les familles, de moins en moins larges, souvent disséminées géographiquement, exprimèrent leur besoin d'un lieu de référence pour leur enfant, d'un espace de partage et d'échange, d'écoute et de réflexion. A l'époque, la crèche ou le jardin d'enfants assumaient fréquemment ce rôle, sans pourtant en avoir réellement les moyens ni, surtout, le mandat ou la vocation. C'est dans ce contexte qu'apparaît l'idée de la création d'une structure de type Maison Verte. Depuis une décennie, une telle institution existe à Genève, travaille, évolue, réfléchit à ses objectifs et, déjà, à sa propre histoire.

Dix années de confrontation avec le réel constituent en effet une sorte de passage, une articulation. En tant que période de «vie institutionnelle», elles ont permis de sortir de l'illusion d'une démarche et d'une élaboration théorique qui auraient répondu à tout, pourraient combler tous les manques, parer à toutes les attentes. Elles autorisent, en outre, une réflexion fondée sur une expérience à la fois riche et extrêmement variée. C'est pourquoi, dans cette sorte d'entre-deux où nous pensons que se situe l'équipe à l'heure actuelle, nous avons estimé nécessaire de faire le point. Regard à la fois rétroactif et prospectif, il

peut s'appuyer sur une pratique suffisamment importante pour avoir quelque chose à dire, et encore assez récente pour avoir envie de continuer ce cheminement, cette pérégrination dans l'univers complexe, pénétrant, fondamental, que constitue la relation parent-enfant.

Dans le paysage genevois de la petite enfance, cette institution occupe il est vrai une place particulière. Elle est, tout d'abord, unique en son genre. Nombre de parents nous en font la remarque, en demandant où se trouve le Cerf-Volant de leur quartier. Pour le moment, celui du boulevard Carl-Vogt est, malheureusement, le seul de ce type.

Mais il s'agit aussi d'un lieu particulier dans la mesure où, comme on le verra dans les pages qui vont suivre, à côté et découlant des objectifs déjà évoqués (accueil, socialisation précoce, prévention), une de ses finalités consiste en la mise en place d'un contenant capable, à nos yeux, de favoriser l'épanouissement de ce qu'on pourrait nommer l'«être» de ceux qui viennent le visiter². Ambition à la fois grandiose et modeste, nous en sommes conscients. Grandiose, car une telle dimension est, bien sûr, la plus subtile et la plus générale qui soit. Modeste, car sa complexité nous oblige à des «interventions» nécessairement discrètes, allusives, distancées. Car l'être ne s'épanouit que dans le respect de ses vitalités propres. C'est pourquoi, le projet du Cerf-Volant n'apparaît pas toujours avec évidence à qui s'y rend pour la première fois. Ce n'est qu'en vivant dans ce lieu, en y «étant», justement, en s'en imprégnant petit à petit que se construit – sans qu'il y ait rien besoin de faire –, ce rapport au laisser-être, au laisser-devenir. Lesquels, bien sûr, concernent l'enfant et son développement propre, mais aussi et surtout la relation qui s'établit entre lui et l'adulte qui l'accompagne, pour une heure ou deux, sans idée préconçue, mais qui est d'accord de simplement goûter ce moment, ces instants fugitifs où les choses adviennent, mûrissent, parce qu'il leur est proposé un lieu, un temps, un «contenant» pour cela. C'est dans cette perspective qu'il est possible d'entendre la référence à la psychanalyse, base commune à tous les accueillants. En ce lieu, ce qui surgit de l'inconscient en termes de conflit, de rivalité, d'amour dévorant, n'a pas à être nié, ni réprimé. Quelque chose s'exprime dans ces tensions ou ces excessives proximités, qui peut être reconnu, parlé, et parfois dénoué par le truchement d'une phrase qui donne sens à ce qui, jusque-là, n'en avait pas.

² Cf. infra, la citation de Dolto, introductive au texte *Collaborer au Cerf-Volant, perspective et limites d'une pratique au quotidien*, dans lequel le psychanalyste évoque l'idée de «développer plus d'être» à la Maison Verte.

Les présupposés ne sont donc pas pédagogiques. Ni même éducatifs ou thérapeutiques. Et pourtant, quelque chose de ces orientations se joue au Cerf-Volant sans qu'il soit besoin de les solliciter ni même de les évoquer. Quelque chose, en effet, *s'apprend* dans un tel lieu.

Notamment, comme on le verra dans plusieurs de nos contributions, le fait qu'entre les humains existent des règles, des lois, qui permettent à chacun de se situer par rapport à autrui. Ces règles ne concernent pas un individu spécifique; elles sont énoncées à tous: aussi bien au parent qu'à l'enfant de six mois. Là aussi, quelque chose peut effectivement s'intégrer, se comprendre. Moi, enfant, je prends conscience du fait que la règle n'est pas arbitraire. Elle ne m'est pas intimée à moi seul, elle est également vraie pour cet autre enfant, là, à deux pas de moi, mais aussi pour mon père, pour ma mère qui m'accompagnent. Quelque chose qui fait lien et sens entre tous les humains m'est indiqué, là, dans ces quelques mots formulés par l'accueillant. Et ce quelque chose qui nous dépasse, je constate qu'il nous réunit en même temps. Je comprends, et j'apprends (de manière, certes, «inconsciente», mais totalement incarnée, vécue, et parfois même soufferte) que pour que nous puissions vivre les uns à côté des autres, il faut que règnent une dimension, un «ordre», qui permettent à mes envies, à mes impulsions, à mes rages - mais aussi à celles d'autrui - d'être médiatisées, canalisées, organisées.

C'est dans ce sens, bien sûr, que le lieu peut être entendu dans sa fonction *préventive*. Car, de cette énonciation des règles, de leur rigoureuse prise en compte - c'est-à-dire de leur «respect» -, advient également une indubitable structuration de l'espace psychique.

L'arbitraire rend fou, c'est un fait empirique. Les régimes totalitaires l'ont bien compris qui décervellent leurs dissidents en leur assenant des injonctions aussitôt contredites. Dans la sphère familiale, l'enfant qui se heurte à un interdit radicalement démenti le lendemain et surinvesti le jour d'après ne s'y retrouve rapidement plus. La réalité lui échappe, son univers intérieur devient instable, non balisé. C'est pourquoi la mise à disposition d'un lieu dans lequel les règles sont toujours identiques, fiables, peut avoir un effet thérapeutique pour les familles en crise ou dans lesquelles les repères sont évanescents ou trop fluctuants. Autrement dit, où tout ce qui risque de se jouer du côté du «trop» ou du

« pas assez » peut être temporisé, du simple fait que le lieu est porteur et garant de cet ordre qui, souvent, restitue aux sujets une forme de soulagement: Je ne suis pas seule, se dit la mère submergée, à devoir énoncer des interdits dont la logique et la légitimité parfois m'échappent. Je ne suis pas le seul, se dit l'enfant, à qui cette loi - pas toujours comprise - est intimée; d'autres que moi la partagent, son poids n'incombe pas à moi seul. A ce propos, il faut avoir vu certains tout-petits rappeler à leurs compagnons l'une ou l'autre règle pour comprendre combien la généralisation de leur respect est importante pour eux.

Et c'est là qu'on comprend en quoi la notion de *socialisation précoce* peut aussi être évoquée en un tel lieu. Socialiser ne signifie pas simplement « mettre des gens ensemble ». Socialiser, c'est reconnaître que lorsque plusieurs individus sont mis en présence, il en découle nécessairement que quelque chose de plus vaste, de plus ancien qu'eux vienne s'intercaler entre les uns et les autres et régisse leurs interactions. Le véhicule privilégié qui vient nommer ce « plus grand que soi », et qu'on pourrait identifier sous le registre de la Loi, du symbolique ou de quelque autre appellation que l'on voudra lui donner, c'est, bien sûr, *la parole*. Parole essentielle pour ceux qui collaborent au Cerf-Volant, parole souvent proposée, ouverte.

Parole qui vient aussi faire sens, qui explique, qui questionne. Parole qui permet de faire émerger ce qui, jusque-là, était peut-être enkysté dans les replis d'une ancienne souffrance, dans un malentendu entre une mère et son enfant. Mais aussi dans une « erreur » d'appréciation de ce que signifie assumer une place au sein de la famille et s'y trouver bien, adéquat, tout simplement parce qu'elle a été nommée, reconnue, expliquée (*l'abîmé n'est pas le cadet, le fils n'est pas le père*, etc., mais chacune de ces places doit être parlée).

Les contributions qui vont suivre s'intéressent bien sûr à nombre de ces questions: Pourquoi avoir créé un tel lieu? Selon quelles références? Comment le structurer? En quoi consiste réellement le travail d'accueil? Quelle place y tiendrait la fonction parentale (maternelle ou paternelle)?

On verra, tout d'abord, par le truchement d'un bref parcours historique formé de trois interviews, comment est née cette institution. Pour ce faire, Antoinette Aebersold, accueillante au Cerf-Volant, a tout

d'abord questionné Marie-Françoise de Tassigny qui fut directrice de crèche, et actuellement déléguée à la Petite Enfance à la Ville de Genève. A l'origine du projet, elle en permit la réalisation, tout comme le firent les deux autres personnes interrogées: Esther Bitton, psychanalyste et membre de l'équipe d'accueil depuis le début, et Susan Frey, membre du Comité dès 1990 également.

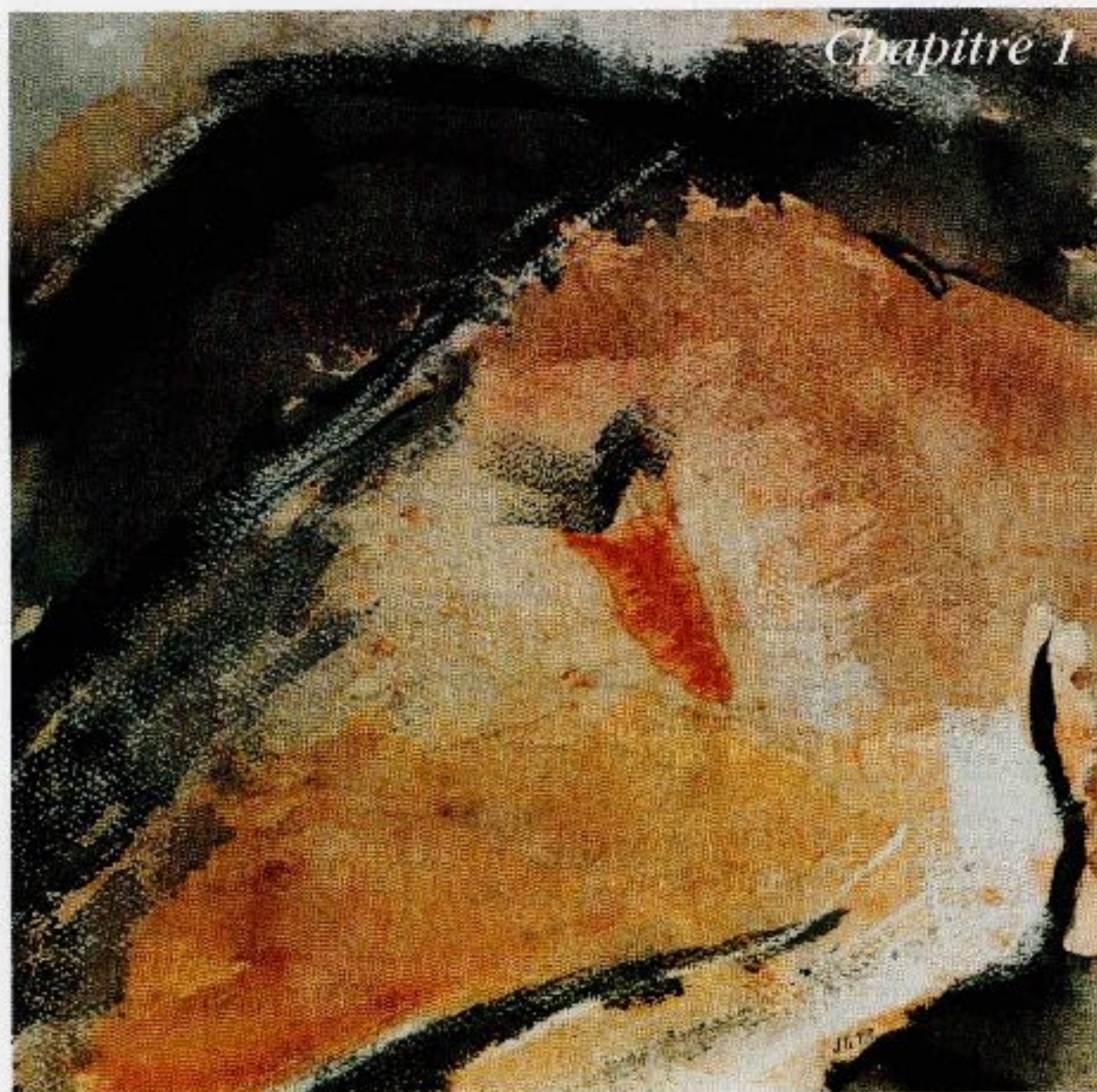
Jacques Stitelmann, accueillant, exposera à sa manière, poétique et ludique, comment se structurent topographiquement les diverses aires qui constituent le Cerf Volant. Les illustrations qui jalonnent l'ouvrage sont aussi de lui.

Pierre Willequet, également accueillant, proposera une double contribution: le compte-rendu d'un entretien radiophonique au cours duquel il explique le fonctionnement et la vie quotidienne de l'institution et, en un second temps, une réflexion sur la notion et le geste d'accueil dans un tel lieu.

Enfin, la contribution de Catherine Schopfer, psychanalyste, consistera en une élaboration sur la fonction paternelle et son rapport à la loi, aux règles, telles qu'elles ont été brièvement évoquées dans les lignes qui précèdent.

Ces textes proviennent d'auteurs aux horizons variés. Le lecteur comprendra rapidement combien chacun d'eux possède un style et un point de vue qui lui sont absolument inaliénables. Cette variété des approches, des genres, reflète la variété qui règne au sein de notre équipe. Se référer à la psychanalyse ne signifie pas entrer en religion ni se soumettre à une idéologie. Il est souhaitable au contraire qu'une telle référence fasse émerger les caractéristiques stylistiques, théoriques, esthétiques, propres à chacun. C'est, en tout cas, ce que l'ouvrage que vous tenez en main souhaite illustrer: l'étonnante et constante diversité du phénomène humain, composé de mécanismes complexes, d'idées en évolution permanente et toujours remises en question.

L'équipe de rédaction



Découverte du Cerf-Volant à travers trois interviews

Annette Aelbersold

Marie-Françoise de Tassigny, membre fondatrice du Cerf-Volant à Genève

A. A. – Madame, pourriez-vous me dire quand vous avez entendu parler de la Maison Verte pour la première fois?

M.-F. de Tassigny – C'était avant que je sois nommée à la Délégation à la Petite Enfance, probablement en 86. J'étais allée à Paris pour participer à un colloque où Françoise Dolto avait fait une communication concernant la Maison Verte. Je suis allée lui rendre visite rue Rambuteau et j'ai tout de suite été séduite. La Maison Verte, c'était un rêve pour une professionnelle de la petite enfance!

A. A. – Pouvez-vous préciser ce qui vous a séduite dans cette idée?

M.-F. de Tassigny – C'est le fondement de la pensée de F. Dolto. Cette conviction qu'il fallait accompagner *l'enfant et sa famille* dès la toute petite enfance de façon à favoriser un développement harmonieux de l'enfant et à lui éviter des

troubles de la personnalité dus à des problèmes non résolus au cours de ces premières années.

F. Dolto était une personne déjà remarquable dans ce qu'elle pouvait transmettre à travers les médias, mais la Maison Verte était vraiment une idée de génie par sa philosophie reposant sur l'écoute et la reconnaissance de l'enfant comme sujet à part entière.

Ce type de lieu d'accueil me semblait tout à fait complémentaire aux lieux de garde traditionnels qui existaient déjà.

A. A. – Vous souvenez-vous de la mise sur pied du projet à Genève, les partenaires étaient-ils nombreux?

M.-F. de Tassigny – Il y a rapidement eu deux groupes qui se sont formés et travaillaient en parallèle, le premier pour réfléchir sur la pensée de F. Dolto et l'accueil en lui-même et le second pour élaborer la structure associative, permettre la

recherche de fonds et préparer le travail de terrain politique afin de convaincre les autorités de l'utilité d'un tel lieu.

Les deux groupes étaient constitués essentiellement de professionnels du secteur psychosocial intéressés par le projet.

Personnellement, ce que j'ai tout de suite trouvé très riche et indispensable pour la cohérence et la continuité du projet, c'est la pluridisciplinarité de l'équipe des accueillants. C'est cette équipe pluridisciplinaire qui a été et est la colonne vertébrale du projet, elle s'est construite au cours des ans pour parvenir aujourd'hui à une force exceptionnelle.

A. A. – Quels sont les obstacles les plus forts que vous avez rencontrés?

M.-F. de Tassigny – C'étaient des obstacles d'ordre politique; certains élus ne connaissaient pas ce type d'accueil, ils ne com-

prenaient pas l'intérêt de l'aspect « préventif » et ils voulaient surtout, avant tout, des modes de garde traditionnels. Heureusement, le magistrat qui avait la charge de ce secteur à l'époque, M. Guy-Olivier Segond, a tout de suite compris l'extrême pertinence du projet et y a adhéré ; il m'a très rapidement fait confiance.

J'avais obtenu la place de Déléguée à la Petite Enfance et c'est à la suite de la défense du Cerf-Volant qu'a été créée la commission consultative. En effet, le but de cette commission est de préparer la défense de nouveaux projets pédagogiques afin qu'ils puissent être subventionnés par les élus. Ces derniers sont représentés dans cette commission et peuvent approfondir les enjeux du développement de la petite enfance et faire office de relais auprès de leurs partis politiques respectifs.

A. A. – A quel moment y avez-vous vraiment cru ?

M.-E. de Tassigny – J'y ai cru tout de suite !

Ce qui renforçait ma conviction et mon enthousiasme, c'est que le groupe de personnes bénévoles pour fonder l'associa-

tion augmentait au fur et à mesure. Le premier président, M. Pierre Lombard, m'a beaucoup aidée, il fallait du courage pour prendre la présidence d'un tel projet ! Il savait créer une structure associative et faire du marketing pour obtenir des dons, c'était très utile.

Un des éléments importants qui rendit le projet plus crédible fut aussi l'obtention d'un don financier de l'Association Korczak, grâce au soutien inconditionnel et à la caution morale de son président, Vladimir Halpérin, que j'avais rencontré au colloque Petite Enfance de 1989.

A. A. – Aujourd'hui, que donnez-vous aux parents comme spécificité pour les inviter à aller au Cerf-Volant plutôt qu'ailleurs ?

M.-E. de Tassigny – Le grand atout de ce lieu, c'est la qualité de l'accueil reposant sur la pensée de E. Dolto, qui offre un miroir aux parents face à leur enfant et leur permet de mieux vivre leur parentalité.

J'avais la conviction que le Cerf-Volant ne pouvait exister que si l'équipe des accueillants était très compétente, motivée et complémentaire.

A. A. – Et votre mot de la fin ?

M.-E. de Tassigny – Pour moi, la création du Cerf-Volant a été la réalisation d'un des projets les plus enthousiasmants de ma carrière. Je n'ai plus aujourd'hui le temps de m'y investir comme auparavant et je suis parfois un peu nostalgique, mais ce qui est merveilleux, c'est qu'il y a la pérennité du projet... le succès est visible par la fréquentation du lieu toujours constante et l'excellente réputation de ses prestations.

Esther Bitton, psychanalyste et membre fondatrice du Cerf-Volant à Genève

A. A. – Esther Bitton, vous êtes accueillante au Cerf-Volant depuis le début du projet et vous y avez actuellement une place de psychanalyste. Pourriez-vous nous dire à quel moment il a été question d'intégrer des psychanalystes dans l'équipe des accueillants ?

E. B. – Dans mon souvenir, cela s'est passé assez rapidement, avant l'ouverture déjà. Nous avons tous été convaincus de l'utilité d'une supervision par un(e) psychanalyste. Puis nous nous sommes rendus à Lyon où nous avons rencontré nos collègues du Jardin Couvert. C'est là que s'est précisée, pour nous, la nécessité de travailler au quotidien avec des psychanalystes dans l'équipe, dont si possible un(e) par trio d'accueil.

A. A. – Quels ont été les arguments si convaincants de vos collègues de Lyon ?

E. B. – La présence physique d'un, ou une, psychanalyste est une manière d'incarner, de présentifier l'analyse dans le lieu et dans la pratique quotidienne.

Avoir des psychanalystes dans l'équipe d'accueil est une garan-

tie qu'on ne fait pas de la pédagogie, du soutien psychologique ou du conseil dans ce lieu, mais que les choses se parlent autrement.

A. A. – Mais alors, qu'est-ce qu'on y fait ?

E. B. – La psychanalyse n'est pas quelque chose qui se fait. Sur le divan, le psychanalyste a élaboré quelque chose de son inconscient, de l'enfant qui sommeille en chacun de nous. C'est ce travail sur son propre inconscient qui amène à envisager que ce n'est pas en voulant transmettre une supposée bonne parole que quelque chose va peut-être pouvoir se dire ou se passer. Le psychanalyste a appris, à travers l'expérience du divan, à ne pas se laisser prendre dans le « faire pour l'autre ». Cela permet de laisser une question en suspens sans être impatient de faire émerger une réponse.

Ce que l'analyste présentifie et incarne, c'est, plus qu'un savoir théorique, une connaissance de soi, des angoisses qui peuvent exister dans toute relation et en particulier dans les relations archaïques mère-enfant

et père-enfant. Ce n'est pas qu'un analyste ne connaisse plus d'angoisse, mais il a plus d'expérience pour la reconnaître et l'identifier. Il pourra faire office, en quelque sorte, d'éponge à angoisses, ce qui permet de les « dégonfler », tant dans l'accueil au quotidien que dans le travail d'équipe.

Dès lors, les choses peuvent émerger et prendre sens dans la parole ou dans le silence. Sans cela, on pourrait, dans un lieu comme le Cerf-Volant, être tenté d'être plus actif, de prendre l'autre dans les bras par exemple, ce qui serait une manière de pallier sa propre angoisse plutôt que d'avoir une attitude d'écoute.

A. A. – Voilà maintenant dix ans que vous avez ouvert le Cerf-Volant et vous êtes nombreux à y travailler depuis le début ; qu'avez-vous pu constater de particulier dans ce travail ?

E. B. – Une bonne partie des accueillants sont stables. Nous avons beaucoup cheminé pour ce qui est d'une confiance que l'équipe peut s'accorder à elle-même en tant qu'équipe et face

au milieu de la petite enfance à Genève.

Nous avons aujourd'hui une place reconnue en Ville de Genève et nous ne sommes plus considérés comme de « drôles de gens qui amènent du Dolto dans cette ville! »

Susan Frey, membre du Comité depuis sa création

A. A. – Madame, vous avez travaillé activement dans le Comité, d'abord pour la création de ce lieu puis pour sa gestion; comment avez-vous eu connaissance de ce projet et qu'est-ce qui vous a donné envie de vous y investir ?

S. F. – Je faisais partie d'un groupe de parents réunissant des utilisateurs des institutions petite enfance, engagé politiquement pour la création de nouveaux lieux d'accueil et l'augmentation de places dans les crèches. C'est par ce biais que j'ai eu connaissance du projet de mettre sur pied une nouvelle forme d'accueil ouverte aux enfants accompagnés de leurs parents.

A. A. – Qu'est-ce qui vous a rendue sensible à cette idée ?

L'équipe a pris de la bouteille, elle est plus cohérente et sûre d'elle. C'est là aussi que quelque chose a fait son chemin, qui n'est pas sans rapport avec l'analyse. L'équipe vit mieux avec certaines frustrations, avec le manque, qui font partie de l'évolution du tra-

Car vous y avez mis beaucoup de convictions et d'énergie!

S. F. – Je pense que cela vient avant tout de mes expériences personnelles. Quand j'étais enfant, le jardin d'enfants comptait beaucoup pour moi. Comme j'avais grandi enfant unique, quelque peu éloignée d'un réseau familial élargi, ce lieu d'accueil était un maillon important entre la vie avec mes parents et mon contact avec le monde extérieur.

Ensuite, en tant que mère, j'ai de nouveau bénéficié des services d'un jardin d'enfants comme sorte de relais qui me permettait de remplir mon rôle de mère de façon plus sereine et plus détendue.

Quand j'ai été invitée à participer à la création d'une Maison Verte, j'ai tout de suite perçu le

vail avec des humains. C'est aussi une évolution liée à l'expérience, à une maturation.

Paradoxalement, c'est parfois quand on se prend moins au sérieux qu'on est au plus juste, ce qui n'exclut ni la pensée ni la rigueur dans le travail.

sens d'un tel lieu, qui puisse offrir un accueil aux enfants ainsi qu'à leurs parents. Cependant, c'est par la suite, tout au long de l'élaboration du projet et de sa réalisation, que j'ai pris conscience du fait que ce qui se passait dans ce lieu d'accueil était essentiel.

A. A. – Avant l'ouverture du Cerf-Volant, vous êtes allée visiter le Jardin Couvert à Lyon avec d'autres membres créateurs; qu'est-ce que cette visite vous a appris ?

S. F. – C'était un moment charnière lors de l'élaboration du projet Maison Verte version genevoise. L'expérience d'avoir été accueillis par un trio d'une Maison Verte nous a permis de comprendre l'essentiel du fonctionnement d'une telle

institution. Rentrés de Lyon, nous étions convaincus. Cette prise de conscience nous a permis de trouver des repères clairs qui ont rendu possible la réalisation du projet.

A. A. – C'est à ce moment que vous êtes devenue membre du Comité alors qu'une partie des membres de l'équipe se préparaient à devenir accueillants. Qu'est-ce que cela signifiait pour vous de faire partie de ce Comité ?

S. F. – A l'époque, j'avais une pratique associative et je me trouvais bien au sein d'un Comité, dans ce rôle d'accompagnateur qui contribue à construire un projet tout en retraçant son histoire.

Lors de notre visite au Jardin Couvert à Lyon, on nous a parlé du rôle de ces membres du Comité comme garants de l'éthique de base du lieu d'accueil, tels des tiers face aux accueillants engagés dans la pratique au quotidien.

C'est ainsi qu'on pourrait dire que j'ai été nourrie par les réflexions menées en commun avec les accueillants et par les récits des rencontres sur le lieu d'accueil.

A. A. – Voulez-vous dire que votre travail au comité a influencé votre vie ailleurs ?

S. F. – Les réflexions menées par l'équipe du Cerf-Volant ont toujours eu une résonance personnelle pour moi. J'ai certainement été sensibilisée à une meilleure écoute et compréhension de ce qui se joue au niveau de l'expression du désir et comment cela peut se parler entre enfant et parent. J'en ai tiré profit autant dans ma vie privée que pour mes activités professionnelles: je crois avoir reçu suffisamment pour justifier mes heures de travail bénévole.

A. A. – Qu'aimeriez-vous dire aujourd'hui face au futur ?

S. F. – Que d'autres personnes puissent cheminer un certain temps avec les accueillants du Cerf-Volant pour s'imprégner de cette éthique et de cette qualité relationnelle.

A. A. – Pensez-vous alors qu'il faudrait beaucoup plus de lieux comme celui-ci à Genève ?

S. F. – Un lieu comme le Cerf-Volant ne peut fonctionner qu'avec un engagement très personnel des gens. Pour qu'une équipe de 15 personnes soit

cohérente, il faut du temps. On ne peut donc pas multiplier ces lieux n'importe comment.

Même s'il n'y en a qu'un seul à Genève, on peut espérer que les gens qui l'ont fréquenté puissent partager leur expérience avec leur entourage.

A une époque où l'on parle beaucoup de prévention, je pense qu'il s'agit là d'une prévention très large où l'on apprend le droit d'exister, d'écouter et d'être écouté. On peut espérer que ceux qui ont pu être mieux entendus sauront aussi mieux entendre l'autre, pas seulement dans le lieu d'accueil, mais aussi dans la vie.

A. A. – C'est en effet un bel idéal, je vous remercie pour vos propos.



Chapitre 2

L'espace, le cadre, le vide

Jacques Stillemann

*Que jamais la voix de l'enfant
En lui ne se taise, qu'elle tombe
Comme un don du ciel offrant
Aux mots desséchés l'éclat de son
Rire, le sel de ses larmes, sa toute-
Puissante sauvagerie.*

Louis-René Des Forêts

*La question est cet appel à sauter, qui ne se laisse
pas retenir dans son résultat. Il faut un espace libre
pour sauter, il faut un sol ferme, il faut un pouvoir
qui, à partir de l'immobilité sûre, change le
mouvement en bond.*

Maurice Blanchot

Dehors-dedans

Proche du centre-ville, le Cerf-Volant est situé à la croisée de trois quartiers populaires: la Jonction, Plainpalais, les Acacias: à quelques minutes à pied des bâtiments universitaires. Plusieurs lignes de transports publics y passent.

Une rangée d'arcades au pied d'un immeuble HLM. Une librai-

rie, un kiosque, une sandwicherie, un local de « cuisine scolaire ».

En face, une arcade de sages-femmes, un coiffeur, une pizzeria.

Derrière, un parc public en voie d'achèvement, une rivière et ses promenades.

Voilà pour l'espace du dehors, celui à traverser pour arriver dans le lieu, espace social qu'on arpente caffeuré sous la bise d'hiver,

emmitouffé au fond d'une poussette rembourrée, ou par des gambades chantantes en été.

Entre le dedans et le dehors, une longue vitrine sur le trottoir laisse voir sans donner à voir, elle semble accueillir les regards sans mettre en avant l'intérieur du lieu ni le cacher.

Pour pénétrer dans le Cerf-Volant, il faut traverser un sas

Entrer dans un lieu institutionnel, c'est entrer entre des murs, utiliser des fonctions : passage par les portes, éclairage, couloirs d'accès, WC, bureau, coin fontaine pouvant recevoir de l'eau...

Mais entrer dans un tel lieu pour enfants, il faut bien le voir ainsi, c'est entrer dans un corps, c'est entrer aussi dans l'organe même de la pensée.

Corps de la mère, corps de l'enfant, pensée de la mère ou du père, pensée de l'enfant, du moins dans la connaissance que celui-ci a de son fonctionnement.

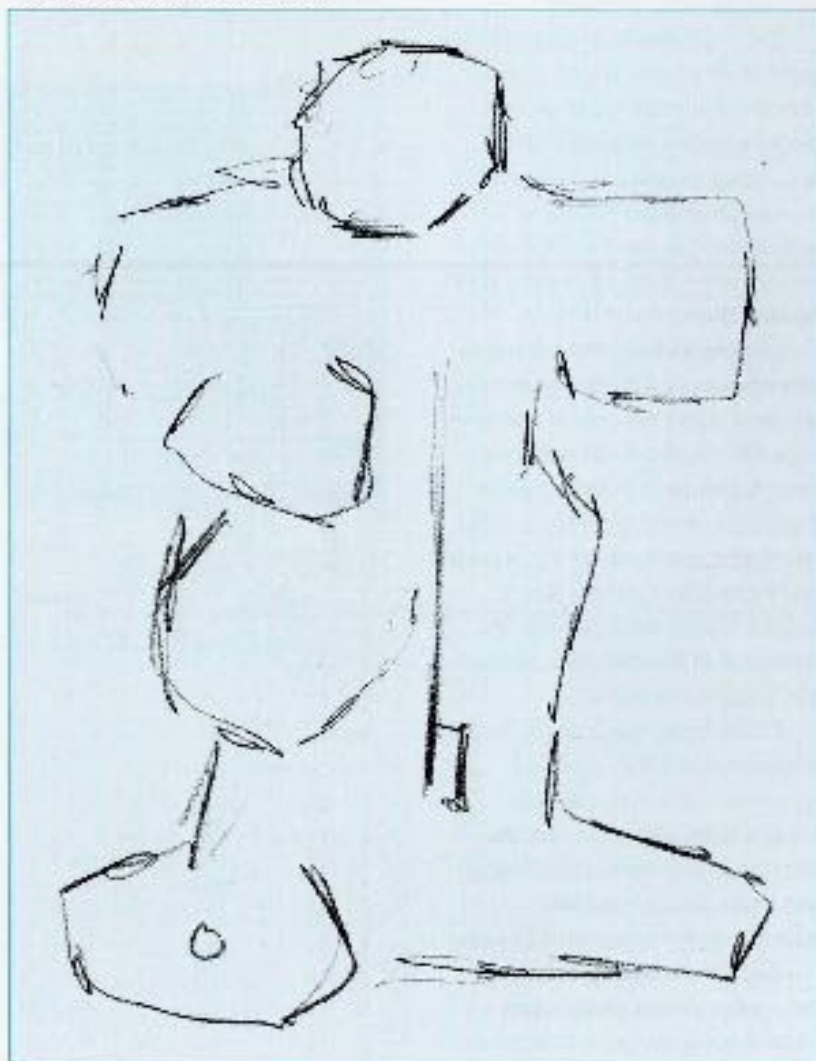
La pensée, on le sait, se développe à l'image, ou plutôt par extension des fonctions corporelles : digérer, avaler, marcher, garder, se défaire, déféquer, ramper, mordre, entourer, englober, tenir, porter, ensemençer...

Ainsi, chaque enfant va habiter ce lieu comme tous les lieux de sa vie, à l'image des fonctions de son corps, de sa pensée et de ses modes relationnels en développement. Chaque enfant va faire du lieu un espace d'exploration, nous le verrons plus loin, non seulement pour ses relations et pour son éprouvé corporel qui se réfère au *schéma corporel*, mais aussi pour y

déployer son psychisme, son *image du corps* notamment (Dolto 1984).

Quel est donc le plan symbolique du Cerf-Volant en termes d'images du corps ?

Figure 2: plan symbolique.



Le premier est un plan édifié par la pensée logique de l'adulte, pensé pour une rationalité d'usage, pour que s'y déploie convenablement et adéquatement le schéma corporel des usagers. Le second est un plan symbolique édifié selon les subassements métaphoriques et affectifs sur lesquels nous ancrions notre mode d'être au monde.

J'avance ici l'idée que le groupe concepteur du Cerf-Volant a travaillé sur la base de ces deux modes de pensée lors de la conception du lieu, l'un conscient et l'autre inconscient. Si c'est probablement le cas également des autres lieux d'accueil parents-enfants, celui-ci peut être exemplaire parce qu'il a été conçu et créé dès le départ par l'équipe qui allait y travailler.

Cela est très intéressant lorsqu'on se trouve dans une institution d'orientation psychanalytique.

La logique enfantine ne disparaît pas de l'esprit des adultes. Ceux-ci développent une pensée rationnelle et fonctionnelle qui se surajoute à la pensée enfantine sans l'épuiser ni la faire disparaître, heureusement. En

général, cette pensée enfantine devient lentement inconsciente sans être pour le moins effective. Tout adulte s'est mis à penser en étant porté par des bras parentaux, tout adulte a été soigné, nourri, lavé, pensé, dans le cadre des relations familiales avant même de naître et bien sûr pendant des années ensuite avant d'être capable de dessiner un plan architectural.

L'enfant est le père de l'homme.

Dedans

Entrons maintenant dans le lieu proposé par ce second regard, symbolique.

Entrer ici, c'est donc pénétrer, tout naturellement, dans un corps par le lieu même de la conception et de la naissance.

L'enfant y est accueilli en entendant son prénom dit par la mère ou le père s'il est jeune, prononcé par lui-même en grandissant lorsqu'il sait parler et assumer son identité intime et sociale que représente son prénom.

Le prénom, reçu à la naissance comme un accueil, comme une différenciation de tous les autres humains de la famille ou comme parfois un lien à tel ou tel ancêtre,

le prénom accueille le bébé dans le monde social. Il accroche dès les premiers jours le vécu sensoriel du bébé à des mots, à un langage humain. La sensation d'exister de l'enfant va rapidement se développer à partir de la couture établie entre les vécus corporels et émotionnels et les sons de son prénom.

On peut aussi comprendre la nomination de l'enfant comme le don que lui font ses parents de la capacité de n'être pas simplement posé là dans la vie, mais d'être déjà et sans cesse *au-devant de soi*, en déséquilibre et transformation continue; comme une adresse au devenir de soi (Ouknin 1998).

Porter son nom, c'est être déjà au-devant de soi tout en étant là encore. Dire et entendre son prénom relance à chaque fois cette ouverture première au devenir qu'est la naissance.

La notion d'espace est ici bien présente. Espace géographique de la rencontre avec le monde, ouvert devant soi; espace psychique de la capacité de croissance et de déploiement de soi.

- «voilà José et sa maman, il a 18 mois»

- «bonjour José, j'écris ton prénom sur le tableau, regarde,

c'est le signe que tu es là, que tu es venu aujourd'hui au Cerf-Volant.

À la parole orale, maternelle s'ajoute la parole déjà plus paternelle de l'écrit.

Et voilà José accueilli dans ce corps social, muni d'un prénom qui le singularise, qui en fait un vivant parmi les vivants, semblable et différent à la fois, un vivant singulier.

Le lieu se présente comme un grand espace peu fractionné de murs, tout en laissant des recoins disponibles à l'intimité. Du centre, on en voit presque tous les recoins, le regard peut relier enfants et parents presque sans entrave.

Face à la porte d'entrée, il y a une longue voie d'accès, une sorte de colonne vertébrale qui s'étend jusqu'au fond du Cerf-Volant où se trouve le bureau des accueillants : la tête, le lieu de la pensée sur les événements vécus dans le corps.

L'enfant, confronté jour après jour à ses parents, à sa fratrie, à ses amis, découvre peu à peu qu'un lieu insensible du corps, un lieu où l'on ne va pas, un lieu où l'on a juste accès par le regard et l'imaginaire, est le lieu de la pen-

sée de maman. Une grande partie des expressions affectives vient de la surface de la tête, et le sentiment d'exister naît au bébé de se sentir vivre dans le regard de sa mère (Winnicott 1975).

Le bureau est aussi la représentation de ce lieu secret du couple parental, la chambre à coucher, le lit interdit la plupart du temps aux enfants ; lieu des ébats qui créent les bébés. Mais aussi lieu de la fomentation bisexuelle de la pensée des parents, où l'un et l'autre se contiennent, se pénètrent de regards, d'idées et de mots échangés dans l'intimité du couple ; lieu où s'exerce et se refait sans cesse le processus du contenir-et-être-contenu.

Le bas du corps

Souvent en entrant dans le Cerf-Volant, les enfants les plus grands, vers 3-4 ans, se dirigent immédiatement dans le pied de ce lieu-corps. Celui-ci est adossé au trottoir, à la rue où l'on marche, juste séparé par la vitrine. Le pied du Cerf-Volant, c'est l'endroit, près de la porte, réservé aux objets roulants, aux petits vélos, aux poussettes-jouets, aux charlots, tous objets poussés en marchant sur ses

pieds. Il y a là aussi le petit chemin d'aventure, composé d'escaliers, de plans inclinés, de tunnels, de fenêtres. Lieu du mouvement, du déplacement du corps vertical d'exploration, du corps sautant ou courant.

Une frontière, une ligne au sol, indique la différence entre cet espace du pied et le reste du corps. Une règle est attachée à cette ligne et marque cette différence : ici, dans ce pied, c'est presque dehors, on peut y jouer avec les roulants mais, si vous revenez dans le reste du corps, attention, soyez précautionneux, vous pourriez rouler sur les doigts des plus petits, vous pourriez faire mal au corps maternel à le traiter comme on court, dehors. Vous pourriez abîmer les bébés qui sont encore dedans. C'est donc la ligne d'un interdit, ligne d'une limitation à l'exploration pedestre, différenciation des touchers et des modes d'expansion corporelle. C'est aussi la ligne d'un enveloppement, ligne de protection des plus jeunes, qui signale qu'il y a des petits et des plus grands, déjà.

Alors, on y dépose son vélo et on continue à pied.

Ou bien on y joue de la limite. *«Comment, toi, maman, tu*

ne me permets pas tout? Tu me frustrés réellement de l'usage absolu de ton corps et du mien? Tu limites mon expansion?
»Ben oui!«

De l'autre côté du bas du corps, il y a la fontaine. C'est intéressant, la fontaine. Lieu du jeu du corps dressé aussi, du corps-main surtout. Corps vertical, mais corps-main, corps-bouche.

Ici aussi, il y a une règle : on met un tablier de plastique.

Vers le bas du corps, il y a des règles, des obligations, des interdits.

Obligation de protection de ce côté-ci. Pour certains contacts avec le monde, il faut se vêtir d'éléments de protection, séparer son propre corps de celui de maman et des choses du monde. Maman ne suffit plus à protéger le corps, à séparer le corps du monde, il faut des choses-limites, des choses-vêtements qui séparent et protègent à la fois, des choses non-maman.

Et puis il y a l'eau qui jaillit d'une sorte de mamelon généreux. L'eau coule sans cesse, on voudrait l'arrêter qu'on ne pourrait pas. On n'en a pas la maîtrise, il faut, ici, abandonner l'idée de maîtrise. La vie s'écoule

à travers le corps de maman sans cesser, comme la lumière vient du soleil. Tout au plus joue-t-on à dévier le jet de l'eau, à le diriger, à le retenir un instant, à le verser dans un contenant, un gobelet pour en jouir un moment de plus. On joue aussi, en grandissant, à exploiter son potentiel agressif en giclant un peu ses voisins : on joue aussi à partager la même source, le même centre d'intérêt.

C'est aussi, cette eau qui coule, le rappel des sonorités intra-utérines. Les glougloulements incessants du grand corps, premier fond sensoriel sonore qui donne la sensation de durée, du sentiment de l'existence avant même que d'être né au monde. Fond sur lequel vont émerger sensorialité, pensées, relations. Premiers rythmes aussi des écoulements viscéraux qui transforment le fond en variations répétitives ou surprenantes; présence-absence de bruit; premières relations au non-soi qui étonne et décentre, déjà.

En bas de la colonne vertébrale-couloir, c'est là qu'on paie son dû, c'est là qu'il y a la petite caisse pour les sous. Cha-

cun y met ce qu'il peut, ce qu'il veut, ce qu'il estime devoir pour le service reçu. Encore une fonction du bas du corps.

Souvent la maman sort une pièce de son porte-monnaie et l'enfant la met dans la boîte : les deux ont reçu quelque chose ici. Comme à ce moment de la vie où donner ses fèces aux adultes, c'est payer en quelque sorte son dû pour l'amour et les nourritures réelles et symboliques reçues.

Le centre du corps

En entrant plus avant dans l'espace corps du Cerf-Volant, on arrive à droite dans le coin vestiaire et à gauche dans le coin divan.

Une fois qu'on est débarrassés de ses habits, doublure de la peau qui protège le corps des intempéries, pare-excitation physiologique (il y a le vestiaire-enfant et le vestiaire-parent, comme pour marquer encore au passage la différence primordiale des générations), on peut entrer dans le centre du lieu prêt à la rencontre : dans la peau du ventre.

Le ventre, c'est l'espace central de l'institution, là où vont s'asseoir la plupart du temps les

enfants les plus jeunes et leurs parents. Le ventre, c'est ce lieu d'où l'on vient, lieu quitté qui offrait ses multiples enveloppes protectrices. Ici, ces enveloppes sont signifiées par un cercle ouvert de divans et de canapés posés au centre de l'espace, adossés d'un côté à la colonne vertébrale-passage et de l'autre au mur extérieur.

En bas du ventre, il y a l'espace des pieds et des mains et, plus haut, nous le verrons plus loin, l'espace de la poitrine.

Les canapés sont eux-mêmes recouverts de tissu, pour en recouvrir la vétusté bien entendu, mais surtout, c'est mon propos, pour en indiquer la fonction enveloppante. Cela souligne : ici, c'est le lieu du ventre, des enveloppes multiples, du peau-à-peau, des chairs douces, des bras autour des corps, l'endroit-source.

Le sol lui-même est redoublé de tapis de mousse destinés utilitairement à amortir les chutes éventuelles, et symboliquement à signifier une fois encore la fonction-ventre.

La lumière, dans cet espace, est indirecte, contrairement à l'espace des roulants ou à celui de la fontaine. Des lampes à

basse tension diffusent une lumière chaude sur les murs et les plafonds. C'est la peau du ventre qui éclaire en filtrant une lumière externe avec douceur.

Dans ce ventre se mettent souvent les enfants les plus jeunes, dans les bras parentaux ou juste à côté, le dos appuyé contre les jumbus, sur les tapis mousse.

Le contact corporel et visuel est facile, fréquent, les jeux sont particuliers dans cet espace : dinette, poupée, boîtes, plots, ajustements de pièces, assemblages de rails, voitures qui entrent ou sortent d'un garage, bref, des jeux de mains, de corps assis, jeux de rythmes, jeux d'enveloppes, jeux de liens pris, dépris, lâchés, distendus, retrouvés.

Souvent les enfants jouent seuls avec leurs parents, parfois ils le font à plusieurs, inventant par là un début de relation sociale hors maman.

Dans ce ventre, les corps des mères sont une peau dans laquelle les petits viennent se blottir lors des douleurs, ils sont aussi les mains qui s'ouvrent et laissent partir : *« vas-y petit, à toi de jouer, je suis juste derrière toi, si jamais... »*

C'est là aussi, dans ce ventre, que se passe une bonne partie des échanges de parole entre mères et accueillants, entre parents surtout ; échanges qui établissent, rétablissent, accompagnent la fonction digestive des psychismes sur les pensées, les idées, les fantasmes, les émotions.

Les enveloppes psychiques émergent des enveloppes corporelles, elles se construisent par extension du fonctionnement du corps (Anzieu 1987 ; 1993 ; 1994).

Ici, les parents peuvent raconter ce que vit leur enfant à la maison, transformer un vécu corporel et relationnel en mots et récits, porter un regard neuf sur eux au travers du décentrement offert par le regard des autres parents ou par celui des accueillants.

Ils peuvent raconter ce qu'ils ont vécu eux-mêmes enfants, confrontés aux mêmes questions ; raconter ce qu'est pour eux être mère ou père de cet enfant-là, raconter les résonances, les échos qui se tissent entre passé et présent, entre soi-enfant et soi-parent. Cela stimule la fonction digestive psychique des événements de la vie. Les mots échangés deviennent alors

une enveloppe symbolique, enveloppe de pensée ajoutée à l'enveloppe corporelle.

Ces mots naissent lorsque le corps manque, et il ne peut que manquer, il doit manquer, les mots en deviennent alors des ponts vers le monde, des tremplins pour soi-même.

Adossés aux canapés-peau-du-ventre-institution, les parents peuvent aussi, dans les moments de fatigue et de *vas-le-bol* connus de tous, laisser la fonction-ventre du lieu faire son effet presque sans eux.

Le sein

Un espace spécifique est adjacent à ce ventre, juste en dessus, sorte de sein-placenta.

C'est l'espace des 4-heures, du goûter. Quelques tables et chaises basses réservées au manger. Là, le jeu symbolique est moins important qu'ailleurs, la fonction vitale du manger et du boire domine. Pourtant la situation géographique de cet espace et la convivialité qui y règnent permettent l'émergence d'une symbolisation de l'acte de se nourrir ainsi que la socialisation du manger. On s'échange des biscuits, des regards, des touches. On plonge ses doigts

dans des yogourts, on lèche, on mord, on y déploie son oralité sans retenue au regard plus ou moins tolérant des adultes. Alors le manger peut s'associer au parler, oralité matérielle, factuelle et oralité symbolique.

À côté des tables, il y a un espace cuisine conçu de façon extraordinaire, au modelé arrondi comme un sein sur lequel les mamelons-tasses-et-cuillers sont posés, prêts à être mis en bouche.

Ce sein porte une cuisinière, un four à micro-ondes pour satisfaire les besoins oraux rapides¹.

Il y a aussi un évier, un lave-vaisselle et, par-dessous, une poubelle, pour le traitement des déchets.

Sous l'évier, il y a des portes, des portes tentantes pour les bambins: *«qu'y-a-t-il ici dedans?»*. Question si fondamentale: *«qu'y a-t-il ici dans cette armoire, dans ce ventre maternel, dans ce jouet, dans*

cette pensée au fond du regard?» Curiosité vitale, pulsion de connaissance.

C'est dans ces armoires qu'il y a le robinet qui commande la fontaine. C'est dans ces espaces internes des humains qu'il y a le secret de la vie qui nous traverse tous.

Les parents ont aussi leur usage réceptif du sein du Cerf-Volant puisqu'une machine à café y est posée, disponible à qui veut.

Le retrait

Plus loin dans le Cerf-Volant, un peu en retrait, comme une poche-kangourou, ou un hamac dorsal, il y a un petit espace dont une fenêtre ouverte au soleil de l'après-midi donne sur le parc extérieur. Espace de coussins au sol, de matelas où l'on s'étend, mères et enfants, nid de mousse, baby-relax.

Espace du retrait-une-fois-dehors, second ventre des objets doux. Le lieu du retrait et de la tranquillité par opposition au ventre de la rencontre et de l'excitation de la rencontre sociale et ludique que nous avons vues auparavant.

En effet, ce lieu est nettement plus calme, et parfois les enfants y font une sieste.

¹ On pourrait ici, en plus de l'aspect réellement pratique de cet instrument, imaginer un usage symbolique de l'outil micro-ondes comme un limiteur d'allaitement, donc de frustration, et comme un limiteur de vaisselle, donc de nettoyage nécessaire par les fonctions de nourrir et de traiter les demandes, les besoins et les désirs des enfants, nettoyage psychique et symbolique bien entendu.

La tête

Sur le haut du corps, il y a la tête, dont nous avons déjà parlé : bureau des accueillants où les enfants ne vont pas jouer, lieu de l'intimité des accueillants, du cahier de bord contenant les échanges d'informations fonctionnelles, lieu du téléphone, outil de contact avec l'extérieur, lieu des comptes, de la mémoire de l'histoire institutionnelle.

Vers l'arrière de la tête se trouve une salle de réunion, salle des échanges de pensées lors des réunions mensuelles qui rassemblent tous les accueillants à l'image de cette fonction de la tête qui réunit et relie tous les personnages internes, tous les émois et vécus divers de l'existence.

Les wc

Dans une petite pièce à part se trouvent les wc des enfants. Des cuvettes à bonne hauteur pour les aînés, une table à langer pour les plus jeunes. Là aussi, il s'agit de s'occuper réellement du corps de son enfant et d'y enraciner éventuellement des jeux plaisants. Les accueillants pénètrent peu dans cette pièce qui marque une intimité parent-enfant très nette.

Il y a encore deux espaces situés aux confins du lieu, le téléphone public et les WC adultes, comme mis en marge parce que n'étant pas au centre des préoccupations et de la fonction principale du lieu.

La présentation de la géographie du Cerf-Volant nous a conduits à souligner deux idées :

1. Deux logiques de l'espace ont habité les concepteurs du lieu : l'une consciente, fonctionnelle et rationnelle, celle des adultes et du plan architectural. L'autre inconsciente, enfantine, du plan symbolique du lieu vécu comme un corps. Parfois ces deux logiques se rencontrent et sont actives dans un projet ; on peut alors parler d'architecture inspirée.

2. Des lieux d'accueil enfants-parents bien construits peuvent soutenir l'expression et la croissance de la pensée enfantine ainsi que l'exploration des aspects symboliques des liens affectifs et sociaux. Des lieux non inspirés dans leur conception ne peuvent certainement pas permettre des explorations vivantes dans leur usage par les personnes qui les fréquentent.

On peut attendre des concepteurs des lieux de vie pour

enfants, d'autant plus lorsque la pensée psychanalytique y trouve place, qu'ils sachent se laisser inspirer et surprendre par les dimensions symboliques de l'espace.

Le corps encore

Il faut considérer maintenant les liens tissés entre corps et parole : entre corps, images et parole ; entre corps et espace. Il faut rappeler alors l'importance du vécu corporel du bébé, de l'enfant et de la relation nouée entre enfant et parent.

En effet, avant même de venir partager l'espace de notre monde, le bébé est plongé dans des sensations énésthésiques, balancements, rythmes de repos-activité de la mère, pressions du corps de la mère, contacts à travers la peau, bruits externes filtrés, bruits internes du grand corps, bruits de son propre cœur de fœtus...

La naissance est une sorte de gigantesque feu d'artifice sensoriel : lumière, odeur, sons, gravité terrestre, etc. Certains auteurs accordent aux instants premiers de la sortie du ventre maternel une importance capitale dans la capacité que peut avoir le nouveau-né de ressentir un

sentiment esthétique, un charme, un appel puissant face à cet embrasement sensoriel.

B. Tustin (1989) évoque l'idée d'une *grappe de sensations* qui est la première construction du moi: un moi-corps. Centrifuge et expansive, marquant la vie dès la naissance; il y a un élan, une sorte de débordement d'être qui émane de cette grappe de sensations transitant par des zones du corps spécifiques et différentes selon les âges. G. Haag (1996) insiste sur le fait que cette expansion, ce jeté dans l'espace demande à rencontrer quelqu'un qui puisse organiser un retour de cette tension. «S'il n'y a pas rencontre, donc, non seulement pour la satisfaction du besoin mais pour une compréhension de tous ces états primitifs du bébé; il n'y a pas de retour de la zone excorporée ou de cette grappe de sensations qui est *tendue vers*. Et s'il n'y a pas retour, il y a perte de la zone corporelle qui est impliquée, et qui est en quelque sorte *partie avec*.» (Haag 1994).

Le corps va mettre des semaines à s'accorder à la force de gravitation, à être capable de verticalité. Il va par contre d'emblée et de façon extraordinaire

être capable de développer un accordage aux adultes qui l'accueillent (Brizelton, Cramer 1991 et Stern 1988).

Passer de la position couchée à la position assise, bien calé dans les bras parentaux, constitue au début une expérience tout à fait *renversante* pour le bébé. Ressentir les poumons qui se gonflent et se remplissent pour les premières fois propose une découverte sensorielle absolument radicale. Entendre de façon non filtrée par le ventre la voix déjà mille fois entendue de la mère, l'entendre et la reconnaître pourtant différente du souvenir est une expérience sensorielle *détonnante*. Sentir l'odeur et le goût de la peau du sein ou des mains de la mère, ressemblants et autres à la fois de ceux de l'intérieur du corps maternel est probablement en partie, par l'écart à l'expérience préalable, psychiquement *indigeste*.

Il faut à cela un appui sur la capacité de pensée émotionnelle des parents. Il est nécessaire alors au bébé de s'adjoindre la capacité d'écoute et de partage de ces sensations ainsi que de l'étonnement attaché à elles; il faut une disponibilité humaine.

Il faut aussi et surtout une empathie de ces adultes, les parents, qui vont accompagner le vécu sensoriel en répondant plus ou moins bien aux besoins et en accompagnant de pensées et de paroles ces réponses ainsi que les impossibilités de répondre juste; frustrations et manques sont présents dès le début en doses minimales et supportables, cela est souhaitable.

C'est ce rythme créé entre la tension du corps de l'enfant vers et dans l'espace, la capacité de recevoir ce jeté et le retour symboligène proposé par le parent, c'est la répétition de ce rythme qui va engendrer chez le tout-petit le sentiment d'exister.

Le corps est donc la matrice de l'existence de l'être humain. A partir du vécu sensoriel va se développer la capacité de créer des images puis des mots. C'est en baignant dans un monde d'images et de mots adressés à leurs vécus sensoriels que les bébés vont peu à peu relier dans leur pensée les vécus de leur corps à leurs affects ainsi qu'aux adultes et aux objets du monde.

Les images et les mots, de façon différente, vont proposer à l'enfant des moyens de prendre

de la distance avec les vécus sensoriels tout en s'ancrant à eux. Ils vont refléter dans le psychisme de l'enfant la complexité et la crudité des impressions des sens. Le corps non seulement va être le lieu des éprouvés, il va aussi devenir une image du corps dans l'esprit. Une circulation incessante et croissante s'établit alors entre ces plans de l'existence: le corps, les images et les mots de la pensée; les fonctions psychiques et corporelles de l'environnement. Autour du corps et de la psyché, permettant leur mise en dialectique, il y a les autres, la mère, la famille, et toutes les institutions sociales.

Le corps et l'espace sont reliés dans le rêve et dans l'inconscient. L'espace semble être l'outil d'expression privilégié de l'inconscient. L'espace, imaginaire alors, devient le terrain d'expression de l'inconscient dans le rêve, le jeu, et toute production culturelle. Et c'est par le lien au corps que cela est effectué (Sami Ali 1974).

L'institution comme contenant: le cadre

Les lieux de socialisation pour enfants tels que le Cerf-

Volant proposent aux personnes qui les utilisent des horizons exploratoires différents qu'il est utile de différencier:

- exploration du monde objectif, relationnel et culturel
- exploration du corps matériel réel et symbolique
- exploration de la capacité psychique à être séparé
- exploration construction de l'image inconsciente du corps
- construction, sur la base de l'image inconsciente du corps, de celle de l'appareil à penser

La maturation et le déploiement attendus et effectués par les enfants dans les lieux qui leur sont voués nécessitent de la part des professionnels la constitution d'un cadre, contenant de l'expérience et des rencontres, doté de potentialités fonctionnelles et symboliques le moins saturées possible, c'est-à-dire ouvert à toutes sortes d'évolutions et d'interprétations.

Cette institution-ci s'offre, selon ses statuts associatifs, comme un contenant propice à l'exploration préventive des rela-

tions sociales précoces des enfants accompagnés de leurs parents ainsi qu'au déploiement de cette relation enfant-parent.

L'idée de séparation est au cœur du dispositif, comme cela est explicité dans un autre chapitre de cet ouvrage, mais il faut bien entendu avoir en tête que la tendance à la séparation fait suite et est intimement reliée à la tendance à créer de *l'être-ensemble*.

Il faut bien qu'il y ait eu une rencontre vivante entre bébé et mère pour qu'une séparation puisse être possible. Une confluence primaire mal établie est souvent la cause de séparations ultérieures trop douloureuses et mal vécues.

La création de liens sociaux, c'est-à-dire de relations établies hors de la famille, est vue alors comme le déplacement de liens, préalablement institués dans la famille, sur d'autres partenaires, ceux-ci influençant de leur personnalité la transformation incessante des liens et des modalités de liaison qui singularisent la personne.

La réflexion sur la notion d'espace nous conduit à envisager, après celle du corps, celle du *cadre*.

Les auteurs de la pensée psychanalytique ont souvent réfléchi à ce concept actuellement considéré comme central. Ils lui ont adjoint, selon leurs recherches, des concepts apparentés.

De D. Winnicott (1969; 1974; 1975), nous retiendrons les idées de *handling* et de *holding*, qui conduisent, pour le *handling*, à considérer l'aspect matériel et physique du cadre et de l'attention portée par l'adulte à l'enfant; pour le *holding*, cet auteur nous conduit à considérer la composante affective et psychique importante du cadre. Il ne suffit pas, pour qu'il grandisse, que l'enfant soit bien traité physiquement, encore doit-il être présent dans la pensée de l'adulte, porté dans son psychisme mature pour se développer. C'est en étant suffisamment porté (*holding*) que l'enfant peut développer un *self véritable*, noyau de son sentiment d'exister comme être séparé de tous les autres humains. C'est alors sur la base de ce *self* qu'il en vient à inventer non pas l'autonomie, mais la *dépendance mature*, qui est à comprendre comme l'état produit par la réalisation de liens

sociaux, fonctionnels et affectifs, des adultes suffisamment mûrs.

Winnicott nous précise aussi que les adultes de référence et leurs institutions peuvent soutenir le développement des phénomènes transitionnels et culturels en ouvrant un espace de croissance symbolique potentielle entre fusion et séparation.

De cela, on peut retirer qu'une nécessaire attitude accueillante doit être offerte par le cadre en parallèle à une attitude de limitation, sens plus communément donné au mot cadre.

« Tout se joue donc sur une conception du passage, de la marge, d'un entre-deux où le sujet s'insère, lui, sujet, entre symbolique et imaginaire. Où il se constitue son propre espace qui n'est ni celui de la séparation, ni celui de la fusion, mais celui de la culture. La sienne propre. » (C. Clément, 1976)

Winnicott souligne l'importance de l'attitude du professionnel dans la constitution du cadre face aux habituelles dimensions matérielles et techniques.

Il souligne également la nécessité de créer une ambiance acceptante ouvrant à la fusion, à la confluence devrait-on dire plu-

tôt, pour y ajouter aussitôt des éléments frustrants, désillusionnants. C'est au travers de cette expérience complexe que le *self* va se développer.

Du psychanalyste anglais W. Bion (1974; 1983), nous retiendrons l'importance qu'il accorde à l'identification projective normale comme moyen de communiquer et de traiter certains vécus sensoriels non représentables et invivables, à proprement parler, par le bébé. Ces expériences sont évacuées hors de lui et projetées dans l'adulte présent à ses côtés.

Par exemple: un enfant trop jeune pour parler va pleurer lorsqu'une impression sensorielle le fait souffrir; si l'adulte ne réagit pas rapidement, la douleur se transformant en angoisse, l'enfant augmente la force et l'intensité de ses pleurs et les transforme en une sorte d'acte par lequel il va rendre l'adulte angoissé. Celui-ci ressent alors en lui l'angoisse insupportable et insupportée par l'enfant. Saura-t-il la tolérer en lui, cette angoisse? Saura-t-il y réagir adéquatement? Saura-t-il transmettre à l'enfant l'idée qu'il a été compris, que ses affects sont, somme

toute, digestes et peuvent avoir un sens, en accompagnant de langage l'acte de soin effectué pour réduire la douleur?

Si l'adulte est capable de cela, et c'est la majorité des cas, il utilise ce que Bion a nommé la *fonction α* .

La *fonction α* représente la capacité des adultes accompagnant l'enfant d'effectuer un travail de rêverie et d'association intrapsychique à partir des éléments sensoriels et émotionnels projetés par l'enfant dans leur appareil à penser. Cette fonction permet un retour modifié à l'enfant des éléments projetés, elle introduit une transformation fondamentale, modèle de tous les développements et transformations ultérieurs. Elle introduit aussi un rapport entre des contenus psychiques qui sont traités par un contenant psychique. Le contenant psychique se construit à partir du traitement des contenus.

Selon ces concepts, le cadre va proposer des fonctions essentielles de transformation des contenus psychiques par un contenant en constitution perpétuelle. L'enfant acquiert ainsi *l'idée d'un contenant dans lequel un objet est projeté et*

l'idée d'un objet qui peut être projeté dans un contenant, objet que je désignerais du terme de contenu» (Bion, 1979).

L'enfant construit sa propre capacité à contenir ses éléments psychiques en introjectant la capacité contenante parentale; les couples enfants-parents qui viennent au Cerf-Volant développent leur capacité de contenance en introjectant celle de l'institution, de ses professionnels et celle des autres parents. Ce n'est pas tant les contenus des actes et paroles échangés qui font sens que la capacité à s'y confronter, à les rêver, à les laisser se transformer dans les psychismes des personnes en présence.

Nous pouvons encore nous appuyer sur J. Bleger (1981), psychanalyste sud-américain, qui considère le cadre comme un élément contenant statique et silencieux dans lequel sont projetés les parties les plus archaïques des personnes. En temps normal, lorsqu'il fonctionne, le cadre est imperceptible. Il apparaît lorsqu'il fait défaut. Il devient nécessaire alors de donner sens aux messages du cadre et aux affects qu'ils éveillent.

En définitive, je propose de retenir les idées suivantes à propos du cadre:

- il est contenant d'aspects psychiques archaïques, il soutient la fréquentation de ces éléments et effectue un travail de transformation sur eux. Il est alors un cadre de *portage* (C. Sternis, 1997);
- il est contenant de *limitation* (C. Sternis, 1997) de par les règles qu'il institutionnalise, qui vont créer une zone de frustration constitutive des capacités de penser et de se référer à un monde commun externe.

Doublement contenant donc, le cadre du Cerf-Volant propose au sens de portage:

- la sécurité offerte par un lieu aux règles non changeantes
- l'ouverture psychique à la rencontre de la part des accueillants; nous retrouverons cela plus bas sous le terme de *vide d'intentionnalité*
- la non-intervention des accueillants dans les actes de vie des couples enfants-parents

- la venue tout à fait volontaire des enfants et parents qui fréquentent le lieu
- la règle de l'anonymat des usagers-parents
- les objets-jouets mis à la disposition de l'exploration ludique et relationnelle
- la référence à l'institution Cerf-Volant en arrière-fond de toute rencontre individuelle.

Au sens de limitation, le Cerf-Volant offre les aspects suivants :

- les règles-horaires d'ouverture/fermeture du lieu
- la distance non participante des accueillants, qui sont des professionnels salariés
- le système de paiement du service reçu par une somme définie par les parents
- les règles plus directement abordables par les enfants de la ligne au sol pour les roulants et celle du tablier de la fontaine.

Le maintien du cadre, au travers du temps, peut avoir deux principales déviations : appui trop fort sur la fonction limitative et désaffectation de la fonction de portage ; ou appui inver-

sement trop soutenu sur la fonction de portage associée à un évitement de la fonction de limitation.

On le voit, la notion d'espace conduit tout naturellement à envisager celle de cadre.

Tout espace, qu'il soit géographique ou psychique, est destiné à permettre et à accueillir la rencontre humaine ainsi qu'à soutenir l'exploration et l'acceptation des limites.

Et le vide

Un des aspects humains du cadre, l'attitude interne et relationnelle des accueillants, se réfère à ce que je propose de nommer : le vide.

Souvent, ce sentiment est présenté culturellement comme rattaché à des vécus désagréables ou douloureux d'inachèvement ou de déconstruction ; une sorte de perte perçue négativement.

On peut envisager le vide autrement (Cheng, 1989 ; Maldiney, 1986 ; Ouaknin, 1992) en reprenant l'image de la roue qui ne peut fonctionner pleinement qu'en étant munie d'un espace central évidé autour duquel elle pourra tourner. La présence de

ce vide est partie intégrante et centrale de l'objet-roue.

Le vide que je propose de considérer maintenant est un vide d'*intentionnalité aidante* de la part des accueillants qui doit être proposé afin de permettre l'émergence des enjeux et des jeux relationnels et émotionnels propres aux enfants et à leurs parents.

Les accueillants ne sont pas, lorsqu'ils sont au Cerf-Volant, des thérapeutes ou des psychologues, ni non plus des éducateurs, des conseillers ou encore des sanctionneurs.

De par leur fonction préventive, ils ont fonction d'accompagner les déploiements humains et relationnels des utilisateurs du lieu en ouvrant un espace de possible et de sens, au sens de H. Maldiney (1973 ; 1986), c'est-à-dire : le sens comme compréhension ; le sens comme sensorialité ; le sens comme direction. Le sens nanti de cette définition complexe permet d'enraciner les vécus dans le corps, d'envisager leur compréhension et leur liaison aux autres vécus sensoriels, émotionnels ou idéels, et d'être ouvert, au changement et à l'évolution.

Il est intéressant de constater que tant le cadre que le vide se réfèrent à des notions de spatialité. Ainsi, le cadre est composé d'éléments spatiaux contenant : limitants, comme la ligne de l'interdit aux roulants, souteneurs comme les tapis de mousse au sol. Il est composé aussi de capacités psychiques du même ordre, limitants et portants, dont sont dotés les accueillants.

Le vide a été présenté comme un vide d'intentionnalité, donc comme une attitude psychique, mais il est aussi spatial, temporel et matériel : espace disponible au déploiement des corps, des regards, des sons, des odeurs, espace sensoriel peu saturé en organisation préalable, espace des possibles.

Déploiements

Lorsque espace, cadre et vide sont présents, il est possible de considérer les rencontres et explorations qui vont se déployer en leur sein.

Ainsi, cet après-midi pluvieux de février, une fillette, appelons-la Marianne, 13 mois, déambule de façon chaloupée entre le vestiaire des enfants et l'espace des roulants, sous le panneau d'inscription des prénoms. Elle

marche depuis un mois et est suivie de sa mère qui, penchée en avant, la laisse aller à son gré tout en veillant aux déséquilibres. Marianne va de l'avant, elle semble entraîner sa mère, celle-ci entre sourires et fierté laisse pendre une main discrète prête à saisir. Six fois de suite elles vont faire l'aller-retour entre panneau des prénoms et coin-vestiaire. C'est qu'il faut arriver dans le lieu, y arriver complètement, y jouir de l'arrivée en répétant les gestes. Puis la fillette se dirige, suivie toujours de sa mère, vers le coin goûter. Elles s'y asseyent. Le père, qui était aussi présent, s'y était déjà installé en lisant un journal.

A peine un biscuit en bouche, Marianne repart, accompagnée cette fois du regard et toujours du sourire de maman. La distance entre elles passe de 20 centimètres à 2 puis 3 puis 4 mètres. La mère ne la suit pas de son corps cette fois. La fillette vérifie qu'elle est tout de même accompagnée en se retournant, puis, rassurée, revient. Elle répète cette séquence aussi 5 ou 6 fois, comme on coul du fil deux tissus.

Marianne se dirige ensuite vers l'espace central entre les

divans, elle s'y assied et joue avec un plateau en plastique qu'elle balance rythmiquement devant elle des deux mains. Elle trouve une cuiller en bois qu'elle utilise rythmiquement toujours en passant du plateau à sa bouche. Pendant ce temps, la maman quitte sa fille du regard, peu à peu et à de brefs instants, elle converse avec son mari, allant des yeux de l'un à l'autre. Une distance s'est créée entre elles, traversée régulièrement d'échanges de regards en aller-retour. Plus besoin de corps allant et venant, l'œil suffit quand on est assuré déjà de l'accompagnement.

Un moment plus tard, cela ne semble plus suffire à Marianne qui vient se blottir dans les bras de sa mère. Un biscuit, un baiser.

Elle reprend ses déambulations, dessinant un parcours comme les pétales d'une fleur, sa mère étant le centre. Ce faisant, elle invente des modes d'autonomisation, des distances entre elle et sa mère, elle invente en même temps une façon butineuse de penser. L'élan la porte au loin, elle revient se rassurer, l'élan la reprend, puis la nécessité du rattachage, et ainsi de suite. C'est ce qu'elle fait depuis son arrivée

aujourd'hui, c'est ce qu'elle va faire encore pendant tout le temps de sa présence.

Plus tard, la maman de Marianne lui dit: «*On va partir, viens l'habiller!*»

Marianne part un peu plus loin, vers l'espace du retrait et ne revient pas. «*Ah, dit la mère, je crois qu'elle ne veut de nouveaux pas partir, c'est souvent ainsi.*»

La petite résiste un peu à l'habillage, les parents se relaient pour cette tâche et les trois partent, ensemble.

De cette séquence, retenons l'usage rythmique de l'espace, de l'éloignement-rapprochement. Cette famille accordée se déploie avec une certaine grâce et avec réjouissance. Il est possible de percevoir la constitution de l'espace psychique de la petite au fur et à mesure de ses aller-retour dans l'espace géographique. On sent comment les parents accompagnent non seulement corporellement leur fille, mais aussi de leur attention et de leur pensée.

Le Cerf Volant fait son office sans qu'aucune intervention de la part des accueillants soit nécessaire, tout juste une mise à disposition matérielle du lieu et

une présence psychique attentive et disponible, suffisamment distante pour ne pas gêner la famille et suffisamment présente pour le cas où une demande serait exprimée.

Un autre après-midi d'automne, un petit garçon de 2 ans ½, je le prénommerai Robert, à peine inscrit sur le panneau des présents, se rue dans l'espace des mulants, enfourche un vélo et joue à se déplacer très vite en faisant du bruit avec sa bouche, comme un moteur. Puis il en descend et court sur le chemin d'aventure, grimpe, saute, glisse, dévale, rampe, crie sa fougue.

Or c'est la première fois qu'il vient au Cerf Volant; sa façon d'y arriver est peu fréquente.

Lors de la présentation du lieu, effectuée par une accueillante, la maman de Robert raconte qu'il va à la crèche, qu'il aime beaucoup, qu'il est venu aujourd'hui parce qu'il a vu un copain à travers la vitrine et voulait jouer avec lui. Elle semble débordée par les demandes et la vivacité de son fils, choisissant de suivre et de répondre tout en le retenant de façon très fréquente par des non: «*Non! ne fais pas ça, non!*

pas comme cela, non! pas si fort.» Et le bambin de se ruer de plus belle sur les jouets.

Robert ne semble pas pouvoir jouer avec son copain; en fait il joue parallèlement à lui dans le même espace. Si André se déplace dans le lieu, Robert le suit. Mais il ne semble pas pouvoir jouer avec lui. Pendant qu'une accueillante parle avec la maman, je suis plus attentif à ce jeune garçon, déjà bien identifié sexuellement.

Tout en offrant un espace de jeu à Robert, nous pouvons accompagner sa mère qui, c'est évident, n'est pas entrée ici par le simple choix de son fils. Elle a même des questions assez précises sur les difficultés de sommeil du petit, sur l'absence du père et les effets déstructurants que cela peut avoir sur eux, sur l'*hyperactivité* à propos de laquelle elle vient de lire un article dans la presse.

Chacun exprime à sa manière les problématiques qui l'habitent, l'une avec des mots et une lassitude physique évidente et l'autre avec son corps, sa tonicité et des jeux accolés les uns aux autres sans pouvoir être partagés. Chacun le fait à part, mais il est possible, par un effort

d'élargissement de la vision, de percevoir en même temps les deux modalités expressives.

A priori opposés, l'un vif et trépidant, l'autre déprimée, ils se rejoignent pourtant sur une façon d'être plus corporelle que mentale, une difficulté à développer une pensée sur leur vie.

Nous allons passer l'après-midi à les accompagner, indépendamment ou ensemble, dans la création de compréhension sur les actes et émotions du jour, dans l'invention de paroles adaptées aux vécus du corps et des émotions.

Par moments, des parents interviendront aussi en donnant leur avis, en jouant avec Robert, en associant sur leurs propres questions. A aucun moment nous ne donnerons de réponses-recettes aux questions.

Depuis ce jour, Robert et sa mère viennent régulièrement au Cerf-Volant, leur relation semble évoluer régulièrement et le garçon paraît de plus en plus capable de jouer avec d'autres enfants en se concentrant sur une activité.

Ces deux exemples nous donnent à voir comment des

processus psychiques et relationnels peuvent se déployer dans le cadre de ce lieu. Ils donnent à sentir aussi, j'espère, comment les accueillants peuvent être disponibles à accompagner la croissance et l'épanouissement des personnes qui viennent, sans les entraver de leurs attentes, normes ou désirs propres.

Pour terminer, je propose de réfléchir encore sur le sens de la pensée psychanalytique dans un lieu de prévention. En effet, on attribue à la psychanalyse, en général et de façon un peu caricaturale, une fonction essentiellement interprétative et dévoilante (que cette fonction soit actualisée par l'analyste ou par le patient) des conflits inconscients exprimés dans un transfert sur l'analyste ou sur la situation psychanalytique. Or des auteurs, notamment dans la continuité de Winnicott, ont souligné l'importance d'une autre dimension du travail psychanalytique, active dans le cadre de la cure type ainsi que dans des cadres étendus ou adaptés. «... Psychothérapeutes et analystes doivent assurer, de leur côté, deux types de relations. L'une est recouverte par le travail interprétatif qui

aide le patient à mieux connaître ses conflits internes et, par là, à les résoudre. L'autre, plus difficile à définir, serait plutôt de la nature d'une garantie protectrice (coverage) qui permettrait au patient de faire l'expérience de soi au sein de la situation clinique.» (Masud Khan, 1976.) Cette expérience de soi ou actualisation de soi, dans une situation contenant, est tout à fait au centre de la démarche préventive car nous ne sommes pas là confrontés à des états avérés de maladie (qu'on peut comprendre comme un blocage, une distorsion ou une mise au silence de soi qui ne trouve plus que la pathologie pour s'actualiser).

Si l'on attribue à l'interprétation, rappelons-le, absente du Cerf-Volant, une fonction essentiellement thérapeutique ou analytique, on peut alors attribuer à la présentation d'un environnement matériel et humain disponible à l'actualisation de soi des utilisateurs du Cerf-Volant (enfants d'abord, mais aussi parents et dyades parent-enfant), une fonction directement préventive, dans un sens psychanalytique du terme.

Ce n'est pas la guérison, la découverte, la connaissance,

l'analyse ou la compréhension de soi qui sont, dans ce sens, entrevus, mais bien l'actualisation et le déploiement de soi, dans les dimensions physiques, psychiques et relationnelles. Et ces déploiements ne sont jamais prévisibles, ils surprennent et sont réalisés dans une relation humaine symbolique et réelle dont les qualités principales résident certainement dans les espaces d'in-définition non maîtrisés par l'un ou l'autre partenaire.

En guise de conclusion, je me permet de citer un vieux sage, le Rabbi Nahman de Bratslav :

« Ne demande jamais ton chemin à quelqu'un qui le connaît, car tu ne pourrais pas l'égarer. »

Bibliographie

- Anzieu D. (1987) : *Les enveloppes psychiques*. Paris, Dunod.
- Anzieu D. (1993) : *Les contenus de pensée*. Paris, Dunod.
- Anzieu D. (1994) : *Le penser*. Paris, Dunod.
- Bion W. R. (1967) : *Réflexion faite*. Paris, PUF 1983.
- Bion W. R. (1970) : *L'attention et l'interprétation*. Paris, Payot, 1973.
- Bleger J. (1967) : *Symbiose et ambiguïté*. Paris, PUF, 1981.
- Brazelton J.B. et Cramer B. (1990) *Les premiers liens*. Paris, Calmann-Lévy, 1991.
- Cheng F. (1980) : *Le vide et le plein*. Paris, Seuil.
- Clément C. (1976) : Winnicott, in *L'Arc*. N° 69.
- Dolto F. (1984) : *L'image inconsciente du corps*. Paris, Seuil.
- Grimberg I. (1991) : *Nouvelle introduction à la pensée de BION*. Lyon, Césura, 1996.
- Haag G. (1992) : L'observation à la crèche, méthode de prévention : réflexions sur les niveaux primitifs d'identification chez le bébé. In *L'observation du nourrisson selon E. BICK et ses applications*, SANDRI R. et al. Lyon, Césura.
- Haag G. (1994) : Aux sources de la vie - le langage préverbal et l'émergence des représentations du corps. In *Dialogue*, N° 123, pp. 40-58.
- Haag G. (1995) : *La constitution du fond dans l'expression plastique en psychanalyse de l'enfant*, in *Le dessin dans le travail psychanalytique avec l'enfant*, Paris, Erès.
- Haag G. (1996) : Moi-corps et graphisme, in *Cahiers de l'art cru* (Bordeaux), N° 21, En corps, Bordeaux.
- Maldiney H. (1986) : *Art et existence*. Paris, Klincksieck.
- Maldiney H. (1994) : *Regard parole espace*. Lausanne, L'Age d'Homme.
- Masud Khan (1974) : *Le soi caché*. Paris, Gallimard, 1976.
- Ouaknin M.A. (1998) : *C'est pour cela qu'on aime les libellules*. Paris, Calmann-Lévy.
- Sami Aï (1974) : *L'espace imaginaire*. Paris, Gallimard.
- Stern D. (1988) : *The Interpersonal World of the Infant*. New York, Basic Books.
- Sterns C. (1996) : Le cadre et le fantasme. *Cahiers de l'art cru* (Bordeaux), N° 22.
- Streichmann J. (1998) : Comment l'art questionne-t-il la psychanalyse. *Revue Arts et Thérapies* (Paris) N° 64-65, pp. 39-44.
- Streichmann J. (1999) : La mort de la balcine : image de terminaison d'une psychothérapie analytique de groupe. *Revue Psychothérapies* (Genève) vol. 19/2, pp. 119-130.
- Tustin E. (1986) : *Le tracé noir de la psyché*. Paris, Seuil, 1989.
- Winnicott D. W. (1971) : *Jeu et réalité*. Paris, Gallimard, 1975.
- Winnicott D. W. (1974) : *Processus de maturation chez l'enfant*. Paris, Payot.
- Winnicott D. W. (1988) : *La nature humaine*. Paris, Gallimard, 1990.



Collaborer au Cerf-Volant : perspectives et limites d'une pratique au quotidien

Pierre Willequet

Quand on a ouvert la Maison Verte, des gens ont dit: «Mais enfin, vous ne faites rien, vous laissez vivre.»

Oui, nous laissons vivre, en parlant de la vie qui s'élabore à chaque minute, en nommant tous les mots du vocabulaire concernant les activités de ces enfants, en étant présents et disponibles. Mais jamais nous ne dirigeons un jeu. «Mais qu'est-ce que vous faites donc?» nous demande-t-on.

«Vous ne faites pas de direction de jeux pédagogiques, sensoriels, de groupes d'orthophonie ou de psychomotricité, pas de groupe de parents... Alors quoi?» Être avec les humains, ce n'est pas faire. Il faut faire! Est-ce ça le jeu? Non. C'est de développer plus d'être.

Françoise Dolto¹

Introduction

Je propose, dans les pages qui suivent, deux contributions au style et à la visée différents. La première, intitulée *Qu'est-ce que le Cerf-Volant?* consiste en la retranscription d'un entretien effectué il y a quelque temps par Denise Kessler et moi-même. Dans cette interview, M^{me} Kessler², animatrice à Radio-Cité, une chaîne radiophonique genevoise, me questionne sur le fon-

ctionnement et les fonctions du lieu d'accueil, ses objectifs à court et à long terme, la manière dont il est ressenti et appréhendé par les parents et leurs enfants, etc. Bien que, pour des raisons évidentes liées aux nécessités de publication, le texte ait été quelque peu retravaillé, j'ai toutefois essayé de restituer au plus près la labilité et la spontanéité du style parlé. Mes réponses sont ainsi souvent informelles, pour la plupart accessibles, ce qui rend le texte à la fois lisible et tranquillement décousu, comme peut l'être toute conversation de ce genre. On trouvera donc dans cette pre-

¹ Dolto (1985) p. 408.

² Qu'elle soit remerciée ici pour avoir accepté que cet entretien soit intégralement retranscrit dans le présent ouvrage.

mière contribution nombre d'informations et de réflexions « basiques » concernant cette institution, ainsi que la réponse à certaines interrogations tout à fait concrètes relatives à son fonctionnement et à ses objectifs.

Dans un second temps, et sous le titre *L'accueil, notion complexe*, je propose un texte plus charpenté et de lecture sans doute moins fluide. C'est qu'à mon sens, et après m'être penché sur ce concept, on se rend compte qu'il est en fait beaucoup moins évident et « immédiat » qu'il ne le laisse entendre à un premier abord. En quoi consiste en effet un « réel » geste d'accueil ? Quelles en sont

les implications, tant pour celui qui accueille que pour celui qui est accueilli ? Quelles en sont les limites et, éventuellement, les chausse-trappes ? Et, enfin, question sans doute plus cruciale, de quelles projections et/ou idéalizations le terme est-il porteur ? Voilà certaines des interrogations qui seront abordées dans ce second texte, tant d'un point de vue clinique que théorique.

Le premier s'adresse donc principalement à tous ceux qui ne connaissent pas ou peu le lieu. Il leur propose une introduction synthétique quant à sa finalité et quelques commentaires quant à ses ressorts internes. Le second s'adresse de

manière plus pointue à tous ceux qui ont déjà fréquenté le Cerf-Volant et qui, peut-être, se demandent ce qui rend ce lieu si particulier et le travail des accueillants parfois si énigmatique, allusif ou elliptique. Mais il s'adresse aussi, bien sûr, à tous ceux qui, comme notre équipe d'accueil, se sont un jour engagés dans cette aventure tout à fait captivante, initiée par Dolto et ses collègues, à savoir tenter de recevoir et d'accueillir – au plein sens du terme –, ce que ce couple tout à fait particulier a à exprimer et à vivre : un enfant en bas âge et son accompagnant adulte, qu'il soit, ou non, son géniteur.

Qu'est-ce que le Cerf-Volant ?

Une interview de Pierre Willequet, accueillant au Cerf-Volant, effectuée par Denise Kessler

Radio-Cité et son émission *L'étranger et nous* reçoivent aujourd'hui M. Pierre Willequet, un des accueillants du Cerf-Volant. Cette structure d'accueil, située au boulevard Carl-Vogt, reçoit depuis plusieurs années des enfants accompagnés de leurs parents... Monsieur Wille-

quet, pourriez-vous nous en dire un peu plus ?

Avec grand plaisir. Il s'agit d'une institution qui a maintenant presque dix ans d'existence, et qui favorise une expérience assez particulière dans une ville comme Genève. Vous y avez déjà fait allusion, il s'agit

d'un lieu d'accueil qui permet à des parents accompagnés d'enfants, de jeunes enfants de zéro à quatre ans – je dis « zéro » et j'expliquerai pourquoi après –, de vivre et d'éprouver, si vous voulez, grâce à et dans cet endroit, un véritable processus de socialisation. Qu'est-ce que

cela veut dire? Tout simplement ceci, qu'à l'heure actuelle nombre de très jeunes enfants, qui bien sûr vivent à la maison, sont très souvent un peu « accolés » à leur mère, par une série d'obligations et de contingences d'ordres géographique, économique et social. L'idée de Dolto, c'était de créer un lieu situé « entre deux », entre la maison et la crèche, ou entre le foyer familial et l'école. Un lieu qui serait une sorte de sas, c'est-à-dire un endroit où l'enfant est en même temps avec sa mère ou son père (ou tout autre adulte accompagnant) tout en étant capable de s'en séparer ou, du moins, de s'en éloigner parmi d'autres enfants, d'autres adultes. C'est là l'intérêt principal d'une telle institution, c'est que l'enfant (et, à sa manière, le parent) y trouve à la fois cette sécurité de la présence de l'autre (le parent pour l'enfant et vice versa), essentielle au sujet en bas âge, mais aussi cette possibilité de s'en séparer à l'intérieur d'un contenant clairement délimité. L'enfant sait ainsi, tout en s'éloignant de l'adulte accompagnant, qu'il pourra retourner vers lui, s'en éloigner encore et ainsi de suite,

tout en gardant contact avec cette certitude sécurisante de la présence parentale, avec cette proximité disponible et fluide. Bref, il peut créer une sorte de va-et-vient entre indépendance et dépendance, entre prise de risque et réconfort. On constate à cet égard toutes sortes de comportements différents de la part des enfants. Il y a ceux qui restent effectivement durant plusieurs semaines, voire plusieurs mois (puisqu'il est possible de revenir au Cerf-Volant quotidiennement pendant plusieurs années), collés à leur mère, alors que d'autres, dès les premières minutes ou au bout de quelques heures, prennent l'initiative de se balader et d'explorer cet espace qui, heureusement, est assez vaste (plus de cent vingt mètres carrés sont à la disposition des utilisateurs). Je pense que c'est très important et bénéfique pour de très jeunes enfants d'avoir à leur disposition un lieu où il est possible d'exercer leur autonomie motrice, affective, sans risquer de se trouver débordés par l'angoisse d'une séparation effective et, parfois, traumatisante parce que trop précoce ou trop brutale,

Et ils n'ont naturellement pas peur puisque le parent est toujours visible?

Le parent reste à portée du regard.

C'est sans doute cela qui est souvent difficile pour l'enfant, c'est quand la maman le conduit à la garderie et puis qu'elle disparaît... Il s'agit sans doute là d'une expérience douloureuse?

Eh bien, écoutez, c'est effectivement souvent considéré comme une expérience difficile, bien que ce ne soit pas toujours le cas. Mais en tout état de cause, l'idée de créer un tel espace était effectivement de pondérer une telle expérience, souvent perçue comme traumatisante mais, ne l'oublions pas, tout à fait inéluctable. Si chacun de nous restait jusqu'à l'âge de trente ans avec son papa et sa maman, il en résulterait un certain malaise... Mais le constat de base était bien que, dans nos sociétés, il y a sans doute un passage qui manque, un espace médian entre famille et monde social qui fait défaut. Le Cerf-Volant est une proposition palliative, et tout à fait concrète, dans ce sens.

C'est-à-dire: rendre moins brutale cette séparation... et d'apprendre qu'il est possible de parler, mais aussi de revenir?

Exactement. C'est d'ailleurs ce mouvement-là qu'on observe très souvent: ces allers et retours constants, de la part de l'enfant, entre la mère et l'autre. L'« autre » pouvant être compris, si vous voulez, comme « le monde », autrui, d'autres individus, d'autres logiques familiales, d'autres objets, d'autres activités... Et puis il y a ensuite ce retour à la mère. Lorsque, par exemple, l'enfant se fait mal, se fait mordre, ou qu'on lui prend son jouet, il se met à hurler et se rue vers sa mère: il retourne vers elle. Et dans ce moment-là, quelque chose de très important se joue: cette certitude que même si je me heurte à ce monde, je n'y suis pas abandonné, je n'y suis pas entièrement « livré ». Je puis retourner à celle qui sera capable de contenir, soulager, réparer mon désarroi. Face au désarroi, le mouvement immédiat c'est: retour à la mère. Retour que bien des adultes connaissent et éprouvent eux aussi, mais à un autre niveau et d'une autre manière, la mère

réelle n'étant plus là. Il s'agit d'un mouvement primordial, archétypique, indispensable.

Qu'il est essentiel de pouvoir faire...

Oui... Entendez-moi bien: lorsque je dis « la mère », il s'agit bien sûr d'un terme générique qui remplace « celui ou celle qui accompagne l'enfant ». Parce qu'il est évident qu'au Cerf-Volant, l'adulte accompagnant peut également être le père, une jeune fille, une nurse, etc. A plusieurs reprises, ce furent de jeunes hommes, qui n'étaient pas les pères, qui accompagnaient les enfants. Il s'agissait alors d'une nurse au masculin. D'autres fois, ce sont les grands-parents qui viennent, des tantes, des amies... Donc, si vous voulez, lorsque je dis « mère », il faut entendre « l'adulte qui accompagne l'enfant ». Il n'en reste pas moins que dans l'immense majorité des cas, c'est bien de la mère réelle qu'il s'agit.

Vous vous fondez beaucoup sur les écrits de Françoise Dolto qui, il y a bien longtemps, a travaillé sur l'origine de certains autismes. Mais elle a également

parlé de traumatismes qui pouvaient accompagner l'enfant jusqu'à l'adolescence ou l'âge adulte...

Je tiens à signaler à ce propos, de manière tout à fait claire, que le Cerf-Volant n'est pas un lieu thérapeutique. Ce n'est pas non plus un lieu à objectifs pédagogiques. Sa vocation essentielle est la socialisation et la prévention, notamment des conduites destructrices ou violentes entre les sujets. Mais c'est aussi, et avant tout, un lieu de vie.

C'est ce qui rend l'expérience très intéressante, non ?

Tout à fait. Les enfants et leurs parents sont tout d'abord là pour « être » beaucoup plus que pour « faire » ou pour « prouver » quoi que ce soit. Mais il faut aussi souligner l'importance primordiale de la parole dans cet endroit. C'est aussi, bien sûr, et peut-être avant tout, un lieu de parole puisqu'il se réclame au modèle psychanalytique qui, comme vous le savez, a pour outil premier la parole, précisément. Si l'enfant est là pour « être », il n'empêche qu'on va aussi lui parler, tout comme ses parents lui parlent également.

Mais on ne va pas s'adresser à lui n'importe comment. On va lui parler, non comme s'il s'agissait d'un objet valorisant ou amusant, mais bien comme on le ferait avec tout autre individu. Autrement dit, on va lui adresser la parole non par le truchement de borborygmes ou de babillages prétendument enfantins, mais bien comme on s'adresse à quelqu'un tout à fait capable de comprendre ce qu'on lui dit. Dans ce sens, on communique avec un sujet responsable et qui *entend* – au double sens du terme – ce qui lui est énoncé. Une telle orientation est, sans doute, un des apports majeurs de l'approche analytique avec de jeunes enfants.

Entre les accueillants, les parents et les enfants, nous essayons et nous avons cette exigence de faire circuler la parole, nous ne sommes pas là en tant que simples observateurs, certainement pas, nous ne sommes pas non plus là comme juges, ni comme conseillers, parce que là il y aurait alors cette idée de « pédagogisation » du lieu, d'orientation du lieu vers tel ou tel présupposé éducatif ou comportemental. Non. Il ne s'agit pas de cela. Il y a au contraire cette

idée que, s'il y a un problème, une difficulté qui apparaît, eh bien, on peut en parler. On peut *lui* parler. Ce qui ne veut pas dire qu'on va tenter de la « corriger ». Les accueillants ne sont pas, à cet égard, porteurs d'un savoir a priori. Autrement dit, nous ne savons pas ce qui se joue exactement entre cette mère et son enfant, et qui peut-être pose problème entre eux. On ne sait pas et donc on va en parler. C'est alors que certaines choses peuvent émerger, des gestes qui surviennent parfois, de la part de l'enfant, lorsqu'il ne peut pas encore parler ou qu'il ne le veut pas. Et puis aussi, bien sûr, des mots, des larmes, des exaspérations, de la part de mères qui peuvent et veulent s'exprimer. J'ai souvent l'impression, à l'heure actuelle, qu'il y a pléthore de discours, mais peut-être carence de parole au sens d'un échange vrai, de circulation de sens entre les individus. Dans ma profession par exemple, puisque, en tant qu'analyste, je reçois des gens qui sont en souffrance, je remarque que ce qui revient souvent dans le discours des gens, ce sont des remarques du genre : *« Je n'arrive plus à parler avec mon conjoint. »* Ou

encore : « Avec mon fils, ma fille, on ne se parle plus depuis des années. » Je ne sais pas si c'est un mal du siècle, mais en tout cas c'est un mal contemporain, qu'on peut toucher du doigt lorsqu'on travaille avec des individus en souffrance. Une des fonctions majeures du Cerf-Volant est de favoriser justement la parole, la parole et ses effets sur le sujet.

Pourrait-on dire que chez vous on apprend à ne pas avoir peur de la parole ?

Je ne sais pas si une telle chose est possible ! Mais disons que notre idée c'est que par la parole quelque chose va s'alléger, des éléments de tension, des éléments cristallisés, des éléments figés peuvent, peut-être, se dissoudre. Et donc on parle.

Et se dissoudre aussi dans et par le groupe, parce que n'oublions pas que tout cela se passe devant les autres. Est-ce qu'il n'y a pas, de temps en temps, la crainte de l'autre, du jugement de l'autre ? Est-ce que, instinctivement, dans de telles situations, on sait qu'on peut avoir confiance ? La confiance, c'est important, non ?

Je pense que dans toute relation de ce type, la confiance est indispensable. Et il est vrai que très souvent on rencontre des personnes qui vous signalent par toutes sortes de signes qu'ils ne veulent justement pas parler. Ce qui est parfaitement leur droit! Lorsqu'un parent arrive avec son journal, qu'il pose son enfant au milieu des jouets et qu'il s'installe dans le sofa avec sa gazette dans laquelle, ostensiblement, il se plonge, c'est qu'il n'a pas envie de causer avec vous. C'est clair. Pas besoin d'avoir fait une école de communication ni sept ans d'analyse pour comprendre ce qu'il vous exprime là. Message qui, d'ailleurs, est parfaitement respectable. Encore une fois, il ne s'agit pas d'un lieu pédagogique ou éducatif. On n'ira jamais assener à un tel parent: *«Mais enfin, Madame, Monsieur, vous rendez-vous compte que vous êtes ici dans une maison d'inspiration dol-totenne, et que nous sommes là pour parler avec vous?!»* Non, certainement pas. Il est là de plein droit comme il le serait également sur la place du marché, pour simplement être là, jouir de ce moment de tranquillité, du soleil qui joue entre les

arbres, pour lire son journal avec son petit qui, à ses côtés, vaque à ses occupations. Donc il n'y a pas d'obligation à parler, jamais, bien sûr. Ce serait idiot. C'est parfois un lieu ouvert à la parole, pas comme le supermarché qui n'est pas un lieu conçu pour cela. Même si on peut bavarder de manière tout à fait agréable chez Monoprix.

C'est donc un lieu où règne aussi, je pense, j'imagine, un certain calme? Vous devez créer une ambiance qui donne envie de venir parce qu'on y sent qu'on ne va pas vous faire la leçon, justement, non?

Vous voulez dire, du côté des parents?

Oui, je raisonne en parent, là. Je me demande en effet quelle aurait été mon expérience si j'avais connu le Cerf-Volant.

Eh bien, écoutez, si vous avez des petits enfants – ce que je vous souhaite –, vous pourrez venir quand vous voudrez! Mais pour répondre à votre question, je ne crois pas qu'il y ait de constante de ce point de vue-là, du côté de ce que vous avez appelé le «calme» du lieu. Il est vrai que les accueillants ne sont

pas tous forcément des gens hyperexcités ou qui se sentent obligés d'animer le lieu par moult cris et élocubrations. C'est évident. D'ailleurs elle-même en faisait la remarque, à la Maison Verte de Paris, en notant: *«C'est quand même étonnant, le calme qui règne ici.»* Il faut savoir que nous recevons parfois quarante enfants, et donc quarante accompagnants supplémentaires, ce qui fait quatre-vingts personnes dans un endroit qui n'est pas immense. Je vous ai dit que cela faisait cent vingt mètres carrés, ce qui est grand mais pas immense. Il est pourtant vrai que, la plupart du temps, ça reste supportable. Je ne pourrais toutefois pas affirmer que, ce qui *spécifie* le Cerf-Volant, c'est le calme qui y règne. Parce qu'il y a des journées où on sort avec les tympans qui vibrent tout de même un peu: quand vous avez quarante enfants qui ont envie de faire des choses, d'exprimer leurs émotions, leur joie, leur hargne, eh bien, ça fait un certain bruit. En plus de cela, il y a une petite fontaine dans un coin qui est toujours un enjeu très particulier parce que c'est très amusant de jouer avec l'eau, de

se mouiller et d'éclabousser les autres. Inutile de vous dire que c'est un endroit qui peut être très sonore. Par contre, ce qu'on observe, c'est que les conflits sont relativement peu fréquents. Ils sont vite jugulés par les parents, ou par les accueillants qui s'adressent aux protagonistes en leur disant: «*Bon, d'accord, toi tu avais ce camion et Xavier est venu te le piquer. Alors on va tenter de trouver une solution parce que vouloir vous l'arracher l'un à l'autre, ça ne mène à rien. Et en plus vous risquez de l'abîmer.*» Ça n'a pas toujours beaucoup d'effets, mais ça peut en avoir. Je ferais plutôt cette remarque-là: il y a relativement peu de conflits et quand il y en a, ils ne sont pas très graves.

Donc l'atmosphère n'est pas particulièrement électrique ?

Il y a une atmosphère vivante et parfois très vivante, mais je ne dirais pas électrisante, émerveillante, non. Bien que ça puisse arriver, bien entendu.

Oui, c'est ça, ce n'est donc pas un lieu où l'on s'écrierait constamment: «Oh, je n'en peux plus, ce n'est pas possible ces enfants qui se battent et qui

hurlent pour un oui ou pour un non!»

Il y a quelque chose qui est intéressant à ce propos d'un point de vue plus «objectif» ou «comportemental». C'est qu'à ces âges-là – et en tout cas jusqu'à deux ans et demi –, les enfants s'impliquent peu dans des jeux ou des interactions de type collectif. Ils jouent souvent dans leur coin, ils manipulent un objet qui leur plaît, ils explorent un jeu, un train, un lego, etc., mais ils font encore peu de choses ensemble. Cela s'installe plutôt vers trois ans, trois ans et demi. Or la majorité des enfants qui fréquentent le lieu sont plus jeunes que cela. Donc, il y a relativement peu de raisons de développer des situations conflictuelles, puisque les enfants s'occupent surtout par eux-mêmes et jouent seuls, la plupart du temps, même s'ils sont entourés. Par exemple, ils peuvent jouer à trois ou à quatre autour de la fontaine, mais ils sont chacun dans son jeu. Chacun évolue dans un univers qui lui est propre. Ils sont conscients du fait qu'ils sont entourés, mais ils sont souvent tellement fascinés, intéressés par ce qu'ils font, qu'ils s'en contentent parfait-

tement. L'adulte aurait beaucoup à apprendre de cette intensité et de cette qualité d'investissement. Les jeunes enfants ne s'ennuient par exemple jamais; ils créent constamment quelque chose, de l'intérêt, du mouvement, du nouveau. Il n'y a pas besoin de les stimuler, de les orienter; ils ont en eux tout ce qu'il faut pour cela.

J'aimerais vous poser une question qui correspond à l'air du temps et qui concerne les enfants uniques ou, encore, les enfants issus de familles monoparentales. Ont-ils, à votre avis, besoin et manifestent-ils le désir de se confronter aux autres? Parce qu'on peut imaginer que les enfants qui vivent dans une famille nombreuse ont déjà accès à cette socialisation précoce dont vous nous avez parlé. Pensez-vous que les enfants provenant de familles monoparentales ou les enfants uniques souffrent d'une sorte de manque que votre institution pourrait combler?

On assiste effectivement à l'heure actuelle à un profond bouleversement des repères familiaux et sociaux, c'est indéniable. De nouveaux types ou

styles familiaux sont en train d'émerger, en tout cas dans notre civilisation, nos environnements culturels. C'est un phénomène qu'il est impossible de nier. Mais je tiens à revenir sur votre question relative au désir des enfants de se confronter à d'autres, de se «socialiser», justement. Ce qu'on constate souvent, soit parce qu'on en est témoin, soit parce que les parents nous le restituent, c'est que beaucoup d'enfants qui ne parlent pas encore manifestent, lorsqu'ils passent devant le Cerf-Volant, l'envie et le désir d'y venir ou, surtout, d'y revenir. Et pour ce qui est des enfants qui parlent déjà, donc à partir de, grosso modo, deux ans, là c'est très net. Ils expriment, sans ambages, le désir d'y revenir. Pour moi c'est un signe important. Le signe que dans cet endroit, quelque chose de «bon» leur est offert, quelque chose qu'ils sentent bénéfique, délectable. Et je pense que cette structure offre également quelque chose de «bon» à la cellule familiale, dans la mesure où l'enfant lui-même revendique ou demande qu'on l'y conduise et qu'il sait pertinemment qu'il y sera accompagné – la plupart du

temps – par un de ses parents. Maintenant, pour revenir à votre interrogation concernant le besoin ou le désir de socialisation des enfants uniques ou des enfants issus de familles monoparentales, il m'est difficile d'y répondre parce qu'il s'agit plus d'une question d'ordre sociologique, domaine dans lequel je ne suis pas versé. J'ai toutefois pour ma part l'impression que le lieu offre effectivement quelque chose de tout à fait privilégié pour les personnes qui vivent ces situations. En tout cas, c'est ce qu'il nous en est très souvent rapporté. La mère (ou le père) qui se retrouve seule avec un ou deux enfants en bas âge peut facilement se trouver débordée, tant au niveau des contingences matérielles, organisationnelles que des exigences affectives et éducationnelles.

Parce qu'elle devient chef de famille ?

Absolument, parce qu'elle devient seule responsable de la famille et qu'il faut bien gagner sa croûte, qu'il faut assumer un tas de choses. Mais il ne s'agit pas que de cela. Ce débordement peut être affectif, comme je l'ai dit, mais il peut

également se qualifier de «nerveux», dans la mesure où les tensions qui peuvent naître d'une promiscuité ou d'une proximité constante avec un tout-petit, ça peut taper sur les nerfs, tout simplement. Alors, ne fût ce qu'à ce niveau, c'est vrai qu'un endroit comme le Cerf-Volant est important. Pas uniquement parce qu'on peut y déposer son paquet d'émerveillement, ou cet autre «paquet» qui pourrait s'appeler l'enfant, mais aussi parce qu'on peut y accéder à une parole différente, une relation autre, avec un interlocuteur qui n'est pas sa progéniture. Et que l'enfant peut, lui aussi, entrer dans un autre type de discours ou d'échange avec d'autres êtres humains, s'extraire du connu, du balisé et découvrir, explorer d'autres réalités. Donc, beaucoup de mères – je dis une fois encore des «mères» parce qu'à 90% ce sont elles qui viennent – nous disent : *«Écoutez voilà, ça m'a fait un bien énorme d'être venue ici, de pouvoir parler et puis d'avoir pu y poser quelque chose. Je suis toute la journée seule avec le petit, et quelquefois c'est pénible. J'ai aussi besoin de dialoguer avec un adulte.»*

Dolto disait souvent à propos des accueillants qu'ils sont, d'une manière ou d'une autre, des « éponges à angoisses », de véritables absorbeurs d'angoisses. Et pourtant, dans une structure comme celle-là, ce n'est pas forcément cela que les mères viennent exprimer. C'est souvent aussi de l'accablement, de la tristesse. Et parfois aussi cette irritation qui peut naître de quelque chose qui risque d'être trop proche, trop soudé. Et il est clair que cela est lié aux mutations que subit notre société à l'heure actuelle : ces fragmentations de plus en plus importantes, ces atomisations de tout ce qui constitue le corps social, ces familles qui se morcellent de plus en plus... Tout cela tend à favoriser de fortes proximités entre un nombre de moins en moins élevé d'individus, avec toutes les difficultés, les intrications, les confusions inhérentes à ces proximités, fussent-elles uniquement géographiques. Je pense à l'exiguïté de plus en plus marquée des logements, par exemple : dans un deux-pièces cuisine ou un studio, on est forcément amené à être tout le temps collé l'un à l'autre. Ce qui peut poser pro-

blème. Donc, encore une fois : pouvoir en parler, le poser quelque part, échanger avec quelqu'un d'autre, avec quelqu'un qui vit peut-être quelque chose de très similaire et qui va vous dire comment il compose avec ça, c'est évidemment bénéfique.

Vous savez, dans ce lieu, il y a souvent des petits réseaux qui se créent, comme ça, de manière tout à fait informelle, entre parents qui parlent une même langue : des anglophones, des Chinois, des hispaniques. Ces gens viennent, se retrouvent et parlent entre eux, un peu à la manière de ce qui se passe sur la place du marché. Ces échanges langagiers ont bien sûr une fonction tout à fait primordiale.

Parce que naturellement, comme Genève est une ville internationale, il s'y trouve beaucoup de personnes qui vivent totalement éloignées de leur famille d'origine. Moi je me souviens que quand j'ai eu mes enfants, s'ils tombaient malades et que je devais aller travailler, il me suffisait de donner un petit coup de fil à ma mère, et elle arrivait et pouvait me remplacer auprès d'eux. Donc même si on

travaillait, l'angine, la rougeole n'étaient pas dramatiques. Mais je me suis rendu compte que si les parents habitent à Stockholm ou dans une ville d'Afrique ou d'Amérique latine, c'est clair qu'ils ne peuvent plus assumer cette fonction de « dépannage ». Comme à Genève une grande majorité de la population est coupée de ses origines familiales, j'imagine que ça pose souvent problème. Donc, ces personnes doivent se débrouiller avec les apports extérieurs, ce qui est parfois onéreux parce que ces services sont payants, ou bien on doit aller chez une voisine, aller sonner, déranger...

Ce qui n'est pas toujours évident...

Effectivement.

Où encore, la voisine n'est pas là. N'oublions pas que notre ambition est quand même très modeste. Il n'est pas question de se substituer à une mère, un père manquants...

Mais vous pouvez créer des liens d'amitié entre les gens qui viennent...

Favoriser des relations nouvelles entre les utilisateurs, oui, tout à fait.

Comment cela se passe-t-il pour vous qui accueillez, vous êtes plusieurs ?

C'est justement de cela que je voulais vous parler, mais en termes un peu plus concrets. Un des principes fondamentaux du travail d'accueil, c'est qu'il faut qu'il y ait toujours trois accueillants par après-midi. Ce chiffre trois est intéressant parce qu'il permet un effet de circulation du sens ou de la contradiction, du fait de la présence du troisième, ou du tiers si vous voulez, qui ne serait pas toujours possible si l'accueil s'effectuait à deux. Le rôle du tiers, ou plutôt ce qu'il semble favoriser, c'est de sortir de quelque chose qui pourrait être toujours semblable, un peu ronronnant, l'accord parfait entre deux individus qui soit s'entendraient «trop» bien, soit ne voudraient pas se coltiner les désagréments qu'impliquent les désaccords. Raison pour laquelle ce nombre trois nous a semblé à la fois intéressant et pertinent. Il y a donc cinq trios différents, un pour chaque jour de la semaine, et chaque trio est responsable de l'accueil durant un après-midi. Moi, par exemple, je suis là tous les mercredis, mais je suis aussi amené à participer réguliè-

rement au travail du samedi, normalement une fois par mois. De cette manière, il est possible de rencontrer d'autres accueillants ce jour-là, et de se confronter à d'autres points de vue sur le travail, discuter et éventuellement confronter des options divergentes sur telle ou telle chose qu'on a vue ou perçue. L'accueil s'effectue très simplement: l'enfant arrive avec l'adulte qui l'accompagne, et la première chose qu'on fait, après bien sûr lui avoir dit bonjour et dit bonjour à la mère, c'est d'inscrire son prénom, son âge et la personne qui l'accompagne. Ça peut donc donner, au tableau, quelque chose comme ceci: *«Matthieu, deux ans, et sa Maman»* ou *«Julie, dix-huit mois, et sa grand-mère»*. Il y a donc un strict respect de l'anonymat. La seule chose que nous voulons savoir, nous, c'est le prénom de l'enfant. Il n'y a pas besoin de nous fournir aucune indication relative à l'identité sociale et, dans ce sens, l'anonymat est parfaitement respecté. En général, les utilisateurs sont assez satisfaits de pouvoir venir là non pas en tant que madame X ou monsieur Y, avec telle ou telle fonction sociale, telle ou

telle profession. Donc tout le monde est un petit peu là, non pas dans le même bain, mais en tout cas au même titre, c'est-à-dire que les parents y viennent en tant que parents et les enfants en tant qu'enfants.

Dès que l'enfant et son accompagnant sont entrés et ont été accueillis, ils peuvent immédiatement commencer à explorer et investir l'endroit qui est structuré en plusieurs zones ou aires d'activités particulières. Il y a une aire réservée à ce qu'on appelle les roulants, c'est à dire tout ce qui est muni de roues: tricycles, camions, poussettes, bref, un tas d'objets qui roulent. Et là aussi, comme il y a cette idée que le lieu favorise l'entrée dans le monde social, le monde des autres, il y a quelques règles qui sont absolument infrangibles. Ce qui revient à dire qu'on doit les respecter lorsqu'on a un an, deux ou trois ans, ou même en tant qu'adulte: les lois sont vraies pour tous, et notamment avec les roulants. Une ligne de couleur sépare, par exemple, deux espaces: l'espace réservé aux roulants et le reste du lieu. Alors, bon, on explique aux parents et aux enfants, dès la première visite: *«Voilà, alors ici*

*c'est le coin des objets qui rou-
lent, et on ne peut pas franchir
cette ligne de couleur avec eux,
tu vois ?* Très souvent, pendant
ces explications, l'enfant regarde
ailleurs, ou alors il observe, très
intéressé ou un petit peu
intrigué et puis il doit s'accom-
moder à ce qui est imposé là,
parce que, comme dans la ville,
les voitures ne roulent pas sur les
trotoirs. Il y a un autre espace,
lui aussi très prisé, qui est la pe-
tite fontaine. Elle dispense de
l'eau, comme ça, tout au long de
l'après-midi. Et là, la deuxième
règle, c'est que les enfants doi-
vent mettre un tablier, ce qui est
parfois un petit peu plus problé-
matique quand il fait chaud,
parce que, bon, on n'a pas forcé-
ment envie d'être encore plus
couvert, mais voilà, c'est la règle,
et elle est valable pour tous. Il
n'y a pas d'exception, personne
ne peut prétendre, pour une rai-
son ou pour une autre, ne pas
mettre le tablier. Et les enfants
constatent effectivement qu'au-
tour de la fontaine, eh bien, tout
le monde l'a mis. Ce qui rend la
chose un peu plus acceptable.
Une autre règle, c'est qu'à
l'heure du goûter on mange à
table, on ne va pas aller trimbaler
son yaourt au milieu des legus ou

amener des fraises au sirop au
milieu des livres. Et enfin, une
dernière règle est que les utiliza-
teurs doivent payer quelque
chose pour bénéficier du lieu. Il
n'est pas gratuit. Une participa-
tion est demandée, dont le mon-
tant est libre, mais elle est exigée
à chacune des visites. Donc, si
vous voulez, c'est à la fois un
endroit tout à fait ouvert, c'est-à-
dire que les choses qui doivent
s'y vivre peuvent s'y vivre, y
compris les rages, les conflits,
mais qui est aussi nécessai-
rement régi par certaines règles,
ou des lois, si vous voulez.

**Je voudrais savoir quelle est
votre formation à chacun. J'ima-
gine qu'on ne peut pas s'impro-
viser accueillant dans une insti-
tution aussi particulière ?**

Juste un petit saut en arrière
pour se rendre compte de ce qui
s'est passé à la Maison Verte de
Paris. Il y avait à l'origine comme
principe que les personnes qui
allaient y travailler seraient
toutes soit psychanalystes, soit
impliquées dans une démarche
analytique, c'est-à-dire en travail
sur soi du point de vue de ses
propres fonctionnements
psychiques et surtout de ses pro-
pres difficultés (peurs, phobies,

projections, etc.), bref, de ce
qu'on repère communément
comme relevant de l'incon-
scient. Il y avait donc à l'origine
cette idée que tous soient un
peu au clair avec leurs fragilités,
avec tout ce qu'on risque d'éta-
ler comme ça autour de soi, de
manière pas toujours très
adéquante, et qu'on appelle le
psychisme inconscient. Il est
certain que cet a priori ne peut
pas s'appliquer de manière iden-
tique pour nous, puisqu'on est à
Genève et que l'équipe, du point
de vue des formations et des ori-
gines socioprofessionnelles, est
différente de celle de Paris. Dans
l'équipe actuelle, qui compte
quinze personnes, il y a quatre
psychanalystes mais aussi
plusieurs accueillants qui ne
sont jamais passés par la cure
analytique. Il n'en reste pas
moins que nous acceptons tous
cet a priori, à savoir que la réfé-
rence de base reste et demeure
la psychanalyse. Ce qui
n'implique absolument pas
qu'on s'amuse à balancer à tout
va des théories ou des concepts
de cet ordre à ceux qui visitent
le lieu, ce qui serait parfai-
tement stupide. Mais cela
présuppose que nous, accueil-
lants, ou nous en tant que psy-

chanalystes, nous avons un regard, si vous voulez, qui - comme toujours en situation analytique - essaie de comprendre, d'«être avec» ce qui se passe *derrière* la dimension manifeste d'une situation, ou *en dessous* de l'aspect tangible de ce qui nous est donné à entendre ou à voir. Donc, dans les direx qui vont s'échanger entre une mère et son enfant, un père et son enfant ou avec nous, nous essayons aussi d'être à l'écoute de ce qui, peut-être, coince en dessous de tout cela ou fait problème, cause problème en deçà de ce qu'on pourrait appeler la dimension manifeste du discours ou de la rencontre. De ce point de vue, il est bien sûr toujours délicat d'«intervenir». Mais, par le truchement de la parole, encore une fois, il est souvent possible de médiatiser, d'essayer de faire en sorte que s'élabore un liant là où il n'y en avait pas, ou de mettre le doigt sur certaines choses qui pour l'enfant ou pour le parent n'étaient pas du tout conscientes, pas du tout apparentes. Et, ce faisant, notre hypothèse c'est que - ou le constate aussi dans la pratique - certaines choses peuvent effec-

tivement s'alléger: des difficultés, des tensions, parfois de grandes détresses qui peuvent se dissoudre, encore une fois, par les effets du langage. Et par le biais d'une écoute qui s'autorise à se poser des questions telles que: *«Mais pourquoi cette mère s'inquiète-elle tellement à tel ou tel propos, et pourquoi cette inquiétude advient-elle à ce moment précis de sa relation avec son enfant?»*

Questionnements qui, bien sûr, peuvent aussi être formulés à celui, à celle qui vient nous trouver, nous parler d'une difficulté, d'une peine... Donc, pour revenir à la formation des collaborateurs du Cerf-Volant, on y trouve plusieurs psychanalystes, des psychologues, un médecin pédo-psychiatre, plusieurs personnes qui travaillent en crèche, etc. On est en outre tous passés par une expérience en contact avec la petite enfance. Une des conditions *sine qua non* pour travailler là, c'est que les gens soient effectivement formés de manière rigoureuse.

On a fait un petit pou le tour du Cerf-Volant, mais il y a une chose tout de même qui reste en suspens, c'est qu'il faut bien

vivre! Est-ce que la quote-part que les gens laissent est suffisante pour vivre, ou... Comment est-ce que vous arrivez à assumer un tel service?

Il faut être très reconnaissant à la Ville de Genève qui nous subventionne de manière tout à fait correcte, et c'est grâce à ces subventions et au travail qu'a pu effectuer M^{me} de Tassigny que le Cerf-Volant peut subsister. Car il est clair que ce que laissent les parents n'est pas suffisant. Comme je vous l'ai déjà indiqué, ce qui est demandé aux parents, c'est une participation financière qu'ils sont amenés à fournir à chacune de leurs visites. Le montant est cependant totalement libre: il y a un petit coffre sur un meuble dans lequel il leur est dit qu'ils peuvent laisser ce qu'ils estiment possible et valable. Certains sont dans le besoin, eh bien, ils laisseront un franc ou cinquante centimes. D'autres, plus aisés, peuvent laisser dix, vingt francs. Ce geste est important, parce qu'il représente une manière très concrète de participer au fait que ce lieu coûte quelque chose, qu'il n'est pas gratuit et que moi, en tant que parent, j'y adhère en laissant ma quote-part. Et donc,

en donnant mon denier à ce lieu-là, je le cautionne, je l'accepte, je l'intègre comme étant - et je le reconnais comme étant - utile et valable, doté de valeur. Et je marque cette adéquation par ma participation financière. Je crois que cette fonction-là est

également importante: ça ne coûte pas rien, un endroit comme ça. Ça ne coûte pas rien et personne, ni les accueillants, ni les utilisateurs, ne peut se hercer dans l'illusion que tout cela est simplement donné. Non. Ça coûte quelque chose.

Ça coûte même cher. Et donc le fait de demander aux gens, à chaque fois, de le marquer, de le signifier, c'est utile, c'est porteur de sens.

Monsieur Willequet, je vous remercie.



L'accueil, notion complexe

Pierre Willequet

Introduction

Je me propose, dans le présent écrit, d'effectuer un parcours réflexif autour de la notion d'accueil et de certaines de ses implications cliniques et théoriques. Ce concept est en effet omniprésent dès qu'on appréhende un espace de vie tel que le Cerf-Volant, étant donné que la plupart de ceux qui y collaborent ont pour titre, à côté de celui d'analyste, celui d'*accueillant*, précisément. Ce parcours s'intéressera donc aux incidences qu'un tel libellé peut induire, ou encore, de manière sans doute plus intéressante, *recouvrir* ou même *voler*, lorsqu'on le questionne selon plusieurs angles, proches ou distants.

Dans un premier temps, je tenterai de démontrer en quoi la notion souffre, comme bien d'autres du même acabit, d'une sorte d'atonie ou de flou sémantique dont l'origine peut être comprise de plusieurs façons. On verra en quoi un tel flou conduit,

de manière littéralement obligée, à une acception et, donc, une « utilisation » unilatérale et souvent pauvre du terme.

Dans un deuxième temps, je montrerai combien, en situation clinique, il est subtil et délicat de faire preuve d'un geste d'accueil adéquat et pertinent. Enfin, je proposerai une approche plus théorique relative à sa définition, en me fondant sur l'étymologie du terme, par laquelle on en découvrira certains aperçus tout à fait surprenants et, surtout, inhabituels.

Evidences de base

Le Cerf-Volant a pour intitulé : « lien d'accueil parent - enfant ». Il est, de cette manière, clairement énoncé que la fonction première de l'institution consiste en l'accueil de ce couple particulier formé d'un parent¹ et d'un enfant en bas âge. En s'y rendant, le visiteur

¹ Ou tout autre accompagnant : grand-parent, jeune fille ou pair, etc.

s'attend ainsi, de manière tout à fait légitime, à ce que sa présence, son désir, ses éventuels questionnements soient reçus dans toute leur singularité. Mais un tel libellé induit également qu'il s'attende - tout comme, de son côté, l'accueillant se sait (ou se croit) investi d'une telle demande - à ce que quelque chose d'« aimable », ou de « bon » lui soit prodigué, la notion d'accueil véhiculant essentiellement, à notre époque et dans nos sociétés, des signifiés de cet ordre.

Cet a priori, à première vue tout à fait banal, pose néanmoins question. De quelle forme d'accueil le lieu s'estime-t-il porteur et quelles en sont les spécificités? Ne risque-t-il pas de se plier à une vision tout à fait normative de ce que, communément, la notion se voit lésée? Je pense à cet égard qu'il est toujours éclairant, voire indispensable, d'interroger les évidences qui s'attachent à un concept, surtout lorsque ses effets, aussi multiples soient-ils au niveau concret, se déploient dans une pratique professionnelle. Autrement dit, quand ses incidences s'appliquent à des êtres humains, vivants et palpitants. En effet, qu'on le souhaite ou non, nos dire, nos actes, nos pensées

sont tous traversés par une masse impressionnante de présupposés qu'il est - tant que faire se peut - indispensable d'évaluer, de questionner, dans la mesure où celui qui les propage est avant tout champ et lieu de leur tension, de leur exigence, bref de leur *dynamique*.

À cet effet, je propose que l'on s'autorise tout d'abord à prendre distance et à s'interroger sur l'aspect « affectif » ou « humaniste » généralement associé au concept, et ce au moins pour trois raisons :

- La première est liée au fait qu'une telle acception nous confronte à sa charge sémantique sans doute la plus immédiate, la plus consensuelle et partant, la plus *informe* et la plus *molle*. Car l'évidence d'une signification ne recouvre en général qu'une dimension tout à fait diffuse et/ou parcelaire de ce dont il est question, ce surtout si le terme relève d'un domaine aussi complexe que l'intersubjectivité, ce qui est le cas ici. Une telle évidence risque ainsi de voiler, ou même biffer, toutes sortes de nuances plus fines, voire même antagonistes à celles qui lui sont généralement attribuées.

- En deuxième lieu, une telle tonalité manère de manière littéralement obligée à un ensemble de connotations, d'attentes et de comportements qui, pour la plupart, relèvent de la sphère *maternelle*. Lorsqu'il est question d'accueil, il n'est sans doute pas incongru d'imaginer qu'en chacun c'est bien cette fibre qui, plus que toute autre, se met à résourer, à vibrer. Ce texte est écrit en pleine guerre du Kosovo où il n'est question que d'*accueillir* les populations en détresses pour leur fournir tout ce qu'une mère est censée procurer à son enfant : chaleur, nourriture, attention, protection, abri, etc. Cela pour rappeler que soud de ce terme, intrinsèquement, tout un univers d'assignations inhérentes au rôle et à la place maternels, et ce pourtant sans que rien de précis ne soit énoncé à cet égard. Jamais personne n'a demandé aux collaborateurs du Cerf-Volant, ni, pour reprendre l'exemple précédent, aux bénévoles qui se proposent de s'occuper de réfugiés, de se montrer « maternels » avec ceux qu'ils reçoivent. C'est bien pourtant cette dimension qu'évoquent, au premier chef, de tels engagements.

Reconnaissons cependant que le maternel n'est pas à proprement parler ce qui *manque* au Cerf-Volant. Inutile de préciser que l'immense majorité des parents accompagnants sont des mères, impliquées et soucieuses de leur rôle, et de la manière dont elles se sentent ou non capables d'accueillir la singularité de leur enfant nouvellement né. Il n'est donc pas exagéré de dire que l'institution baigne littéralement dans l'ambiance maternelle et ses corollaires, les infinies exhortations (formulées ou muettes, explicites ou implicites) à recevoir, porter attention, ressentir, contenir, bref «accueillir» tout ce dont l'enfant est porteur dans l'immédiateté de son être-là. Or, si cette dimension est bien massivement sollicitée (ou «constellée») dans le lieu, il n'est sans doute pas inintéressant de questionner le probable *écart* qui pourrait exister entre le concept abordé ici (l'accueil) et ce à quoi on l'identifie généralement (ce «quelque chose» du côté du maternel), de manière que cette fusion/assimilation soit éclairée, mise en tension, par un point de vue divergent.

- Enfin, ne perdons pas de vue que l'aspect consensuel qui

entoure une signification a souvent pour conséquence une mise en veilleuse de l'acte réflexif, autrement dit de toute position critique relative à ce qu'elle véhicule «effectivement». Retrait qui peut avoir pour effet une forme de dérive dans un registre où sévissent surtout les stéréotypes, les automatismes, lesquels évacuent en réalité la possibilité même de l'avènement d'un sujet capable et désireux de créer ou de façonner les élan dont il se sent porteur. Il n'est alors plus l'utilisateur, ou, plus précisément, le géniteur d'orientations signifiantes qu'il croit manipuler, il est au contraire manipulé par elles: je n'ai pas le pouvoir d'infléchir le fait que, dans un lieu particulier de mon esprit, «accueillir» implique tout d'abord «être bienveillant, aimable, compatissant avec autrui». Quelque chose de cette injonction m'est imposé, je n'ai pas de réel accès à cette exhortation muette qui me traverse et à laquelle j'obéis de manière presque réflexe. La notion, littéralement bardée, cuirassée de tels signifiés, se transforme alors en une sorte de tabou, un objet fétiche qu'on brandit à tout va, comme s'il était capable de com-

bler toutes les failles, tous les manques. Devenant ainsi, par la même occasion, impossible à questionner.

Il faut toutefois préciser mes intentions: celles-ci ne consistent pas à vouloir démontrer que l'acte d'accueil s'oppose nécessairement à de tels a priori, ni à amener l'accueillant - dans son désir d'affranchissement de la tyrannie des mots ou des puissances symboliques qui les sous-tendent - à se transformer en redoutable cerbère. La démarche consiste à suggérer un certain recul à l'endroit des «évidences» qui nous traversent et à analyser, aussi sobrement que possible, les motifs qui, souvent, les rendent unilatérales, unidirectionnelles et, donc, *pannes*. Travail salutaire qui, espérons-le, permettra ensuite une approche originale, mais aussi efficace, du concept abordé.

Problèmes posés par le terme - et l'acte - d'accueil

Une telle investigation est d'autant plus utile que les risques inhérents à ce qui vient d'être avancé sont renforcés par le fait que la notion est actuellement victime d'un massif surinvestissement

ment, d'une sorte d'hypermédiation qui obscurcit d'autant sa définition et, partant, son appréhension. Lorsqu'un concept se généralise au point de devenir lieu commun, il dépérit de manière concomitante – et sans doute proportionnelle à sa diffusion –, tout en perdant une bonne part de sa force évocatrice. Réduit à ce qu'on pourrait qualifier un « prêt à porter sémantique », s'adaptant à toutes les situations, toutes les orientations, il s'égaré dans une vague et douillette unanimité qui empêche un penser à son égard. Dans ces conditions, il devient difficile d'en rendre compte en tant qu'entité signifiante, questionnante, voire *palpitante* comme le furent certainement aux origines l'ensemble des élaborations et conflits qui donnèrent lieu aux notions utilisées par nous quotidiennement². Un tel appauvrissement se voit d'autant plus marqué lorsque, comme c'est le cas ici, le terme s'écarte de l'expérience immédiate, perceptive, pour s'attaquer à des domaines aussi complexes que l'intersubjectivité.

² Cf. par exemple, à cet égard, la discussion proposée par Spilrein (1922/1981) à propos de certains mots usuels.

Je m'explique : les concepts *mur* ou *brique*, par exemple, possèdent et maintiennent une évidente consistance, une fiabilité, du simple fait que je puis en faire l'expérience sensorielle chaque fois que je les rencontre. La froideur d'un mur de briques, sa rugosité ou, au contraire, sa douceur satinée en font un « être » substantiellement chargé, indéniablement perçu comme réel et stable. Les métaphores qui en découlent vont d'ailleurs en transposer de manière tout à fait suggestive la compacité, la dureté et, en définitive, l'incontournable tangibilité. En affirmant, par exemple, à propos d'un homme particulièrement rigide : « ce type est un mur », il y a de fortes chances que je provoque chez mon interlocuteur un impact expressif suffisamment puissant pour qu'il puisse, sur la base de ce dire, se construire une représentation évocatrice et relativement proche de ce que j'ai voulu exprimer.

Tel n'est bien sûr pas le cas de concepts plus abstraits. Lorsque j'invoque la *beauté* d'un site, d'une œuvre, je n'apporte à ma description qu'une très lointaine et piètre image de ce qui m'a été donné de voir, et mon vis-à-vis

demeure dans une totale inconnaitance de mon expérience propre. Le phénomène s'aggrave encore lorsque, d'une part – comme c'est le cas ici –, la vulgarisation dont souffre le concept confine à la saturation et que, de l'autre, l'ensemble des signifiés véhiculés par lui ressortent tous du registre des *valeurs* (affectives, comportementales, etc.). Il se transforme alors en une boursoflure aux contours flous, envahissants (et, de ce fait, souvent menaçants) dont les limites attributives échappent foncièrement tant à celui qui s'en croit le dépositaire – l'accueillant (« Dois-je tout accueillir ? Et, si oui, comment ? Comment ne pas être submergé par une telle exigence ? ») qu'à celui qui s'en estime le destinataire – l'accueilli (« Qu'est-ce qui, de moi, peut être ici réellement reçu, entendu ? »).

La notion abordée se trouve à mon avis dans cette périlleuse situation. Elle souffre d'une atonie sémantique qui va de pair avec les infinies attributions dont on l'affuble depuis quelque temps. Utilisée à tort et à travers (tout comme son proche voisin, le concept d'*écoute*, très « mode-*lui* aussi), on en est même venu à la transformer en une clause,

un objet plus ou moins ambigu trônant au beau milieu de nos errances citadines. Pas une gare, pas un centre commercial, un supermarché ou un aéroport qui ne possède son *accueil* au beau milieu d'un quel d'anonymes et pimpantes jeunes femmes, souvent affublées de casquettes haricotées à la fonction énigmatique, ont pour tâche de nous éclairer sur les méandres du labyrinthe dans lequel, innocemment, on s'est enroulés.

Dans ces lieux où s'échangent de l'argent, des objets, des sentiments, des pensées mais où rien – ou si peu – ne demeure, l'*accueil* devient un lieu-signe qui va informer, guider, rassurer l'individu égaré. Dans ce sens, l'*accueillant* est perçu comme détenteur d'une certaine somme d'informations qui font défaut à l'*usager*. Le présumé qui habite ce dernier – et qui, à mon avis, fonctionne comme une sorte de *modèle* au sein de nos sociétés –, c'est que le premier, porteur d'un certain savoir, est d'accord de lui en livrer une partie sans rien attendre en retour. Fonction qui s'apparente ainsi à une sorte de « capacité à contenir » une panoplie d'objets prétendument bons et utiles,

qu'on est en droit de solliciter sans avoir rien à offrir en retour, et dont on attend, en plus, une complaisante amabilité.

De ce qui vient d'être dit (flou/boursouffure sémantique et diffusion pléthorique du concept et/ou de l'objet « accueil ») peut découler une interrogation fondamentale qui s'adresse à la fois aux professionnels en charge de lieux du type Cerf-Volant et à ceux qui les fréquentent. Je la formule comme suit :

– Est-il pertinent et conforme à l'expérience d'affirmer que, dans ces institutions, l'on soit exempt de toute influence que pourraient exercer ces « prototypes » ou « modèles » structurels (chacun des membres de la configuration accueillant/accueilli possède un rôle précis et n'a pas à en changer) et comportementaux (chacun assume et joue le rôle que lui impose cette conformation) tels qu'il viennent d'être décrits ? Si oui, est-il approprié de se cantonner à une acception aussi balisée, aussi *fière* du concept et de ses attributions ?

Avant d'entrer dans une discussion plus approfondie relative à l'origine du terme et qui, à sa

manière, fait écho à ces interpellations, je tiens à leur répondre de manière tout à fait subjective – assumant ainsi pleinement la portée de mon propos –, en me fondant sur mon implication hebdomadaire dans le lieu.

Je serais tout d'abord tenté d'affirmer que, *oui*, nous sommes indéniablement influencés par une représentation de nature collective et onéreuse (qu'il n'est sans doute pas absurde de rapprocher de *patterns* aussi robustes que ceux qui soutiennent la structure « action/réaction »), dont les ressorts s'apparentent très certainement à la problématique de la *demande*. Pour ce qui concerne la seconde partie de la question, je formule bien sûr une réponse négative : il n'est à mon sens ni fructueux, ni intéressant, de se limiter à ce qu'une appréhension vague et/ou automatique du concept peut imposer comme conduite. C'est pourquoi j'entame la présente réflexion.

Revenons à présent sur ce qui a été énoncé à propos de la parenté postulée entre la structure accueillant/accueilli et la problématique de la demande. Lorsque s'initie, entre deux

êtres, un tel mouvement psychique – une demande –, et que celle-ci s'adresse et se formule à l'endroit d'un sujet particulier, ce dernier se voit littéralement obligé, intimé de réagir par la production de *quelque chose* qui lui fasse écho. Que cet écho soit adéquat ou non importe peu ici. Ce qui est frappant et perturbant, c'est de constater que certaines situations intersubjectives fonctionnent toujours de manière identique. Raison pour laquelle elles peuvent être qualifiées de *strictes*, en tant qu'elles imposent des conduites ou réactions auxquelles, à leur insu, les sujets sont forcés d'obtempérer. Mon impression est que les conduites qui découlent de la structure accueilli/accueillant rejoignent précisément, sans pour autant les recouvrir totalement, ce qu'on rencontre dans la dyade demandeur/demandé.

Une telle proximité pose-t-elle pour autant problème? La place, le rôle de l'accueillant ne recourent-ils pas justement cette position particulière dans laquelle un sujet, dans notre cas l'accueillant, serait en possession d'une « connaissance espérée » qui, chez l'accueilli, demeurerait précé-

sément inaccessible, ignorée? (Dans une gare, si je me rends à l'accueil, c'est bien parce que *j'ignore* l'heure exacte du départ de mon train, le numéro du quai, etc., et que je suppose, à juste titre, que celui à qui je m'adresse pourra me fournir ces indications.) En d'autres termes, cette place, ce rôle ne rejoignent-ils pas – certes de manière allusive, déplacée, mais néanmoins réelle – ceux repérés par Lacan à l'endroit de l'analyste, à savoir ceux d'un « sujet supposé savoir »? Probablement. Et sans doute est-ce pour cela qu'il est également nécessaire de réfléchir, une fois encore, au bien-fondé d'une telle position lorsqu'on se réfère à la tâche de personnes impliquées dans de telles institutions, qu'elles soient, ou non, analystes.

Pour y voir plus clair, tentons de nous arrêter un instant sur une situation concrète, non dramatique, et parfaitement susceptible de survenir journalièrement dans l'institution.

Une maman, yeux cernés, s'adresse à nous de la manière suivante : *« Je ne sais plus que faire : mon enfant (vingt-deux mois) m'empêche de dormir depuis des semaines ; il se*

réveille plusieurs fois par nuit. Pourriez-vous me dire si c'est normal? »

A quoi cette courte scène nous confronte-t-elle? A ceci qu'un sujet particulier (la mère), en charge d'un autre être humain (son enfant) s'adresse à un tiers (l'accueillant) par le truchement d'une demande. Cette dernière est claire, apparemment anodine, et semble ne pas poser un énorme problème.

Pourtant, si l'on y réfléchit un instant, cette interpellation – en soi parfaitement légitime, quotidienne, évidente – renvoie l'accueillant à une position intenable, voire absurde.

Pourquoi?

Parce qu'elle le transforme aussitôt en – ou plutôt lui assigne la place de – détenteur d'une forme de savoir prétendument absolu, *sans faille*, tout comme l'est, dans un autre registre, celui que doit effectivement posséder l'individu casquette auprès duquel on se renseigne dans une gare et qui est capable de vous indiquer sans sourciller et, surtout, sans aucun *doute*, quel quai prendre pour vous rendre à Trifouilly les Oies.

Or, c'est bien « quelque chose » du côté de ce savoir par-

lait qui est régulièrement exigé des accueillants. Il est pourtant tout à fait avéré que ceux-ci ignorent s'il est «normal» que tel enfant, particulier et unique, s'éveille plusieurs fois par nuit et qu'aucune prétention ni aucune possibilité de délimiter ou de formuler de telles normes ne peut conséquemment les animer. Il est ensuite certain que fournir une réponse à ce genre d'interrogation n'est tout simplement pas leur rôle.

Quelle est alors leur tâche s'ils se révèlent incapables d'apaiser l'angoisse qui, dans cette demande à la fois banale et cruciale, point indubitablement?

Avant de (tenter) m'atteler à cette autre question, revenons à la situation évoquée. On a vu qu'une demande particulière, correctement formulée, compréhensible par chacun, y était articulée. Or, lorsqu'un acte langagier tel que celui-là s'adresse à autrui, il en résulte tout d'abord l'initiation, la genèse d'une interaction: si personne ne parle à qui que ce soit, rien de tangible ne s'ouvre ni ne circule entre les êtres et chacun peut, à l'intérieur de son propre univers, demeurer intouché. Mais dès qu'un individu prend le risque de s'adresser à

autrui – et l'on sait combien les échanges langagiers s'engagent, la plupart du temps, par le biais de questionnements («*Comment allez-vous?*», «*Comment se porte le petit?*», etc.) –, il provoque et induit en même temps l'annonce d'une interaction, aussi brève ou fruste soit-elle.

La structure demandeur/demandé est ainsi activée, avec tout son cortège de rituels comportementaux et verbaux, et il serait très surprenant (voire loufoque) qu'en de tels instants la personne interrogée se drapè dans un auguste silence qui aurait pour effet de renvoyer le questionneur au néant, ou encore – et sans doute de manière plus appropriée – à la question de savoir si son interlocuteur n'est pas gravement perturbé. Une fois la demande formulée, quelque chose entre les interlocuteurs doit perdurer.

Admettons donc, comme première hypothèse, que la teneur de la réponse la plus immédiate, la moins «contrôlée», soit précisément de nature «bienveillante» – ou «maternelle» – puisque, fort de son titre d'accueillant, on a vu qu'il n'est pas absurde d'imaginer que celui-ci se sente (et, sur-

tout, se croie) investi de telles attributions. Son énoncé pourrait alors ressembler à quelque chose comme ceci: «*Mais bien sûr, Madame, c'est tout à fait normal! A cet âge, les enfants se réveillent souvent, vous n'avez pas à vous inquiéter, etc.*» Réponse anxiolytique, rassurante, attendue, et prétendument pleine de bon sens puisque reposant sur d'innombrables expériences analogues: on sait que les enfants en bas âge ont un sommeil fréquemment interrompu et n'importe qui sait aussi que la plupart des nuits suivant une grossesse sont entrecoupées de multiples réveils.

Que révèle pourtant, en réalité, un tel bon sens? Lorsqu'une question de cet ordre m'est adressée et que, plus que je ne le souhaite ou, devrais-je dire, plus «rapidement» que je ne le veux, je me rends compte que c'est ce genre de formule qui, spontanément³, s'impose, survient au même instant le sentiment quasi physique – non dénué d'ailleurs d'une authentique impression d'ordre éthique – de répondre à côté, de manière biaisée et, à la limite, stupide. En énonçant quelque chose qui concerne une zone du réel aussi évanescence et

vague que ce qu'on nomme la normalité, je colmate en fait une angoisse latente ou, moins dramatiquement, un sourd malaise qui relève de chacun des membres de l'interaction (la mère qui m'interroge, moi qui me précipite sur la réponse la plus facile, la plus réconfortante). En aucun cas pourtant je ne fais autre chose que reboucher un lieu questionnant ou, comme il a été dit plus haut, potentiellement *palpitant*.

Je suis en outre tout à fait au courant du fait que celle qui a formulé cette demande *connait et attend* la réponse qui vient de lui être formulée. Elle sait pertinemment que la plupart des enfants se réveillent souvent la nuit, elle

le sait mais veut l'entendre d'un autre que d'elle-même. De cette manière, en sollicitant un tiers légitimant (ni son mari, ni personne de son entourage n'est perçu comme réellement apte à lui fournir cette réassurance, car trop proche), c'est comme si, s'adressant à «un autre», elle en attend une légitimation *opérante* relative à son adéquation, à son bon fonctionnement, mais aussi à la pertinence de son statut de mère. Son savoir propre, à cet égard, ne lui suffit pas, ou plus.

L'accueillant devient ainsi celui qui serait capable de lui permettre (mais également à tous ceux qui sont concernés par son inquiétude) de réintégrer le «monde des humains». Autrement dit celui où, de manière fantasmatique ou imaginaire, se rassemblent et se reconnaissent les sujets qui non seulement *appartiennent* à la norme, mais peuvent aussi en jouir⁴, car fonctionnant identiquement sans jamais dévier ni

transgresser, ni même imaginer qu'une telle chose soit possible. Être amené à pouvoir s'éloigner des inquiétantes lisères de la pathologie ou, pire encore, de la pathogenèse, voilà ce qui est attendu de la part de celui à qui s'adresse cette demande. Ce dernier devient alors dépositaire d'une connaissance ou d'une loi dont *l'ensemble des membres de la famille* questionnante auraient été radicalement écartés: non seulement l'enfant qui, «trop souvent éveillé», révèle un dysfonctionnement individuel (un symptôme) qui perturbe un ordre imaginé identique pour tous, mais aussi et surtout l'adulte qui, nécessairement, a failli à sa tâche de bon éducateur, de parent rassurant, écoutant, connaissant. Quelque chose de l'ordre d'une juste administration de la saine éducation a manqué. Il y a de ce fait sans doute erreur, et donc faute. Votre même péché, au sens tout à fait chrétien, occidental, du terme.

On voit ainsi combien ce qu'une telle demande, dans sa banalité, peut véhiculer de charge signifiante, souvent d'ailleurs perçue comme déterminante. Or, qu'on le veuille ou non, fré-

⁴ C'est en ce sens qu'il peut être question d'une forme de *compulsivité*: quelque chose insiste de dedans, sans que le sujet ait réellement pris sur ce qu'il se voit exécutant l'effectuer. Cf. à cet égard Harold *Repetition in Roulinesco & Mon* (1997) ou encore le texte inaugural de Freud (1923/1980). Pour ma part, je ne pense pas que la compulsivité de répétition varie seule obligatoirement à partir du registre pulsionnel, ni qu'elle contraigne le sujet à «reproduire des séquences qui furent à l'origine génératrices de souffrance (...)» (Roulinesco, 1997, p. 895.) Il est tout à fait concevable de l'imaginer amené et généré par quelque chose de l'ordre du symbolique, au sens lacanien, ou encore par la dynamique des complexes, selon l'analyse qu'en fait Jung (1970).

⁵ Et dans le discours implicite (et, donc, insaisissable) pourrait ressembler à quelque chose comme: «*faute et non satisfait pleinement du fait d'adhérer à un système de valeurs bien plus vaste que moi et dont je perçois la parfaite cohérence et cohésion.*»

quents sont les questionnements qui, au Cerf-Volant, relèvent peu ou prou d'angoisses relatives à cette problématique d'appartenance que soulignent, dans toute leur ampleur, les interrogations qui concernent la normalité⁵. Dans le contexte social et économique actuel, c'est en fait tout l'ordre familial, mais aussi plus fondamentalement toute la cohésion psychique du système unissant les individus qui est mise en cause par ce type de préoccupation. N'oublions pas qu'avec un enfant nouveau-né les parents sont confrontés à une existence totalement nouvelle, inédite, issue d'eux-mêmes et, de ce fait, potentiellement lestée de toutes les souffrances, de tous les déchirements qu'ils ont eux-

mêmes subis ou, plus généralement, de tout ce que l'existence humaine peut contenir comme dysfonctionnements ou pathologies (psychiques ou organiques). Lors d'une première naissance, par exemple, la mère, le père manquent cruellement de repères ou de critères leur permettant de voir ou même d'accéder au fait de « comprendre » que leur enfant se porte bien et qu'il est psychiquement sain. Je me souviens d'une jeune mère qui, pour des raisons sociales et familiales, était contrainte de passer vingt-quatre heures sur vingt-quatre à s'occuper, seule, de son bébé. Isolée chroniquement, elle n'avait pour seul protagoniste adulte que le père qui ne souhaitait pas cette naissance. Celui-ci, vraisemblablement furieux d'avoir à assumer des charges qu'il n'estimait pas devoir lui incomber, affligeait sa compagne de toutes les critiques possibles quant à son rôle de mère: inefficace, pathogène, débilitante, etc. Arrivée avec son fils pour la première fois au Cerf-Volant, nous l'avons vue accompagnée d'un petit garçon de huit mois tout à fait éveillé, passionné par le monde environnant et désireux d'entrer

en contact avec lui. Après que mes collègues et moi-même eûmes, en toute innocence, restitué à cette femme notre admiration et notre joie face à la vitalité et à la curiosité de son fils, celle-ci me rapporta son intense soulagement quant à sa valeur et à sa qualité de mère, persuadée qu'elle était, sous l'effet du regard paternel, que son enfant allait en réalité très mal.

Cette courte histoire pour montrer combien derrière les questions (ou les situations) apparemment anodines, poignent en réalité des inquiétudes souvent très profondes qui ont à voir avec l'intégration, l'adaptation, l'intégralité individuelle et, en définitive, la « survie » du sujet (ou des sujets) concerné(s). L'enjeu, les attentes liées à ces formulations ne sont ainsi jamais fortuits, raison pour laquelle l'attention, ou la conscience, avec laquelle il est nécessaire d'y répondre ne sont pas, elles non plus, dépourvues de portée.

En colmatant la faille par la formule rassurante « *Mais oui, tout cela est bien normal* », autrement dit en tentant consciencieusement de remplir mon rôle supposé d'éponge à

⁵ La question d'une définition précise et surtout non réductrice de l'individu « normal » a été abordée avec nuance par Bergeret qui propose la formulation suivante: « l'individu bien portant » n'est pas simplement quelqu'un qui se déclare comme tel, ni surtout un individu qui s'ignore, mais (est) un sujet consciencieux en la mesure de tensions conflictuelles que bien des gens, et (...) n'auraient pas rencontrées sur sa route des difficultés internes ou externes supérieures à son équipement affectif/héréditaire ou acquis (...) (Il se réserverait ce ou ces le droit de se comporter de façon apparemment aberrante dans des circonstances exceptionnellement « anormales » (Bergeret 1985) p. 15 (souligné par moi).

angoisses», je fais en sorte que tout rentre dans l'ordre, c'est-à-dire que je referme une double dynamique qui s'était présentée à moi comme ouverte : a) celle initiée par la mère qui, en prenant le risque de s'adresser à moi, a créé les conditions d'une interaction nouvelle, originale ; b) celle construite par la famille, dans laquelle une brèche s'est instaurée sous la forme de l'éventuel symptôme manifesté par l'enfant. J'ai donc en réalité évincé, écludé, l'essentiel de ce qui était en train d'advenir. Pour le dire en termes qui nous intéressent ici, je n'ai strictement rien *accueilli*, rien laissé émerger. J'ai fermé la porte aux innombrables interrogations sous-jacentes ou latentes qui, tant du côté de la mère que du mien, ne manqueraient pas d'advenir si rien ne venait leur empêcher l'accès. En tentant, de manière avantageuse, de fournir une réponse sédative, je clos en réalité un champ vibrant de sens. Soit le mouvement inverse de celui d'accueil tel qu'on en verra plus loin certains linéaments grâce, notamment, à la réflexion sur les racines du terme.

Si, à maints égards, cette première réponse se révèle

maladroite, il est nécessaire de se tourner vers d'autres possibilités. Une autre possibilité, très en vogue à l'heure actuelle, serait de répondre quelque chose qui pourrait ressembler aux formulations suivantes : «*À quel donc vous renvoie la demande que vous m'adressez là ?*» Ou encore : «*Avec une telle question, ne faites-vous pas en fait allusion à vos propres difficultés à l'égard d'un enfant dont vous attendez qu'il vous comble totalementement ?*», etc.

Ce genre de réplique relève de ce qu'on pourrait appeler «*la stratégie de l'arroseur arrosé*». Elle met au jour une position rhétorique⁶ à la fois extrêmement commode (on peut la ressortir à chaque fois, cela fonctionne toujours aussi bien), efficace (celui qui se la voit administrer a la soudaine impression de se trouver face à un être d'une perspicacité inouïe, capable de percevoir à jour les plus intimes de ses contradictions) et, en même temps, tout à fait inadmissible en dehors du

⁶ - Art de bien parler ; technique de la mise en œuvre des moyens d'expression (par la composition, les figures) - (Le Petit Robert - 1996)

setting analytique⁷. En d'autres termes, si, dans l'institution, des analystes sont effectivement présents, cela n'implique bien sûr pas que les conditions de ce qu'on nomme «*la cure*» y soient réunies de manière équivalente à ce qui se passe en cabinet. Les différences essentielles (et irréductibles) relèvent à la fois de la *finalité* et de la *structuration* des deux «*systèmes*». Il serait donc tout à fait erroné, à l'intérieur du Cerf-Volant, de traiter une demande de manière identique à ce qui, dans le cadre analytique, peut faire sens.

Le risque majeur d'une telle position réside dans l'amorce d'une véritable fascination à l'endroit de celui qui l'initie : en retournant la question comme une gifle, s'instaure inmanquablement une médianité intersubjective, subordination instantanée entre celui qui, déjà, était

⁷ Je pense en outre qu'en une telle situation, ce type de formule risque, à force, de ne correspondre à rien d'autre qu'à une défense face aux désagréments générés par l'exigence d'une implication. Cette problématique, qui touche aux questions de technique, n'a toutefois pas à être développée ici. Je reste simplement persuadé que cette question - *L'implication analytique* - doit demeurer ouverte, toute position a priori à cet égard étant, de mon point de vue, une déshonneur.

supposé savoir et qui, maintenant, non seulement sait, mais en plus s'esquive devant le questionnement d'autrui. Ce dernier est ainsi renvoyé à l'abîme d'incapacité, de désarroi ou de ratage dans lequel il se sent piétiner, sans même avoir été capable d'en définir les contours. Position intenable, sauf en cas de jouissance passive face au dépositaire du savoir et de la loi.

Admettons toutefois que ce type d'énoncé mette le doigt sur une zone d'effective souffrance ou, même, sur une éventuelle difficulté au sein de la dyade mère/enfant. Lui a-t-on pour autant demandé d'aller y regarder? On pourrait répondre qu'au moment où le parent sollicite l'avis d'un tiers au sujet de sa progéniture, il fait en même temps preuve d'un indéniable assentiment à ce qu'un regard extérieur et souhaité lucide - donc éventuellement *perturbant* - vienne s'immiscer dans les intrications profondes des psychismes en présence. Par cette demande, la mère prend le risque d'un regard porté sur son intimité, et les réponses susmentionnées, énoncées avec plus de tact que je ne les ai formulées (dont une pourrait tout simplement être: «*Mais vous, qu'en pensez*

vous de ces nuits perturbées?»), peuvent certainement faire rebondir le processus réflexif.

En pratique, la situation n'est toutefois pas aussi simple. J'ai fréquemment constaté qu'on rencontre, au cours de ces interactions, une sorte de butée, de borne qu'il est possible de formaliser en termes de *niveau* ou de *plan* d'appréhension de la difficulté ou du problème évoqué. Lorsque, comme c'est souvent le cas, la demande est énoncée sur un plan que l'on pourrait qualifier de «comportemental» (dans notre exemple, la face *manifeste* du symptôme de l'enfant: ses éveils nocturnes, par opposition à sa face *latente* qui peut relever d'une problématique tout à fait complexe), il est généralement très difficile d'accéder, voire même de *proposer* un au-delà de cette appréhension. Ce que l'on peut repérer sous l'appellation des «défenses familiales» (l'ensemble des mécanismes mis en place par chaque membre de la famille pour protéger, calébrer, la fantasmatique cohésion du système) est tellement puissant et efficace, qu'il serait vain et absurde de vouloir l'ébranler. Tel n'est d'ailleurs pas l'objet de la demande. Le désir conscient

du questionneur - dans notre exemple, la mère - se cantonne souvent dans un tel registre: est exigée une connaissance précise relative au symptôme (*Est-il normal que mon enfant se réveille souvent?*); cette connaissance une fois obtenue, on veut savoir comment procéder pour que les inconvénients inhérents au problème disparaissent, un point c'est tout. Inutile de préciser la stricte légitimité de cette position: contrairement aux ambitions qui animent la cure, le Cerf-Volant n'a aucune prétention relative à la *transformation* des individus en présence. Même s'il n'y a non plus aucune raison pour qu'il s'entende de telles attentes. C'est pourquoi un regard extérieur percevra nos interventions tantôt comme modestes et banales, tantôt comme chargées de poids ou d'implication.

En escomptant d'obtenir de l'accueillant une forme de réassurance sur le plan de la réalité, celui-ci se retrouve, une fois encore, acculé à une position impossible: l'adresse qui lui est formulée s'articule en effet constamment sur, au moins, deux niveaux. On pourrait qualifier le premier de *niveau conscient à faible implication*

(l'exigence d'un savoir relatif au symptôme et ses éventuels palliatifs immédiats), et le second de niveau inconscient à forte implication (l'intuition, ou même souvent la connaissance, d'un mal-être familial dont les insomnies seraient une manifestation, mais à propos duquel on ne veut en fait rien savoir ni, sur tout, rien entendre).

Pressentant parfaitement que ce n'est pas à ce que j'ai nommé le «niveau premier» que l'interaction, si elle se veut efficace, doit être engagée, l'accueillant sent en même temps (ou sait) que le second n'est pas accessible. La question était conditionnelle et exigeait uniquement la réponse qu'on désirait entendre. Tout autre demeure informulable. De tels faux-joyants se rencontrent constamment dans le jeu (ou la jouissance) analytique. Mais, en un tel lieu, les interlocuteurs sont supposés prêts à en découdre. Là réside l'essentielle différence.

Si l'on revient à la situation qui nous intéresse ici, on se trouve donc face à une impasse qui peut être décrite de la manière suivante : soit l'accueillant joue le jeu qui, implicitement, lui a été demandé et on a vu combien la

situation risque de se restreindre à un mièvre consensus qui laisse, en définitive, tout le monde insatisfait. Soit il tente de forcer les constructions défensives et, ce faisant, va droit à la cassure, risquant de rompre un lien interindividuel toujours ténu. Rien, dans les deux situations, n'a réellement été «reçu». On peut donc supposer, dans un cas comme dans l'autre, que l'on est passé à côté de ce qui tente d'être cerné ici, soit ce que peut reconnaître, en termes opératifs, la notion d'accueil.

Une troisième attitude pourrait consister, du côté de l'accueillant, en la reconnaissance et l'énonciation de la réalité de ses limites, à savoir sa totale incapacité à pouvoir répondre à ce type d'interrogation. Autrement dit, son ignorance relative à ce qui est perçu comme symptôme. La demande, à cet égard, était clairement posée : *«Trouvez-vous normal que mon enfant se réveille aussi souvent?»* Pour le dire

¹ Ces questions ne nous sont bien sûr jamais posées en termes aussi crus. C'est par périphrases, essais, bésitations, que ces énoncés nous sont adressés. Je me permets ici de reformuler ce qui me semble être leur teneur effective, ce qui, en soi, est en fait déjà une interprétation. Je l'achève parfaitement.

autrement⁸ : *«Existe-t-il et êtes-vous détenteur d'une règle capable de déterminer le seuil à partir duquel la quantité de réveils par nuit devient pathologique? Si, par ailleurs, mon enfant transgresse cette limite, le fait-il déjà de manière inquiétante?»* C'est donc bien (entre autres)⁹ la question de la véacité, de l'authenticité du symptôme qui est ainsi posée et, avec elle, tout ce que l'imaginaire maternel – ainsi que tout ce qu'il peut éveiller chez celui de l'accueillant – véhicule d'inquiétudes, de projections ou de dénégations. Je souhaiterais illustrer ce point par une brève histoire de cas. Pour ce faire, je prendrai une situation proche de celle qui a été exemplifiée antérieurement (les fréquents réveils nocturnes), mais dont la symptomatique, selon toute apparence, est bien plus préoccupante.

Marie¹⁰ et sa mère fréquentent le lieu depuis quelques mois. La fillette, âgée d'un peu plus d'un an, se tient souvent assise et ne se déplace quasiment jamais, ce qui

⁸ Il est évident que la question en véhicule une toute d'autres qu'il n'est pas possible d'aborder toutes ici.

⁹ Préciser, bien entendu, écrit

tu'étonne un peu. La plupart du temps, les enfants de cet âge se débrouillent pour circuler un peu partout et sont animés d'une telle soif de découvrir qu'ils traversent sans aucune difficulté l'espace relativement important que constitue le Cerf-Volant. Marie est en outre traversée par certains tics ou mimiques faciales qui me semblent singulières: très peu, voire aucune réponse-sourire à la Spitz¹¹, et fréquemment, me semble-t-il, l'expression d'une sorte de gêne, comme si quelque chose, du dedans, l'oppressait ou «pressait» sans qu'elle sache trop bien quoi en faire. Je ne sais pas ce qui l'habite. Elle est cependant tout à fait capable de soutenir le regard et m'apparaît relativement active, bien que, me semble-t-il, surstimulée par sa mère. J'ignore donc ce qui, de ce côté-là, lui appartient.

La mère m'est tout autant énigmatique. Il s'agit d'une jeune femme aux traits fins, manifestement préoccupée de manière positive par son enfant, mais chez qui je perçois en même temps quelque chose de figé: une certaine fixité d'expression et, surtout, une forme de stéréo-

typie dans l'émission vocale. J'entends peu de modulations associées aux affects exprimés.

Bref, ce couple m'intrigue.

Nous les voyons assez régulièrement mais, pour ce qui me concerne, les contacts effectifs se limitent à de cordiaux «bon-jour» et «au revoir». Ni l'enfant, ni la mère ne semblent vouloir désirer une quelconque forme d'implication supplémentaire, ce que je respecte parfaitement.

Ce mercredi, pourtant, quelque chose diffère. La fillette et sa mère sont assises sur le sol, dans le coin des engins roulants, occupées à jouer avec quelque objet. Je m'approche, arborant mon plus beau sourire d'accueillant, leur souhaite la bienvenue et me fait immédiatement interpellé par la mère qui me demande si elle peut me parler d'un petit problème concernant sa fille. Jacquesesce, bien entendu, un peu ému par cette invite après tant de mois d'apparente indifférence. Et voici ce qui m'est raconté: depuis quelque temps la fillette se retranche dans une conduite gestuelle répétitive¹² assez étrange, s'y installe et y demeure une demi-heure, une heure,

voire deux heures d'affilée, à l'exclusion de tout autre activité. La mère a beau essayer de l'en déga-ger en lui parlant, en la distrayant, rien n'y fait. L'enfant perdure dans sa conduite avec, me dit la mère, une expression vaguement douloureuse sur le visage. «Si au moins, précise-t-elle, elle semblait prendre plaisir à cela!». Le pédiatre a été consulté et a répondu que ce n'était rien et qu'il ne fallait surtout pas s'inquiéter pour si peu.

Dans mon esprit, cette histoire résonne pourtant tout autrement – ou peut-être de manière trop semblable – à la manière dont elle a pu le faire chez le médecin, et ce d'autant que j'avais déjà remarqué ce comportement chez Marie, sans pour autant m'y attarder. Je suis alors assailli par une subite angoisse – qu'à aucun moment n'extériorise l'impassible mère –, aussitôt motivée et entretenue par un flot d'images et de représentations plus ou moins catastrophiques. Elles ont trait aux conduites répétitives qui accompagnent le retrait autistique, mais aussi à certains épisodes dont j'ai été témoin auprès d'enfants gravement perturbés avec lesquels j'ai travaillé autrefois.

¹¹ Spitz (1979).

¹² Qu'il est inutile de décrire ici.

Face à nous, me dis-je, est peut-être en train de se développer une incarcération psychotique dont une des manifestations initiales nous serait présentée là, dans cette gestuelle autohypnotique, répétitive, effrayante. Comme corollaire, je prends acte d'un premier mouvement inédit, fait de répulsion et de dénégation, qui me pousserait à jouer le rôle déjà décrit de celui qui, comme le pédiatre, aurait tendance à s'exclamer: *«Non, non, il ne peut s'agir de cela, non, cela ne doit pas être, ne vous inquiétez surtout pas!»* Prenant conscience de cette impulsion, je la tempère par une réflexion secondaire qui m'intime: *«Cette réponse-défense qui advient de manière si abrupte et qui te rassure, t'appartient; il n'est en aucun cas légitime de l'énoncer.»* Autrement dit: *«Tu n'as pas à repousser l'angoisse questionnante qui t'est adressée. Par ailleurs, tu n'as pas non plus à te laisser débordé par tes propres affects, ton imaginaire, parce qu'en réalité tu ignores parfaitement et la portée, et ce qu'exprime véritablement cette conduite.»* Injonction que je traduis aujourd'hui comme ceci: ma parole doit

demeurer suffisamment *ouverte* pour que la somme d'angoisse présente, chez autrui comme chez moi, extériorisée ou non, ne se trouve ni interdite, ni déniée. Mais d'autre part suffisamment *ferme, tenue*, pour qu'elle n'accapare pas l'ensemble de l'espace psychique, ni n'investisse de manière massive un dire qui, de ma part, pourrait affoler cette mère de manière plus bien plus dramatique que «nécessaire».

Je décide alors de lui dire ce dont elle témoigne me semble effectivement préoccupant et que je l'entends pleinement dans son inquiétude. J'ignore cependant ce que peut exprimer et éprouver Marie dans ces instants, mais reconnais qu'il y a peut-être là l'expression d'une difficulté qui mérite qu'on s'y arrête. Je m'adresse alors à la fillette, lui parle de la détresse de sa mère, mais ne perçois aucune «réponse». Elle bricole tranquillement entre nous avec un petit hochet et ne porte aucune attention à l'entretien. Un réel échange s'établit ensuite avec la mère, pour la première fois depuis qu'elle fréquente le Cerf-Volant. Il ne s'est plus interrompu depuis lors.

Cette courte histoire pose ainsi à nouveau la question de la

place et du rôle d'une parole, d'une dynamique réellement accueillantes. Que s'est-il passé, de ce côté, entre cette mère, son enfant et moi? Tout d'abord, et je pense qu'il s'agit là de l'essentiel de ce qu'on peut en dire, le geste d'accueil s'est vu effectuer à plusieurs niveaux. Du côté de la mère, tout d'abord, qui a pu reconnaître et prendre en compte l'inquiétude qui la taraudait, et qui s'est sentie suffisamment confiante pour se permettre d'en parler à quelqu'un qui, jusque-là, lui était étranger. On se rend ainsi compte qu'en réalité c'est le *lien* lui-même, en tant que structure ouverte à ce type d'interaction, qui a joué un rôle favorisant, un rôle d'*accueil* dans le sens de «laisser advenir». Cette mère n'avait aucune raison particulière de s'adresser à moi – elle ne l'avait d'ailleurs jamais encore fait –, si ce n'est parce qu'elle savait que je m'inscrivais précisément comme détenteur d'un rôle spécifique au sein de l'institution. Ce n'est donc pas uniquement en tant que *sujet* que j'ai été sollicité, mais bien en tant que *fonction*, dépendante d'une structure élaborée, pensée, en vue de permettre ce type de relation et qui ne se réduit en aucun cas à ma

personne. Ce dont je suis symboliquement dépositaire (et garant) – ma fonction – est déterminé par la structure dans laquelle je m'inscris – le lieu – et permet cet acte remarquable par lequel un individu livre à un autre une préoccupation nodale relative au devenir de sa progéniture. Soit un des effets de ce qu'on peut reconnaître comme relevant de la dynamique transférentielle sur le lieu.

J'ai, pour ma part, dû admettre que la seule manière de recevoir cette angoisse était d'en accepter en moi les manifestations, quand bien même un mouvement contraire me poussait à m'en protéger, à m'en éloigner. Tout en tolérant la dimension pénible des affects émergents et mon ignorance à l'égard de ce qui m'était donné d'entendre, de voir, je n'ai pas non plus refusé d'en reconnaître l'éventuelle gravité. Il me semble que, de cette manière, j'ai pu accueillir – ou en tout cas ne pas repousser, dénier, oblitérer –, de manière tout à fait tangible, l'ensemble des implications dont une telle situation pouvait être porteuse. Ce qui, entre autres, revient à dire que l'ignorance seule (derrière

laquelle il est si commode de se nicher) ne suffit pas.

Car l'accueillant, qu'il soit analyste ou non, de par son expérience et sa formation, est nécessairement et malgré tout détenteur d'un faisceau plus ou moins vaste de connaissances avec lesquelles il travaille, pense et/ou réagit (mes fantasmes catastrophiques relatifs au symptôme de Marie procèdent d'une représentation de la psychopathologie qui ne tombe pas du ciel). Une telle position révèle donc un évident paradoxe : comme indiqué plus haut, la personne qui « questionne » dans un tel lieu s'adresse à nous en tant que « supposés sachants » et attend, inmanquablement, une réponse de ce côté-là. Et pourtant, l'endroit où l'on se trouve nous interdit de répondre à un tel niveau, lequel confinerait notre parole au registre diagnostique et médicaliserait nos interventions.

L'ensemble de ces considérations ont pour conséquences de placer l'accueillant dans une situation paradoxale dont les différents termes pourraient être formulés de la manière suivante : tout en étant intimement touché – voire bouleversé –, ne pas som-

brer dans l'affect, ne pas s'y engluer. Tout en connaissant, oublier que l'on connaît.

Idéalement, affirmait Bion à propos de l'analyste, celui-ci devrait taire tout ce qu'il sait au moment où il s'offre à la situation analytique. La même chose est vraie, de mon point de vue, pour ce que j'appelle ici la dynamique de l'accueil. Ce qui implique que si parole vraie il doit y avoir de la part des professionnels dans le lieu, elle se doit de n'être dupe ni de ses connaissances (l'ensemble du corpus théorique sur lequel elle se fonde), ni des affects qui pourraient l'entraîner dans des sphères qui n'appartiennent qu'à eux. Discerner certains de ces écueils ne s'acquiert que par ce qu'on nomme de manière très générale une formation et, ultérieurement, une pratique.



Trois possibles réactions ont été envisagées qui ne prétendent nullement à une quelconque exhaustivité. On peut toutefois les reprendre de manière synthétique en essayant de cerner certaines de leurs implications. En s'interrogeant sur l'accueil à fournir à un type particulier

de demande (rappelons que, comme celle-ci concerne souvent les dysfonctionnements familiaux ou interpersonnels, elle se rapporte donc, peu ou prou, à un questionnement tacite relatif à la pathologie et à ses limites ou, de manière inverse, à une certaine définition de la normalité), on a évoqué trois attitudes dissemblables :

- Une première, qui pourrait être qualifiée de *conservatrice* ou *défensive*, tend à préserver et à maintenir le fantasme d'une maîtrise de toute situation. Qualifiée ici de « bienveillante », elle est certainement la plus commune et la plus rassurante. Elle relève bien sûr de ce qu'on nomme généralement la dénégation.

- Une deuxième, qui pourrait être qualifiée de *provocatrice*, tend à renvoyer le demandeur à son questionnement et n'admet qu'une implication très limitée de la part de l'accueillant. Sous couvert d'un prétendu absent de la problématique, elle dénote en réalité le plus souvent une position tout autant défensive que la précédente. Comme celle-ci, elle préserve l'accueillant de la moindre empathie avec l'individu questionnant, tant réflexive qu'émotionnelle.

- Une dernière, qu'on pourrait qualifier de *réaliste*, tente à la fois de tenir compte de la dynamique transférentielle/contre-transférentielle impliquée par le lieu et de la dimension confusionnante et/ou de l'ignorance dans laquelle, fréquemment, se trouve l'accueillant. Sans doute s'approche-t-elle le plus d'un authentique acte d'accueil. Non sentimentale, elle n'a pas pour objectif de rassurer le sujet questionnant (ni, surtout, le sujet questionné), autrement dit de clore un champ qui pourrait être ouverture vers du non connu, du sulfureux, de l'équivoque. C'est à dire de *l'inconscient*. Le rôle de l'accueillant dans une institution comme le CerVolant ne serait ainsi ni de se fermer à l'existence et aux implications qu'une telle instance peut avoir sur sa relation avec l'usager, ni, non plus, de vouloir à tout prix que ses effets soient abordés par chacun. Chaque mère, chaque père, chaque enfant qui pénètre dans le lieu a le droit de demeurer intouché. Rien de la structure ne lui impose un quelconque dévoilement. Celui-ci peut s'initier par le biais de demandes spécifiques, d'interactions, et l'on a vu plus haut

que dans ces moments il se peut effectivement qu'une incursion dans des domaines plus ténébreux et problématiques de la dynamique familiale, individuelle ou transférentielle, se mette en mouvement. Mais, à mon sens, l'initiateur de ces incursions reste et demeure l'utilisateur. Pour le dire autrement, il nous faut également, à nous les professionnels investis dans le lieu, tolérer la fermeture, les défenses, le refus.

Ces réflexions montrent combien notre position est délicate et combien nos interventions exigent de vigilance. L'évidence apparente du geste d'accueil, la dimension prétendument positive de ses effets « naturels », de ses bienfaits, s'évanouissent aussitôt qu'on tente de les saisir, de les circonscrire dans une pratique ou un comportement qui seraient les seuls valables. D'autre part et enfin, l'aspect éphémère et fondamentalement « libre »¹¹

¹¹ « Si l'usager a le droit de revenir au CerVolant, et nul n'est non plus obligé d'y rester un temps différent de celui qu'il désire. Autrement dit, aucun contrat temporel ne lie l'usager au lieu, ni à telle ou telle équipe d'accueillants. Ceux-ci sont donc également contraints à cette limite, à cette liberté, ignorée par les protagonistes de la cure.

des relations qui s'établissent dans le lieu induisent des interventions que Dolfo qualifiait, à juste titre, de « légères ».



De l'abord relativement clinique dont il vient d'être question, on peut maintenant se tourner vers un aspect de la notion qui pourrait être qualifié de plus implicite. Implicite dans le sens où l'on se demande, d'un point de vue intrinsèque et non plus extrinsèque, de quoi elle fut historiquement porteuse, en termes de signification.

En référence à ce qui a été dit en cours d'introduction, on se rend très vite compte, lorsqu'on se penche sur la question, que le sens communément admis de « faire bon accueil » est en réalité une acception tout à fait tardive du mot qui signifiait, en ancien français (entre le XI^e et le XIV^e siècle) tantôt « réunir », « associer », ou encore, de manière paradoxale, « attaquer », « chasser ». Ce n'est qu'au XIII^e siècle que le terme se transforme en « recevoir quelqu'un, bien ou mal » pour signifier enfin, au XV^e siècle, « faire bon accueil ». La tonalité humaniste, bienveillante, est donc tout à fait récent-

te. Raison pour laquelle il est nécessaire de se pencher sur les origines du mot pour tenter d'entrevoir comment on peut aujourd'hui rejoindre ses intuitions originelles, mais également considérer – à la lumière de ce dont il fut, et donc demeure, porteur – la façon dont on risque de le réduire. Et comment, en définitive, il est possible de le *ré-envisager* lorsqu'on se présente comme « accueillant » dans une structure telle que le Cerf-Volant.

Repères étymologiques¹⁴

À la racine du mot, on trouve le verbe latin *colligere* qui a donné, en français, le mot *cueillir*. *Colligere* signifie, à proprement parler, « réunir, rassembler ». Mais il y a plus : on verra à ce propos combien toute incursion étymologique révèle souvent une foisonnante richesse sémantique, véritable sédimentation expressive qu'il n'est pas exagéré d'attribuer à une forme de *sagesse* inhérente à la langue.

¹⁴ La plupart de ces informations sont tirées de Rey (1999), ouvrage dans lequel le lecteur trouvera une mine de renseignements à propos de l'histoire de la langue française.

Le terme est formé du préfixe *co* (« avec ») et du verbe *legere*. Or, *legere*, en bas latin, signifie d'une part « ramasser, rassembler, recueillir » mais aussi et de manière plus surprenante « lire »¹⁵. Lorsqu'on se réfère à l'origine du mot, une de ses acceptions peut ainsi valablement s'entendre par la proposition suivante : *accueillir* signifierait « lire l'un avec l'autre » ou bien encore, ce qui n'est pas la même chose mais ne trahit en rien les sources linguistiques, « se lire l'un l'autre ». Par extrapolation, le terme deviendrait ainsi : « s'autoriser l'un et l'autre. (l'accueillant et l'accueilli) une lecture (*legere*) commune et réciproque (*co*) ».

Enfin, il est tout à fait admis que *legere* se rapproche du grec *legein* qui signifie, une fois encore, « rassembler, cueillir » mais aussi « dire » – signification, on le verra, qui nous intéresse tout particulièrement – duquel

¹⁵ Rey (1999) indique que cette *évolution* du sens est peu claire : « On peut dire que *legere* « lire » est devenu un verbe autonome qui est passé en ce sens dans les langues romanes et en celtique, les autres sens persistant dans les représentants des dérivés *cueillir* et *colliger*, *lire*, *écrire*, etc. »

Une spécialisation intellectuelle voisine s'est manifestée dans *trilogéon*. (E. 1155.)

dérive également le terme *logos* en tant que « parole, propos, raisonnement, raison »¹⁵.

Comme c'est souvent le cas lorsqu'on interroge les origines d'un terme, on constate en réalité qu'aucune connotation « affective » ne leur est associée. L'idée d'un « bon » – ou, éventuellement, d'un « piètre » – accueil est ainsi résolument étrangère à ses sources. Au contraire, l'abord objectif et concret fourni par ses racines nous confronte à une constellation signifiante qui s'écarte de manière indéniable de ce que véhicule le terme pour le sens commun. Reprenons ces quelques orientations :

1) Rassembler, mettre ensemble

La première, et la plus évidente, a trait au fait de *rassembler, mettre ensemble, recueillir*. Dans cette perspective, l'accueil se fait *ouverture à ce qui a pour vocation ou des-*

tin de se trouver réuni. Il y a, dans ce cas, confluence d'entités ou de conformations qui tendent à s'assembler. L'acte d'accueil consiste alors à tolérer et accompagner cette convergence d'éléments qui, d'une part, se ressemblent et, d'autre part, sont forcément dissemblables. Dans un lieu comme le Cerf-Volant, c'est précisément à ce genre de situation que l'on est confronté.

Le lieu est tout d'abord conçu pour qu'*un type particulier* de relations y soit admis et s'y développe, à l'exception de tout autre (il n'y a par exemple aucune raison pour qu'y soit toléré un couple sans enfant ou un groupe d'enfants sans parents, etc.), ce qui a pour conséquences que l'accueil consiste, en un premier temps, en une acceptation de liens, de caractéristiques, bref de structures ou de conformations *similaires*. Dans le même élan, remarquons que ce mouvement est également et par définition porteur de limites, de bordures, de frontières, lesquelles, d'ailleurs, sont souvent revendiquées par les utilisateurs eux-mêmes. On entend par exemple fréquemment, de la part des parents, combien il leur est important que l'âge limite

soit respecté. Cette butée des quatre ans n'a effectivement rien d'arbitraire ni de dogmatique. Elle correspond à une réalité à la fois sociale, symbolique, et à une autre beaucoup plus réelle qui est liée au développement du jeune humain. S'il a un jour été décidé que le lieu ne pourrait accueillir d'enfants dépassant cet âge, c'est bien parce qu'à cette époque de leur maturation d'autres espaces de socialisation leur sont offerts – notamment, l'école – et qu'il est supposé, à tort ou à raison, qu'à cette époque de leur existence, la séparation d'avec le(s) parent(s) peut s'effectuer de manière moins traumatique qu'elle ne l'aurait été antérieurement.

Le fait, par exemple, de pouvoir communiquer verbalement de manière fluide et labile avec sa progéniture – ce qui, à quatre ans, est souvent le cas – permet aux parents de dialectiser et de symboliser la transition à un lieu duquel ils seront absents et qui, forcément, sera régi par d'autres lois que celles qui prévalent dans la sphère familiale. Quoiqu'on puisse penser ou extrapoler à propos des miracles de la compréhension ou des aptitudes cognitives et apereceptives pré-

¹⁵ Dans sa discussion sur le terme, Heidegger (1952/1992) conteste radicalement une telle acception du *logos*. Il propose de revenir à la notion de « l'être en recueillement » développée chez les présocratiques (notamment Parménide) et juge la réduction du terme aux notions d'*enoncément* et de *raison* exécuté au inexcusable dévoiement des orientations initiales.

visées propres n'est jamais qu'une forme insidieuse de totalitarisme ou de dogmatisme. Ainsi, la « santé » effective d'une relation parent-enfant n'est-elle, par définition, ni obligatoire – ni même sur le plan manifeste¹⁶ –, ce qui correspond à nos clichés « personnels » ou à la singularité de notre désir à son égard. Dans cette mesure, accueillir peut également s'entendre comme une nécessaire mise en péril de soi, une profonde remise en cause de conceptions, de modèles que l'on suppose correspondre à ce que sont le « bien », le « bon » et l'« adéquat »¹⁷. Dans un premier temps, ce mouvement peut donc être entendu comme *la capacité à rassembler du semblable dans la plus extrême tolérance à la différence*. Geste double, empli de tension, souvent incon-

fortable car il implique, du côté de l'accueillant, une forme de vacuité, ou de retrait projectif, qui n'est pas accessible à tous, ni à tous les instants.

II) Se lire réciproquement

Une autre conception que souligne, ou plutôt révèle l'étymologie, a trait à cette idée de *lecture* que peut comporter le geste d'accueil. Notion à mon avis tout à fait capitale, parce qu'elle indique et induit tout d'abord une *intentionnalité*, un « mouvement vers » qui subvertit, ici encore, une acception générique du concept en tant que position unilatéralement *réceptive, contenant, absorbante* pourrait-on même dire.

Dans cette alternative, au contraire – et même si tout « lecteur » se met effectivement en position de recevoir ce que l'ensemble des signes et des symboles auxquels il se confronte ont à lui dire –, un acte concomitant de « décryptage » ou d'interprétation est lui aussi promu par sa démarche. Lire, selon cette perspective, ne se limite pas, ou plus, à un simple moment d'imprégnation, relativement passif, par ce qui s'offre à voir. Cette « motion vers » le signe, la vibra-

tion des intentions, l'expression manifeste ou voilée, ce regard porté sur la chose lue, révèlent au contraire, de manière indubitable, une conduite, une tendance qui définissent, circonscrivent, discernent, évaluent, soupèsent l'ensemble des événements au gré du déroulement des signifiants. L'œil du lecteur peut rapidement, et en toute légitimité, devenir scrutateur, examinateur, voire même inquisiteur.

Et c'est là que, pour revenir à notre sujet et lorsqu'on s'autorise à effectuer le saut entre la signification examinée – l'accueil comme un « lire » – et notre pratique quotidienne, surgit à nouveau une des principales difficultés occasionnées par la position d'accueillant. Conscient du fait que, s'il est vrai qu'il « lise » ce qui se déploie sous ses yeux (une subtile difficulté entre une mère et son enfant, un échange verbal conflictuel, etc.), il n'en demeure pas moins que « celui qu'il regarde (ou, dans l'analogie présente, qu'il « lit ») se *sait regardé* tout en faisant comprendre à celui qui le « lit » qu'il est au courant de cette intention à son égard. Il y a donc risque, dans ce regard porté par

¹⁶ C'est-à-dire sur le plan de tout ce qui est donné à voir.

¹⁷ Cette lutte possède bien sûr ses limites: il y a quelques années, un enfant de quelques mois a été physiquement entraîné sous mes yeux par ses parents qui tentaient littéralement de se tuer. Dans ce cas, j'ai dû intervenir de manière ferme et faire entendre aux adultes qu'il n'était pas question, ici, que de telles choses se produisent. Et que j'espérais qu'elles ne se passent plus ailleurs.

l'accueillant sur autrui du simple fait qu'il se situe dans un registre différent, qu'il soit perçu comme strictement étranger et intrusif. *Etranger*, parce que se situant effectivement dans une position dissemblable de celle du parent ou de l'accompagnant; *Intrusif*, parce qu'il est compris comme «responsable» de l'institution et, donc, susceptible d'évaluer la manière dont l'usager s'y comporte et, éventuellement autorisé à - pourquoi pas?²⁰ - lui en refuser l'accès, intervenir de manière coercitive, etc.

Une telle appréhension du rôle de l'accueillant doit bien sûr être fortement nuancée et dialectisée. Concevoir ce dernier comme uniquement animé du désir ou de la volonté de décrypter ce dont est porteur celui qu'il accueille, est certainement abusif. Et pourtant, c'est bien de cela qu'il est parfois question au Cerf-Volant. Si l'on y parle fréquemment de l'importance de la présence et de l'écoute, il n'en reste pas moins que cette dernière implique également une forme de «lecture», aussi discrète soit-elle, de ce qui, là, se dit ou - surtout - ne se dit pas

mais s'exprime, gémit ou hurle, par maintes voies détournées. Souvent d'ailleurs, cette position nous est plus ou moins explicitement reprochée. J'ai plusieurs fois entendu dire que tel ou tel parent refusait de revenir parce qu'il s'était senti agressé par une salve d'interventions ou de commentaires, plus ou moins pertinents, concernant la relation entretenue avec son enfant. En d'autres termes, on aurait «lu» à haute voix - c'est-à-dire interprété, de manière peut-être tout à fait erronée et alors que rien de tel n'avait été demandé -, ce qu'il était en train de construire avec son rejeton.

Ce type de remarque questionne fondamentalement l'institution parce qu'elle en interroge tout d'abord la *fonction*. L'être-là de l'accueillant, qu'il soit, ou non, analyste, n'est-il effectivement pas avant tout déterminé par un certain regard porté sur ce qui lui est donné de voir? Et ce regard n'est-il pas, lui aussi, déterminé et, donc, nécessairement assujéti à ce qui peut y pénétrer? Autrement dit, et l'on rejoint ici une question épistémologique de base, ce que l'accueillant voit - ou lit - n'est-il pas strictement et uniquement

déterminé par ce qu'il lui est possible de voir ou de lire? Dans ce cas, n'impose-t-il pas obligatoirement sur l'événement perçu (le couple formé de l'enfant et de son accompagnant) une grille interprétative qui réduit l'autre à ce qu'il conçoit devoir être, rejetant toute autre conduite dans des zones illicites et/ou psychopathologiques qui le fascinent - car il trouve là, bien sûr, légitimité à sa tâche - et le révulsent en même temps, car rien n'est plus gênant ou dangereux qu'un comportement déviant? Ces questions méritent d'être posées. Je ne prétendrai pas ici y donner réponse, mais aiguiller la réflexion vers ces aires difficiles qui font de cette tâche un essentiel espace d'inconfort.

Il faut toutefois signaler que se situe sans doute là une des principales raisons du travail à trois. Le trio a pour vertu de permettre à chacun de se laisser désintriquer de ses propres sidérations et/ou identifications. Je me souviens d'un après-midi où j'avais été littéralement fasciné par une situation délicate et intéressante, et dans laquelle je m'attardais depuis fort longtemps. Une de mes collègues s'est alors tranquillement approchée et m'a

²⁰ Tout est imaginable...

fait comprendre, par une parole simple, un regard, qu'il était peut-être temps que je passe à autre chose.

Un autre point mérite d'être médité à propos de cette notion de « lecture » à laquelle il est fait référence. Rappelons tout d'abord que, lorsque de nouveaux arrivants se rendent au Cerf-Volant, il leur est également proposé, dès les premiers instants, les clés ou l'alphabet d'une lecture *réci-proque*. Par où l'on rejoint précisément l'abord étymologique développé ici. Je m'explique : contrairement aux lieux d'accueil antérieurement évoqués (ceux qu'on rencontre dans les halls de gare, les centres commerciaux, etc.), il est indiqué aux utilisateurs du Cerf-Volant deux choses qui le distinguent de lieux aux libellés apparentés et en permettent justement une irrécusable « lisibilité ».

- Primo, les règles et modalités de fonctionnement sont expliqués dès la première visite. Au cours de cette introduction, il est notamment souligné que ces règles sont valables pour tous – elles ne sont donc pas arbitraires – et que chacun y sera soumis de

la même manière. Autrement dit, l'accueillant doit lui aussi se plier à un ordre qui le transcende et qu'il ne peut manipuler au détriment de ceux qu'il reçoit, comme le ferait par exemple un maître avec son esclave. L'accueillant n'a pas à se situer dans un « au-dessus » ou un « au-delà » de celui qu'il accueille. Il n'est pas non plus possesseur du lieu dans lequel il s'inscrit. Dans ce sens, sa démarche, son être-là, son discours, peuvent être lus et discutés ou même, si nécessaire, contestés, puisque les règles du jeu, autrement dit les principes fonctionnels qui régissent l'institution, sont clairement énoncés dès l'entrée. Que cette contestation soit, de la part de l'utilisateur, excessivement rare n'exclut en rien qu'elle lui soit accessible. Raison pour laquelle également celui qui vitupère le Cerf-Volant *en dehors de celui-ci* (au lieu de le faire sur place) n'en a pas saisi l'essence, à savoir le fait qu'à proprement parler une telle structure *n'appartient à personne*. Elle est soumise à un ordre supra-individuel (constitué tout d'abord par l'éthique du lieu, ses règles internes, etc. mais aussi par les lois qui régis-

sent le monde social)²¹ qui détermine le champ d'action de celui qui l'utilise, mais également de celui qui y travaille. Un tel savoir ou, plutôt, une telle conscience n'est certainement pas fréquente, j'en suis pleinement averti.

Cette constatation peut d'ailleurs s'appliquer à tout organisme relevant du domaine public : *aucun d'entre eux n'appartient aux individus qui y travaillent*. Réalité souvent difficile à réaliser par ceux qui y consacrent le plus clair de leur temps, mais réalité tout de même. Le risque d'appropriation, inhérent à tout investissement en labour, en temps, en inventivité, est d'ailleurs pris en compte par le fait que les collaborateurs du Cerf-Volant n'y travaillent qu'un seul après-midi par semaine. Il est de cette manière attendu que chacun demeure vigilant quant à ses tendances assimilatrices ou identifiantes à son égard.

²¹ Il est par exemple interdit aux enfants d'emporter un jouet qu'ils auraient particulièrement apprécié. Car, ce faisant, ils commettraient un *vol*, ce qui est interdit par la loi. Nous disons d'ailleurs aux enfants qui nous font part de tels désirs que l'objet appartient au Cerf-Volant. Mais pas à « nous ».

Mais une telle réalité implique aussi une mise en perspective de la position d'accueillant par rapport au respect des règles: s'il est exact de dire qu'il est garant de leur formulation et de leur respect (c'est-à-dire s'il est pertinent d'admettre que ce soit lui qui les énonce lors d'une première visite et qui les rappelle ensuite, si nécessaire), il n'en est pas moins vrai qu'il est tenu de se limiter à ces strictes énonciations. Ce n'est pas parce que je rappelle à un enfant l'interdit du franchissement de la ligne des roullants²² que je puis m'autoriser à exiger de lui qu'il mange correctement ou qu'il arrête d'éclabousser en jouant à la fontaine. Dans le premier cas, je me contente de rappeler une règle déjà énoncée, strictement non arbitraire: dans le second, je déborde sur mes prérogatives en tentant d'instaurer une ligne de conduite qui ne convient qu'à moi. Ce faisant, je m'approprie effectivement l'espace, sa cohérence interne,

je les rends «miens», ce qui est inadéquat.

- Secundo, et cela découle de ce qui vient d'être dit, il est clairement indiqué aux parents, comme aux enfants, que l'institution a aussi pour vocation d'être un lieu d'échange. Contrairement à ce qui qualifie les «accueils» précédemment mentionnés, elle est ainsi d'accord d'assumer le jeu de la réciprocité. La personne accueillie a le droit d'interpeller, de questionner ou de mettre en cause celle ou celui qu'elle rencontre sous le titre d'accueillant. Lorsqu'un couple mère-enfant pénètre dans le lieu, rien ni personne ne lui demande de devenir mutique. Il peut exprimer ses propres sentiments ou pensées concernant l'endroit où il vient d'atterrir et interroger le bien-fondé des règles qui le régissent.

- Tertio, et intervient ici un facteur tout à fait crucial dans sa simplicité, son évidence, à savoir le fait que le Cerf-Volant est aussi un endroit où l'on peut se poser, voire se reposer. Le temps passé à l'intérieur du lieu, dans cette sorte de progressive et répétitive adaptation à l'espace, en permet aussi l'apprivoisement, l'assimilation. Dans la

tranquillité de ce retrait, de cet isolement réceptif que favorise l'état de repos (qu'il s'agisse de celui du parent ou de l'enfant, peu importe), l'utilisateur est parfaitement autorisé à lire ce qui lui convient, ce qu'il désire comme ambiance particulière associée à tel ou tel après-midi. Il peut ainsi s'arroger le droit d'effectuer un choix dans son appréhension et son utilisation du lieu (venir certains jours et pas d'autres, par exemple), conduite qui revient, une fois encore, à une forme de lecture de ce qui lui est proposé de vivre.

III) Se dire réciproquement

L'ensemble des considérations qui précèdent nous conduit à la dernière acception proposée par l'étymologie, l'accueil en tant que *dire*, et, de plus, en tant que *dire réciproque* (souligné, je le rappelle, par le *co* de *colligéré*).

La littérature analytique a, depuis des lustres, insisté de manière tellement prégnante sur l'importance des échanges verbaux dans la structuration de l'individu et la création de liens humanisants, qu'il pourrait sembler fastidieux d'y revenir une fois

²² Pour ceux qui ne connaissent pas le Cerf-Volant, je rappelle qu'il existe une zone réservée aux engins munis de roues (poussettes, tricycles, etc.) et qui est délimitée par une ligne de couleur. Aucun de ces roullants n'a le droit de franchir cette limite, tout comme en ville les voitures n'ont pas le droit de rouler sur le trottoir.

encore²³. Or, au risque d'enfoncer le clou, et parce que l'occasion m'en est ici donnée, je voudrais revenir brièvement sur ce point.

Et tout d'abord, parce que la tradition psychanalytique a très tôt souligné, de manière d'ailleurs tout à fait illoïne, une nette distinction entre un *parler vrai* et celui qui s'en écarterait, à savoir l'inextinguible masse de discours et d'énoncés que constituent les incessants évitements, défenses, circonlocutions, faux-fuyants qui fondent la plupart de nos actes langagiers. L'aspect positif de cette distinction fut ainsi d'aiguillonner le praticien vers l'écoute des innombrables non-dits, sous-entendus, sublimés ratages qui sourdent de cette masse confuse (lapsus, etc.), lui permettant ainsi, petit à petit, à force de patience et de pénétration, l'art ultime du discernement entre sens et non-sens, or et fumier.

Il y eut, et il y a, bien sûr, un revers à la médaille. On a en effet très vite constaté que cette distinction favorisait obligatoirement, de la part des analystes ou

des intellectuels concernés par la chose analytique, l'utilisation d'un discours de plus en plus précieux, sibyllin, ésotérique, qui, par la force des choses, devait non seulement se référer au parler vrai, mais surtout faire montre de leur capacité à en faire usage²⁴. Tout bon théoricien étant averti du piège dans lequel le commun des mortels ne finissait pas de s'engoler (parler pour ne rien dire, parler pour dire le contraire de ce qu'on énonce, parler pour faire ce qui doit être dit, etc.), il fut désormais nécessaire d'énoncer uniquement des choses « essentielles ». Ce qui, reconnaissons-le, est très difficile.

On vit ainsi se développer un maniement du langage de plus en plus abscons, abstrait, et complètement étranger à la misère quotidienne du citoyen moyen, à tel point qu'un auteur aussi sagace qu'André Green reconnut la littérature analytique atteinte de ce qu'il qualifie de véritable

«babélisme»²⁵. Que cette situation ait eu des effets sur les institutions se référant à la psychanalyse est sans conteste, et les Maisons Vertes n'ont pas échappé à cette embûche. De cette manière, lorsqu'il est question du dire dans une institution qui se réfère à la psychanalyse, on risque inévitablement de basculer dans une sorte de fétichisation du langage, qui a pour conséquence de le transformer en une chose assez magique ou, pour le moins, intensément « chargée ». Le dire dont il serait alors question – ce *parler vrai* par lequel quelque chose de déterminant, de profond, d'efficace pourrait (enfin) être touché – devient lui-même support de projections et se nimbe d'une inévitable et grandiose pénétration, discernement, bien éloignés de ce qu'on rencontre habituellement dans le registre du *bavardage*.

Je ne suis pourtant pas tout à fait sûr que nombre d'initiatives langagières qui lui ressemblent étrangement (au bavardage...)

²³ Voir, par exemple, Dolto (1977, 1978, 1984), Castoradis-Aubignac (1975), Valibrega (1992), etc.

²⁴ Dans l'esprit de Dolto, ce parler vrai – à l'égal de l'enfant – est cependant quelque chose de très simple : «(c)h) signifie considérer celui qui est en face comme un homme ou une femme en devenir, qui est tout entier langage dans son être, avant un corps d'enfant, mais comprenant tout ce que nous disons» (Dolto, 1987, p. 68).

²⁵ Green (1995) p. 261. En référence, bien sûr, au mythe biblique de Babel, qui a pour épique l'éclatement de l'unité langagière et son corollaire, le fait que personne ne comprend plus rien au discours d'autrui.

ne soient, en leur fondement et de manière allusive, une manière d'accueil. Ou, plus précisément, d'accès à ce qui pourrait ultérieurement se révéler pénible ou important à articuler. De tels échanges assumeraient ainsi un rôle de préparateur, d'initiateur à un dire qui serait, lui, plus impliquant, plus circonstancié dans ses formulations, bref, plus *radical*²⁶.

N'oublions pas que notre être est constamment traversé, on pourrait même dire habité, par l'équivalent de ce que les astrophysiciens nomment le *bruit*, cette sorte de fond sonore permanent, inhérent au psychisme, qu'on retrouve pareillement au niveau sidéral. On sait effectivement que notre activité mentale ne s'interrompt littéralement jamais. Les études sur l'activité mentale en sommeil montrent, par exemple, que quel que soit le stade de sommeil, l'activité mentale – et, donc, discursive – est présente²⁷. Il serait donc tout à fait vain de vouloir jeter le discrédit sur ce fond sonore ou sur

une de ses manifestations la plus élémentaire en situation interactive, le *bavardage*. Inhérent à notre être-là, il possède ainsi toute sa légitimité et fait, dans sa trivialité et son « inutilité », intégralement partie de la condition humaine.

On se rend ainsi compte, en situation analytique, que les discours sont souvent constitués d'alternance entre de grands espaces vides sémantiquement, très semblables au bruit dont il vient d'être question²⁸, et d'autres, plus fugitifs, au cours desquels « quelque chose » se passe. L'analyste un peu expérimenté repère sans aucune difficulté ces variations d'intensité, ces *polyphonies* qui marquent le discours. On peut toutefois comprendre le pourquoi de ces trous de deux façons, strictement opposées. Elles peuvent, d'une part, être appréhendées comme plages d'évitement, et l'on parlera alors de résistances ou de défenses. Mais rien ne s'oppose à ce qu'on puisse les envisager, d'autre part, comme la marque de quelque chose qui, non pas *se fait*, mais *se cherche*.

Autrement dit, ces trous – dans lesquels les protagonistes sont empêtrés parce que quelque chose s'évite ou n'arrive pas à s'articuler, parce que quelque chose échappe – pourraient tout aussi bien être compris comme tant de moments et de lieux d'un véritable labour. Rien n'est encore semé mais, dans ce travail répétitif de retournement, d'évaluation, d'hésitation, il est fait en sorte que *cela* puisse pousser. Le champ est retourné, préparé, mais rien encore ne se manifeste. Tout cela nécessite du temps et ressemble fort à de la banalité, de la quotidienneté, de la répétitivité et même, souvent, à de l'ennui.

Pour revenir à la situation qui prévaut au Cerf-Volant, on pourrait dire que ce qui est « à germer » ne peut être défini en termes clairs ou précis. Il est néanmoins possible d'affirmer que, dans ces moments d'accommodation à un dire qui serait, lui, percutant, tranchant, on cherche probablement à s'approcher de ce qu'on pourrait effectivement nommer la *vérité* des sujets. Qu'entend-on par là? Quelque chose à la fois de très simple et très complexe, qui aurait à voir avec *le lieu même de leur ambivalence, de leur(s) ambi-*

²⁶ Au sens étymologique du terme: *ce qui a à voir avec les racines*.

²⁷ Voir, par exemple, Hartmann (1970, 1995), Haxel (1989), Willequet (1995).

²⁸ Et qui n'ont rien à voir avec *le silence*.

*guité(s), de leur dissonance*²⁸.
Autrement dit de leur pluralité²⁹.
Et que l'on se tourne sans déro-

²⁸ Dans un tout autre registre, ce texte de Thomas Mann qui met dans la bouche de son héros, le compositeur Adrian Leverkühn, ce vibrant éloge de la dissonance en musique. Les termes utilisés par lui (accord, harmonie, jouissance, polyphonie, cris, etc.) rejoignent de manière tout à fait surprenante ce qui peut se passer à l'intérieur d'un individu, ou encore en situation intersubjective. Il est donc possible de lire cet extrait en regard à

l'esprit cette analogie musique/multisubjectivité et/ou intersubjectivité. L'accord n'est pas un moyen de jouissance harmonique, il est la polyphonie en soi et les tons dont il se compose sont des voix. Néanmoins, j'affirme ceci : elles le sont d'autant plus et le caractère polyphonique de l'accord est d'autant plus marqué qu'il est plus dissonant. La dissonance est la mesure de sa dignité polyphonique. Plus un accord est dissonant, plus il contient de sous-contrastes et d'inversement agissants, plus il est polyphonique et plus nettement déjà, dans la simultanéité des sons conjugués, chaque note isolée fait figure de voix. (Mann 1950/1996, p. 109). *Levertahn fait de la dissonance un système, ce qui n'est pas*

l'aspect le plus intéressant de sa démonstration. Il ne empêche qu'analogiquement ce qu'il ferait à propos de cette pluralité sonore est d'un grand intérêt pour qui tente de prendre l'inconscient en compte dans son travail en son existence.

²⁹ Il est bien évident que si, dans la relation à l'autre, la dissonance est de règle, elle l'est également sur le plan individuel, intrapsychique. « L'individu n'est pas un « je », mais une « pluralité lancée », une accumulation d'« entités héréditaires non intégrées » (Jung, 1944/1979, p. 109). Ou encore, pour P. Bruniault : « Du être humain est un ensemble mystique de figures imaginaires dotées d'individualité. » (In Solé, 1980, p. 8).

hades vers la mère ou vers l'enfant, ou encore vers l'accueillant, on se rend vite compte qu'ils ne sont ni tout amour, ni toute haine, ni tout entiers disponibles, ni complètement indifférents les uns aux autres. Mais la haine est bien là. Et l'indifférence aussi, que l'on tente, à toute force, de ne pas entrevoir, de ne pas prendre en compte.

Ainsi donc, l'accueil serait en définitive également ouverture et travail, mise en chantier, élaboration (dans un sens certainement plus subtil, bigarré, que simplement conceptuel) d'un dire qui chercherait à atteindre, à retrouver, à s'approcher d'une vérité qui, par définition, demeure toujours voilée. Pourquoi telle ? Parce que toujours changeante, mutante, évanescence³⁰. Le travail d'accueil correspondrait ainsi, et peut-être

dans son essence, à cette capacité d'attendre, d'entendre le rythme et d'écouter, de percevoir derrière ou à côté du bruit dont il a été question la pulsation de cette quête dont sont porteurs les sujets en présence et qui leur permettrait d'approcher, d'advenir à leurs ambivalences, leurs différences, leurs dissonances.

Si il existe un aspect fondamental du travail au Cerf-Volant, c'est bien aussi ce rapport particulier à la temporalité. Car l'accueil dans le dire, c'est aussi l'acceptation du temps subjectif. L'individu se révèle par une temporalité propre et non par une sorte d'immédiateté stressée, par une éventuelle pression qui ferait que, par exemple, lors d'une première visite, on serait intimé d'entreprendre cette démarche lourde, impliquante, qui aurait à voir avec la vérité.

Les individus qui viennent nous trouver, j'y insiste, ont droit à leur propre temporalité. Par où l'on rejoint également une autre dimension majeure de toute démarche analytique, fortement remise en question à l'heure actuelle par ce qu'un nomme les thérapies brèves. Le débat ne porte ici bien sûr pas sur ce

³⁰ « La vérité n'a pas de sens, et c'est cela sa beauté, elle est vivante. Une chose morte peut avoir un sensier menant à elle, car elle est statique. Mais lorsque vous voyez que la vérité est vivante, mouvement, qu'elle n'a pas de lieu où se reposer, qu'aucun temple, aucune mosquée ou église, qu'aucune religion, qu'aucun maître ou philosophe, bref que rien ne peut vous y conduire – alors vous savez aussi que cette chose vivante est ce que vous êtes en toute réalité : elle est votre colère, votre brutalité, votre violence, votre désespoir. » Krishnamurti (1996) p. 16.

point, mais je tiens à l'évoquer succinctement : la temporalité intérieure n'a pas grand-chose à voir avec celle imposée par les contingences ou les projets de la vie « consciente ».

Je me rappelle à ce propos un couple mère-fils qui a fréquenté le Cerf-Volant durant plus de trois ans. Couple problématique, empli de tensions, de souffrances (le père étant parti à la naissance du petit), qui a investi le Cerf-Volant comme un véritable exutoire, réceptacle de la violence, de l'exaspération, de la passion, de la terrible animosité/adoration qui existait entre cette mère et son fils, accolés l'un à l'autre du matin au soir par un destin tragique. Mais cette utilisation n'a pu s'effectuer, se vivre, que par l'acceptation inconditionnelle, de leur côté comme du nôtre, de la nécessité du temps. Temps indispensable au cheminement de ce couple tantôt infernal, tantôt sublime, qui s'autorisait à se déchirer, à se retrouver, à se maudire dans un lieu et au milieu d'individus qui n'estimaient pas utile de juger, ni même, souvent, de commenter ce qui se jouait entre eux. Dans ces instants où nous demeurions

silencieux, parfois impuissants, parfois accablés on pourrait dire que nous nous effacions au profit du lieu qui, dès lors, se suffisait à lui-même. Capable, en soi, de recueillir, contenir, bref, *accueillir* pleinement ce qu'il y avait à vivre, à dire, à hurler. Moments où l'on sentait aussi combien ce lieu est, et demeure, précieux³².

Conclusion

On a vu, au long de ces pages, la complexité de ce à quoi l'on s'attelle lorsqu'il est question d'accueillir une certaine portion du réel, soit, dans le cas présent, l'immense richesse et complication que constitue la relation parent - jeune enfant. J'ai essayé de faire en sorte que l'on puisse s'extraire d'une compréhension par trop immédiate, banale du concept, afin d'accéder à certaines implications plus profondes, ou sous-jacentes, dont le terme est porteur. L'objectif de la démarche étant, tout

d'abord, de m'adresser aux individus qui fréquentent le Cerf-Volant et de leur faire comprendre en quoi l'accueil ne se limite pas, tout en ne l'excluant pas non plus, à de simples conduites ou clichés bienveillants ou de franche cordialité à leur égard. Il recèle beaucoup plus que cela. Porteur de limites, le geste d'accueil véhicule également ses propres exigences, ses doutes, ses zones sombres et impliquantes dans lesquelles chacun est libre de s'aventurer, ou de ne pas le faire. Dans le lire et dans le dire de la rencontre, chacun peut choisir de demeurer intouché. Rien n'oblige personne à dévoiler ici ce dont il est porteur, sa vérité, ses ambivalences³³. Rien, non plus, n'exclut un possible accès à ces zones de tensions, souvent difficiles.

Ce texte s'adresse aussi, bien sûr, aux accueillants et à ceux qui, d'une manière ou d'une autre, sont mis en situation de devoir contenir, parfois soutenir des situations pénibles, emplies de souffrances. La seule bonne volonté, la seule empathie ne

³² Il est évident que l'expression de ces tensions devant un tiers, nous, les accueillants, mais aussi les autres utilisateurs du lieu, est pour fonction une réelle prévention de la destructivité qui existait entre ces deux êtres. Livrés à eux-mêmes, je ne suis pas sûr qu'un tel travail eût été possible.

³³ Le terme « ambivalences » serait plus adéquat. Il n'existe malheureusement pas en français.

suffisent pas. Il y faut aussi, comme j'ai essayé de le montrer, un travail de prise en compte de ses propres failles, de ce qu'on nomme habituellement ses mutations inconscientes. Celles-ci ne sont pas, en soi, nécessairement destructrices ou « négatives ». Elles ne sont certainement pas le contraire non plus. Simplement, elles nécessitent une forme d'accueil, un lire et un dire intrapsychiques et inter-subjectifs qui s'ouvrent à la recension et à la prise en compte des tendances totalitaires, aveugles, dont chacun est porteur. En d'autres termes et en dernière analyse, il n'est sans doute pas absurde d'imaginer l'acte d'accueil comme se référant aux dimensions de l'être. De l'être-là. Accueillir, c'est sans doute avant tout se montrer apte à contenir l'ensemble de ce que l'être-là manifeste, émane et recèle.

Accueillir. Accueillir celui qu'on est. L'intégralité de ce que l'on est. Et qui donne, peut-être, parfois, accès à l'entendement de ce que l'autre est.

Bibliographie

- Begeer, J. (1985). *La personnalité normale et pathologique*. Paris, Dunod.
- Castoriadis-Aulagnier, P. (1975). *La violence de l'interprétation*. Paris, Presses Universitaires de France.
- Dolto, F. (1977). *Lorsque l'enfant paraît* (tome I). Paris, Le Seuil.
- Dolto, F. (1978). *Lorsque l'enfant paraît* (tome II). Paris, Le Seuil.
- Dolto, F. (1984). *L'image inconsciente du corps*. Paris, Le Seuil.
- Dolto, F. (1985). *La cause des enfants*. Paris, Robert Laffont.
- Dolto, F. & Nasio, J.D. (1987). *L'enfant au miroir*. Paris, Rivages.
- Freud, S. (1920/1980). *Essais de psychanalyse - Au-delà du principe de plaisir - Psychologie collective et analyse du Moi - Le Moi et le Ça - Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort*. Paris, Petite bibliothèque Payot.
- Green, A. (1995). *La causalité psychique: Entre nature et culture*. Paris, Odile Jacob.
- Hartmann, E. (1970). *Biologie du rêve*. Bruxelles, Ch. Dessart.
- Hartmann, E. (1996). «Outline for a Theory on the Nature and Functions of Dreaming». *Dreaming* 6(2): 147-170.
- Heidegger, M. (1952/1992). *Introduction à la métaphysique*. Paris, Gallimard.
- Hunt, H. T. (1989). *The Multiplicity of Dreams - Memory, Imagination and Consciousness*. New Haven and London, Yale University Press.
- Jung, C. G. (1933/1986). *Dialectique du Moi et de l'Inconscient*. Paris, Gallimard.
- Jung, C. G. (1944/1979). *Psychologie et Alchimie*. Paris, Buchet/Chastel.
- Jung, C. G. (1970). *L'homme à la découverte de son âme - structure et fonctionnement de l'inconscient*. Genève, Mont-Blanc.
- Krishnamurti (1996). *Se libérer du connu*. Paris, Stock.
- Lacan, J. (1966). *Écrits*. Paris, Le Seuil.
- Mann, T. (1950/1996). *Le docteur Faustus*. Paris, Le livre de poche.
- Nasio, J. D. (1991). Un témoignage sur la clinique de Françoise Dolto. In: *Introduction aux œuvres de Freud, Ferenczi, Groddeck, Klein, Winnicott, Dolto, Lacan*. Paris, Rivages: 567-585.
- Rey, A. C. (1995). *Dictionnaire historique de la langue française*. Paris, Dictionnaires Le Robert.
- Ricœur, P. (1960). *Philosophie de la volonté - faiblesse et culpabilité*. Paris, Aubier.
- Roudinesco, E. et M. Plon (1997). *Dictionnaire de la psychanalyse*. Paris, Fayard.
- Solié, P. (1980). *La Femme essentielle: Mytheanalyse de la Grande-Mère et de ses Fils-Amants*. Paris, Seghers.

- Spielrein, S. (1922/1981). La genèse des mots enfantins Papa et Maman: Considérations sur différents stades dans le développement du langage. In: *Sabina Spielrein entre Freud et Jung*. Paris, Arbib Montaigne: 327-342.
- Spitz, R. A. (1979). *De la naissance à la parole*. Paris, Presses Universitaires de France.
- Valabrega, J. P. (1992). *Phantasme, mythe, corps et sens. Une théorie psychanalytique de la connaissance*. Paris, Payot.
- Willequet, P. (1999). *La bizarrerie du rêve et ses représentations: Une revue critique et une étude empirique*. Berne/Berlin/Brancforts, MA, New York/Paris/Vienne, Peter Lang.



La loi et sa fonction dans le champ de l'inconscient

Catherine Schaffer

Au commencement, l'être humain se structure, en partie, par le langage, par les mots qui lui sont adressés à chaque stade de son évolution.

«L'enfant construit son corps, maison de son cœur, dans laquelle il peut entrer en toute sécurité» (1) par le truchement d'une relation humanisante.

Cet espace de sécurité, situé dans le temps, est formé d'échanges, d'activités.

À l'aube des sens, le petit de l'homme a l'intelligence du monde autour de lui.

Pour certains, le monde passe à côté, leur maison s'étirole, puis s'écroule. Par la hèche qui se forme tout au long de leur histoire, ils deviennent des handicapés de la communication.

Être de langage, la vie n'est plus, pour lui, que mystère de paroles où règne l'ambiguïté du sens. Alors les mots se fraient un passage dans le corps, y résonnent.

Françoise Dolto a créé des lieux d'accueil «parents-enfants»

pour éviter que l'enfant, lui-même, ne devienne un handicapé de la communication, mais plutôt un être de langage, un sujet à part entière.

Dans ces lieux, le mode d'accueil a un aspect important qui est celui de «la prévention des troubles relationnels de la petite enfance liés à la constitution de l'identité de l'enfant, à sa socialisation précoce dans le détachement progressif de la mère, à travers le langage» (2).

Aider l'enfant à se préparer à la séparation qu'engendre l'entrée à la crèche, voire plus tard à l'école, annonce d'emblée la règle fondamentale instituée dans un lieu comme le CerfVolant, pendant des Maisons Vertes.

L'énoncé de la règle, au moment de l'accueil, adressé à l'adulte accompagnant l'enfant, est le suivant :

«Vous ne pouvez pas vous séparer de votre enfant dans ce lieu.»

Quel paradoxe ! Aider à la séparation sans se séparer...

Que proposons-nous là, à travers cette singularité ?

Quels sont les effets d'une telle règle ?

Cet interdit, dans un premier temps, permet à l'enfant de s'éloigner de ses parents, à son gré, dans un rythme et un temps désirés par lui-même, échappant au regard de l'autre (celui ou celle qui l'accompagne), tout en sachant que cet autre est toujours là et qu'il peut le rejoindre quand il le souhaite.

L'expérience de la séparation se déroule alors pour lui de manière ludique, par l'attraction de jouets nouveaux, par l'exploration de l'espace comme la fontaine ou le coin des roulants et bien évidemment par la rencontre de son semblable.

«Progressivement et selon ses propres possibilités, il peut s'expérimenter vivant ne serait ce qu'un instant hors du regard de celui qui, par sa présence proche, reste cependant garant de son identité et peut se révéler alors, lui, en difficulté, inquiet ou

angoissé d'être quitté par son petit.

Grâce à cette règle qui oblige la coprésence des deux partenaires concernés, peut se préparer une séparation dont les premiers effets peuvent être repérés, reconnus et enfin parlés (2).

Dans ce lieu, les règles ouvrent la voie à la parole. Elles ne valent pas par elles-mêmes, elles ne valent qu'en fonction de la parole vraie qui circule à leur propos. Cette parole donne lieu à la présence à soi-même et aux autres.

L'adulte, par la règle qui lui est imposée, peut aussi exprimer son propre rapport à la frustration, à l'interdit, à la loi.

Sans la loi, en tant qu'elle est donnée, il n'y a pas d'accession à la vérité du désir humain.

«C'est elle qui autorise quel qu'un à parler et à trouver sa place de sujet dans le champ des limites et des interdits, récréé à l'interdit de l'inceste et à la place de l'individa dans la génération» (2).

Cela n'entraîne de recherche dans le champ de l'inconscient et plus particulièrement dans le sillon paternel.

Pour S. Freud, l'interdit de l'inceste incarne la loi universelle, principe même du

complexe d'Œdipe. L'inceste, lui-même, est toujours inconsciemment désiré. Sa prohibition empêche l'être humain de tuer son père pour épouser sa mère.

Jacques Lacan précise que : «l'enfant ne peut avoir accès au symbolique que par le concours de la loi édictée par le père» (3), c'est-à-dire celle qui signifie cet interdit.

Comment saisir ce qu'il en est du père et de sa fonction?

Se distingue d'abord un écart primordial entre la figure du père telle qu'elle apparaît dans la réalité familiale et celle qui surgit dans le mythe œdipien.

De ce père-là, réel, concret, avec ses particularités, ses choix, ses difficultés, il est attendu qu'il fasse valoir la loi symbolique, celle de la prohibition de l'inceste.

Jacques Lacan souligne (dans *Le mythe individuel du névrosé*, 1953) «que le père représente dans toute sa plénitude la valeur symbolique cristallisée dans sa fonction».

La fonction paternelle ne peut être exposée sans spécifier ce qui relève :

- du symbolique
- de l'imaginaire
- du réel

inscrivant d'emblée le père sur ces trois registres.

Le père symbolique est celui auquel renvoie la loi. Le père imaginaire, qu'il apparaisse comme terrible ou bon, ce qui lui revient, c'est la castration, c'est-à-dire de priver l'enfant de la mère, du fait qu'elle ne possède pas le phallus symbolique auquel l'enfant s'est d'abord identifié.

Le père réel n'est pas celui qui profère l'interdit. C'est celui qui permet à l'enfant d'avoir accès au désir sexuel, celui qui permet au garçon notamment d'avoir une position virile. Pour cela, le père réel doit faire la preuve qu'il possède bien l'atout maître, le pénis réel.

«L'interdit ne peut faire passer le sujet à une position sexuée qu'à la condition que la mère, interdite pour lui, ne soit interdite que parce que le père la possède» (3).

Allons plus loin : lorsque nous évoquons la notion de fonction paternelle, de quoi parlons-nous, puisqu'il ne faut pas nécessairement un homme pour qu'il y ait un père?

Poser cette question, essayer d'y répondre, serait tout d'abord en poser une autre : quel serait

donc le parcours obligé dans la vie inconsciente d'un sujet masculin pour que celui-ci adienne père?

Pour tenter d'y répondre, je vais vous conduire dans le champ de la pensée freudienne.

Pour aborder la question du père en psychanalyse, il est intéressant de s'arrêter sur le mythe symbolique du «père de la horde primitive» que Freud expose dans son ouvrage *Totem et Tabou*.

Pour l'introduire, Freud s'appuie sur la conception darwinienne «d'un père violent, jaloux, gardant toutes les femelles et chassant ses fils à mesure qu'ils grandissent».

(Charles Darwin, anglais naturaliste biologiste du XIX^e siècle. Ouvrage majeur: *De l'origine des espèces par voie de sélection naturelle*.)

Les conditions de la horde primitive, telles que les suppose C. Darwin, s'observent de la façon suivante: «une bande de jeunes frères vivant ensemble sous un régime de célibat forcé, ou, tout au plus, de relations polyandriques avec une seule femme captive. Une horde encore faible, à cause de l'immaturité de ses membres, mais qui,

lorsqu'elle aura acquis avec le temps, une force suffisante, et la chose est inévitable, finira, grâce à des attaques combinées, et sans cesse renouvelées, par arracher au tyran paternel à la fois sa femme et sa vie» (4).

Freud remarque que leur union leur permettait de «réaliser ce que chacun d'eux, pris individuellement, aurait été incapable de faire» (4).

Donc, forts de leur assurance, ils décident la mise à mort du tyran, le tuent et le consomment au cours d'un repas cannibalique.

Freud poursuit: «Qu'ils aient mangé le cadavre de leur père, il n'y a à cela rien d'étonnant, étant donné qu'il s'agit de primitifs cannibales. L'aïeul violent était certainement le modèle envié et redouté de chacun des membres de cette association paternelle. Or par l'acte de l'absorption, ils réalisaient leur identification avec lui, s'approprièrent chacun une partie de sa force» (4).

On repère bien, à partir de ce contenu ambivalent, le complexe paternel chez les enfants et les névrosés.

On voit combien «ils haïssaient le père qui s'opposait si

violamment à leur besoin de puissance et à leurs exigences sexuelles, mais, tout en le haïssant, ils l'aimaient et l'admiraient. Le mort devenait plus puissant qu'il ne l'avait été de son vivant. Ce que le père avait empêché autrefois par le fait même de son existence, les fils se le défendaient à présent à eux-mêmes. Ils renonçaient à recueillir les fruits de ces actes en refusant d'avoir des rapports sexuels avec les femmes qu'ils avaient libérées» (4).

Freud éclaire une des composantes principales du complexe d'Œdipe, le sentiment de culpabilité, à l'œuvre dans la situation oedipienne, à travers deux désirs fondamentalement réprimés:

- la mise à mort du père
- les exigences sexuelles envers la mère.

Il prolonge le mythe de la façon suivante: «le besoin sexuel, loin d'unir les hommes, les divise. Si les frères étaient associés tant qu'il s'agissait de supprimer le père, ils devenaient rivaux dès qu'il s'agissait de s'emparer des femmes».

Chacun aurait voulu, à l'exemple du père, les avoir toutes à lui, et la lutte générale

qui en serait résultée aurait amené la ruine de la société. Il n'y avait plus d'homme, qui, dépassant tous les autres par sa puissance, aurait pu assumer le rôle du père. Ainsi, les frères, s'ils voulaient vivre ensemble, n'avaient-ils qu'un seul parti à prendre : après avoir, peut-être, surmonté de graves discordes, instituer l'interdiction de l'inceste, par laquelle ils renouaient tous à la possession des femmes convoitées, alors que c'était principalement pour s'assurer cette possession qu'ils avaient tué le père (4).

À présent, à partir de cette notion de père argumentée dans ce mythe, comment pouvons-nous en saisir la fonction dans le champ d'investigation de l'inconscient ?

Partons du point de vue de l'inconscient dans lequel ni masculin ni féminin n'existe : ce qui ne manque pas d'interroger la question de l'identité sexuelle, telle que Freud l'a découverte : à partir de sa pratique journalière et qui se vérifie de nos jours dans la nôtre.

Souvenez-vous quand je posais la question : « Faut-il nécessairement un homme pour qu'il y ait un père ? »

Partons, dans ce domaine, sur deux énoncés possibles :

- l'homme, en tant que père, a à faire la preuve, à un moment donné, qu'il possède bien ce dont tout homme est dépourvu ;
- le père, en tant qu'homme, ne peut jamais apporter d'autres preuves que de donner ce dont il est dépourvu.

À partir de ces deux positions, quel est cet objet énigmatique que l'on peut :

- à la fois posséder,
- et dont on est aussi dépourvu ?

C'est le phallus, c'est-à-dire le pénis imaginaire.

On peut avancer que la fonction paternelle se structure à partir d'une identification à la fonction phallique.

La source de cette identification est à repérer, comme le souligne Freud, dans la nature des sentiments contradictoires exprimés par la bande fraternelle « l'amour et la haine envers le despote : tout en le haïssant ils l'aimaient et l'admiraient ».

Après l'explosion de haine allant jusqu'au meurtre du père, Freud fait l'hypothèse d'un débordement de manifestations

affectives, à partir duquel il introduit l'idée d'un repentir associé à un sentiment de culpabilité.

Ce qui nous amène sur la voie d'une dette contractée à l'endroit du tyran.

La dette sera honorée sur le plan symbolique par un interdit auquel on vouera le culte d'une « obéissance rétrospective ».

C'est bien le père mort qui impose rétrospectivement l'institution de l'interdit de l'inceste.

Mettons le cap sur certains apports lacaniens pour mieux comprendre, toujours à partir du mythe, comment se structure la fonction paternelle.

1. Il existait un homme qui possédait toutes les femmes. Jaloux de cette possession, il écartait ses descendants. Il en existe donc « au moins un » qui n'est pas castré.
2. Cet « au moins un » tout-puissant provoque de la haine et de l'envie en raison de ses attributs qui lui faisaient avoir toutes les femmes.
3. Pour posséder les femmes que l'on convoite, il importe d'être nanti des attributs

du tyran. Les fils le tuent pour s'approprier les marques de sa toute-puissance et prendre sa place.

4. La médiation: la bande des exclus réalise une identification en s'appropriant, au cours du repas cannibalique, les attributs de cette puissance du tyran. Il s'agit d'une identification par incorporation.

Freud décrit ce processus dans *Psychologie des foules et analyse du moi*. Je le cite: «Le petit remarque que le père lui fait obstacle auprès de la mère; son identification au père prend maintenant une tonalité hostile et devient identique au désir de remplacer le père; également auprès de la mère. L'identification est d'ailleurs ambivalente dès le début, elle peut tout aussi bien s'orienter vers l'expression de la tendresse que vers le désir d'éviction. Elle se comporte comme un rejeton de la première phase orale de l'organisation libidinale dans laquelle on s'incorporait en mangeant, l'objet convoité et apprécié et, ce faisant, l'améantisait en tant que tel. Le cannibale, comme on le sait, en reste là. Il aime ses ennemis jusqu'à les dévorer, et il ne dévore pas ceux

qu'il ne peut aimer d'une manière ou d'une autre.»

Pour traduire la pensée lacanienne autour de la fonction paternelle, j'emprunte l'éclairage de Joël Dor dans son ouvrage *Le père et sa fonction en psychanalyse* (5).

Seule la mort, à la fois célébrée et pleurée, institue le défunt dévoté comme père. L'homme qui avait toutes les femmes n'apparaît plus comme le tyran à éliminer.

Le repentir et la culpabilité instaurent le défunt en un lieu unique où il conviendra d'assurer un culte. Ce culte aura pour objet d'édifier symboliquement l'homme qui avait toutes les femmes, tel un Dieu à aimer et vis-à-vis duquel chacun nourrit une dette sans fin.

La dette sera honorée à travers l'interdiction de l'inceste par laquelle tous les hommes renonceront aux femmes dont la possession serait celle d'un seul homme.

L'homme qui avait toutes les femmes n'advient jamais comme père que dès lors qu'il est mort en tant qu'homme.

L'édification de l'homme en père se réalise donc au prix d'une promotion symbolique qui ne peut se maintenir qu'en se

soutenant d'un interdit qui fait force de loi.

Tous les hommes sont soumis à la fonction phallique, c'est-à-dire: être castrés.

C'est ce prix, la castration, qui investit ce père comme référent d'une fonction et qui pourra, en retour être assumée par tout homme; pour autant qu'il se présente, à un moment donné, comme celui qui saura faire preuve que lui seul possède l'attribut qui le fait à la fois haïr et admirer. En ce sens, il sera reconnu, en fonction de cet attribut, comme un ayant droit au regard de la femme convoitée.

En tant qu'homme réel, c'est-à-dire tyran, il sera alors symboliquement mis à mort afin d'être investi comme père garant du maintien de la loi.

Le père réel, pour être un père, doit s'investir et se faire reconnaître comme père symbolique et doit être supposé détenir cet attribut imaginaire: phallique, source de haine et d'envie.

L'homme, en tant que père, a à faire la preuve, à un moment donné, qu'il possède bien ce dont tout homme est dépourvu.

Toutefois, en faisant prévaloir sa position d'ayant droit sur une femme interdite à sa descen-

ce, ce père n'est jamais père que symboliquement. Auprès de cette femme, il n'en reste pas moins pur et simple homme, c'est-à-dire ex-fils, dépourvu du phallus pour avoir dû lui-même accepter d'être castré, en n'en reconnaissant l'attribution qu'à un père. Il s'ensuit que :

- le père, en tant qu'homme, ne peut jamais apporter d'autre preuve que de donner ce dont il est dépourvu;
- être père, c'est renoncer à sa propre mère, c'est ce renoncement qui fait appel à la castration symbolique.

A partir de ce qui vient d'être énoncé, l'expérience du Cerf-Volant nous montre bien que la présence des pères implique une intervention différente des accueillants : la loi, de par leur présence, est mieux incarnée.

En revanche, nous pouvons repérer que les mères sollicitent une plus grande attention de notre part, leurs demandes s'articulant le plus souvent autour de la transgression des règles, ces dernières faisant office de loi.

Agissant en tant que tiers, le Cerf-Volant permet une plus grande facilité de la mise en place de la loi.

Bibliographie

1. Françoise Dolto - *Solitude*, Paris, Vertiges Publications.
2. Maisons Vertes - *10 ans après quel avenir?*, Fondation de France.
3. Jacques Lacan - *Séminaire IV La relation d'objet*, Seuil
4. Sigmund Freud - *Total et Teilhaft - pöp - Psychologie des foules et analyse du moi*
5. Joël Dor - *Le père et sa fonction en psychanalyse*, Point hors ligne

Achévé d'imprimer en septembre 2000
sur les presses de l'imprimerie Genevoise SA

Les œuvres musicales reproduites dans cette plaquette
sont de Monsieur Jacques Strébelzon.
Elles sont libres de tous droits
de reproduction.

ISBN 2-9-0051-75-8

© 2000, Editions Suzanne Harter
et Ville de Genève